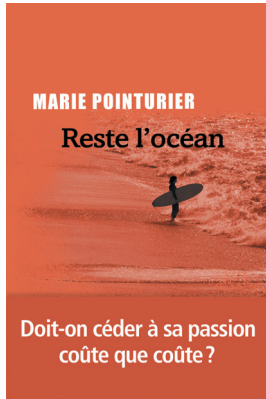


MARIE POINTURIER

Reste l'océan



**Doit-on céder à sa passion
coûte que coûte ?**



Du haut de la dune, Bea promène son regard sur l'océan. C'est au mitan de sa vie, portée par un irrépessible élan vital, qu'elle ose rejoindre les jeunes surfeurs qui filent sur les vagues. Dans l'eau, l'euphorie des premiers instants et la beauté des éléments s'emparent d'elle. Bientôt, ses points d'appui familiaux et professionnels vacillent face à cet idéal intérieur, qui va prendre la direction de sa vie. En s'autorisant cette échappée, elle part à la recherche d'elle-même et se découvre dans une passion dangereuse mais aussi enivrante et libératoire. Doit-on céder à sa passion coûte que coûte ? Ce roman sensuel est l'histoire d'une métamorphose.

MARIE POINTURIER est née à Paris. Elle est longtemps correspondante pour *Vogue* à New York, avant de se consacrer au journalisme de voyage. Elle partage désormais sa vie entre Londres et l'atmosphère sauvage de la côte landaise où elle aime écrire et surfer. *Reste l'océan* est son premier roman.

Marie Pointurier

Reste l'océan



Liana Levi

*« Il restera la mer quand même, les océans.
Et puis la lecture. »*

Marguerite Duras, extrait d'entretien.

*« Ainsi en va-t-il de ces sensations
électives dont j'ai parlé et dont la part
d'incommunicabilité même est une source
de plaisirs inégalables. »*

André Breton, *Nadja*.

Lundi 26 août

– Viens.

Il est de l'autre côté du portail, sur son vélo ; un pied par terre, l'autre sur la pédale. Il a lâché le guidon, se gratte l'épaule par-dessus son tee-shirt qui sent encore le sommeil. Il a le soleil levant dans le dos. Lui aussi s'est réveillé tôt. Il est allé voir les vagues depuis la jetée :

– Viens, ça va être bien ce matin.

L'air est doux. Quelques mésanges s'affairent. Béa boit son café assise sur les marches du perron, dans les premiers rayons. Elle s'est réveillée en sursaut ce matin, avec cette humeur poisseuse qui peut coller parfois toute une journée. Alors elle s'est mise à l'attendre là, dehors. Elle s'avance pieds nus, marche difficilement sur les gravillons qui dessinent l'entrée de son jardin côté ruelle. Une ruelle bordée de ronces rampantes, d'éléagnus increvables, de délicieuses mûres en fin d'été. Elle arrive à hauteur de Virgile, laisse le portail entre eux. Elle renoue le lien de son kimono.

Il va faire très beau.

Ils se font face dans le calme du matin. Elle regarde ses yeux. Elle y cherche l'assurance que tout finira par se diluer dans l'océan.

Il ne lui demande pas si elle va bien. Il lui dit juste qu'il faudrait se mettre à l'eau avant huit heures pour profiter

de la marée montante. Béa veut savoir s'il y a du vent. Virgile secoue la tête.

Ils sont coutumiers de ce genre de conversations, et elle y trouve déjà de la chaleur et du réconfort, sans excédent de gestes ni de paroles.

– Allez, viens.

Mais oui, bien sûr qu'elle vient.

– J'arrive, laisse-moi dix minutes, on se retrouve comme d'habitude.

Juste le temps d'attraper sa combinaison en Néoprène pendue à sécher dans la buanderie. Elle l'enfile, finit sa tasse, le liquide est tiède maintenant. Les cheveux en bataille, son mari lui sourit. Il pioche, sans choisir, dans la boîte à capsules, l'enclenche dans la machine à café, appuie sur un des boutons qui se met à clignoter.

Béa retrouve le tube d'écran total abandonné sur le comptoir de la cuisine et applique la crème en couche épaisse sans prendre la peine de se regarder dans un miroir.

– Déjà?

– Oui, apparemment c'est bien. Faut pas que je traîne, après la marée haute gâchera tout. Tu as des réunions toi ce matin?

– Le festival est en train de devenir une grosse machine.

Il se frotte les yeux.

– C'est génial mais j'ai encore tellement de détails à régler...

Sans écouter le reste de la réponse, elle entre dans leur chambre et prend son surf qui trône en équilibre comme un totem. Ce sont ses filles qui ont déniché sur internet ce pied en teck contre lequel elle peut le caler à

la verticale. Il y a une encoche dans le socle pour le tail, une fente où glisser la dérive et deux bras de bois incurvés gansés de feutre doux qui enserrant la planche de part et d'autre à mi-hauteur. Elle en a commandé deux. Ils ont mis trois semaines à venir d'Australie, accompagnés de frais de douane exorbitants.

Dans la cuisine, le café coule, la machine percole en tremblant bruyamment.

Béa prend un de ses surfs, elle en a deux, un rouge et un bleu. Un mini malibu pour les toutes petites vagues ; un 6'2 pour les autres jours, une taille intermédiaire, versatile comme lui avait conseillé le jeune gars souriant, particulièrement investi dans son achat et dont les yeux rougis et les pieds nus trahissaient une certaine aptitude à l'hédonisme. Elle choisit le bleu. Elle passe sa main sur la surface de résine pour enlever les quelques grains de sable encore collés. Elle passe sa main surtout parce qu'elle aime cette sensation. L'époxy est doux et les courbes du rail sont agréables. Elle effleure les imperfections cabossées, les heurts, les coups, reconnaît les marques de ses genoux, de ses coudes. Elle sent les empreintes de toutes ces heures à se presser l'une contre l'autre. Elle aime aussi la rugosité quand sa main glisse sur la wax grisâtre, granuleuse. Sa planche est une promesse.

Elle connaît plein de surfeurs qui ont dormi avec la leur, finalement elle comprend. Elle se dit qu'il faut vraiment qu'elle repasse une nouvelle couche de wax. Exposer sa planche au soleil chaud, attendre que la cire fonde, tout enlever patiemment avec une carte de plastique, un bout de plaque de métal, ce qu'elle trouvera. Pour ça elle est capable de déployer une minutie qu'elle n'a jamais d'ordinaire. Une fois la surface propre, il faudra appliquer la sous-couche de paraffine. Dessiner

sur les trois quarts inférieurs de la planche des lignes parallèles, les croiser, les superposer. Faire ça bien, parfaitement, au cordeau, jusqu'à s'absorber dans ce seul et unique geste. Une tension de l'esprit qui fait oublier le jour et l'heure. Puis il faudra appliquer la wax en petits mouvements circulaires qui viendront foutre en l'air tout ce bel ordre qu'elle se sera appliquée à tracer. Ce sont les points de croisements qu'on cherche à multiplier pour adhérer. Un surf bien waxé ça n'a rien à voir. Mais là elle n'a pas le temps. Elle cale son surf sous son bras, traverse le jardin, sort par le portillon à l'arrière, côté plage.

Elle longe le grillage, juste à la lisière de la forêt. La maison est posée sans heurt dans ce coin préservé du massif landais. Quand ils l'ont fait construire avec son mari, ils ne voulaient rien de sophistiqué, aucune préciosité. Une maison de plage familiale, confortable mais pas compliquée, dans laquelle ils pourraient passer l'essentiel des vacances avec leurs enfants, deux filles, des jumelles identiques et dégourdis. Ils avaient envie de lumière et de larges ouvertures sur le ciel et la forêt de pins. Elle n'a tenu qu'à deux choses : que le bardage soit noir, car c'est la couleur qui se marie le mieux avec le vert nuancé de ce paysage-là, et que chaque pièce ait aussi son ouverture sur l'extérieur. Rien pour entraver le mouvement, ni l'envie de ficher le camp, même en douce. Chacun a donc la liberté d'aller et venir sans passer forcément par la porte d'entrée, sans comptes à rendre.

Béa enjambe les ronces qui protègent leur accès secret à la forêt. Les ronces et les ajoncs griffent ses chevilles, ses tibias, ses mollets. À force de passer là, les éraflures fraîches se mêlent aux cicatrices anciennes.

Elle voit Virgile qui l'attend là où le chemin nord-sud croise l'est-ouest. La lumière est très douce, dorée à cette heure. Les cheveux blonds bouclés qu'il porte longs sur les épaules attirent et absorbent les rayons. Comme ça vite fait, elle pense à un ange qui irradie la force et la vie, avec un surf jaune sous le bras et une combinaison de caoutchouc noir balancée sur l'épaule.

Il avait raison, il n'y a pas de vent, tout est immobile, lui, les pins, l'air. Elle n'entend que le crissement de son pas sur les aiguilles de pins séchées qui tapissent le sol d'une nuance d'ambre mat. Tout est immobile. La forêt retient encore son souffle.

Elle arrive à sa hauteur, lui sourit. Il doit lui sourire aussi. Mais elle ne voit pas, son visage est à contre-jour.

Ils s'engagent sur l'étroit sentier qui coupe la verticalité des pins et les diagonales des rayons du soleil rasant. Ils avancent dans cette géométrie paisible. Ne parlent pas. Se suivent dans la majesté muette de la forêt qui s'éveille.

Cette marche dénoue son corps, stimule la mécanique de son cœur. Sa perception s'aiguise. Elle écoute le silence s'emplir de bruits : là, une baie d'arbousier se détache, tombe sur le tapis d'aiguilles et de sable. Elle l'entend presque rouler. Déjà les premières décharges d'adrénaline.

Puis, à la lisière de la dune, quand la forêt va laisser place au sable, il faut enjamber le mikado géant des jeunes troncs abattus lors de la précédente tempête et se glisser entre les buissons d'une barrière de ronces hautes dont les épines acérées accrochent encore. La dune apparaît alors, juste là, devant eux. L'ascension est courte mais raide.

Reste quelques dizaines de mètres à parcourir sur son sommet qui s'étire un peu avant de dégringoler sur

la grève. C'est peut-être là, sur ce pan de dune sauvage et pastel, là où le vent marin dessine d'impeccables méandres sur le sable et fait danser les oyats, que l'excitation est la plus douce. Quand Béa entend l'océan mais ne le voit pas. Quand elle ne sait pas encore si les vagues seront clémentes ou violentes.

Parce qu'à la fin tout dépend de la vague. Et l'appréhension faite de peur et d'envie a pris le parfum de miel de l'immortelle et la teinte mauve sombre des panicauts de mer.

Cette plage est leur terrain de jeu. Difficile d'accès, elle n'est fréquentée que par leurs voisins, une petite communauté plutôt bien lotie en quête de nature brute et de silences venteux. Plusieurs dizaines de maisons de bois composent cet îlot paisible mais pas très accueillant. Ils partagent le même besoin d'heures solitaires, le même embarras bourru face aux conventions. Quand ils se croisent, un échange de regards fait l'affaire. Un sourire c'est bien aussi. Parfois tout le monde a bien envie de s'arrêter, discuter un peu. Alors on s'arrête, on discute un peu. L'effort est réciproque et la maladresse sincère. On se dit ce qu'on sait déjà : qu'il a enfin plu, qu'il fait trop chaud, que les baies sauvages ne sont pas encore assez mûres. Puis on fait un petit point rapide des conditions marines ce matin-là, cet après-midi-là. Chacun cache ses démons.

Ils ont tous choisi de s'installer de ce côté sud de la dune : quand il faut passer le pont et franchir le courant d'eau qui va ensuite se jeter dans l'océan, faisant barrage naturel à toute tentative d'intrusion de la part de badauds, qu'ils soient perdus ou juste curieux. Trois chemins camouflés par les buissons de ronces et de bruyère cendrée leur permettent, comme Béa et Virgile viennent

de le faire, de traverser les pins jusqu'à la dune, jusqu'au rivage nu. On ne vient pas ici par hasard.

Le village se divise en deux parties. Le côté nord, les marchands de glace, les petites boutiques estivales, le surf shop, les cafés où l'on se retrouve, le maillot encore mouillé, le parking et la grande montée qui mène à la plage. Et puis il y a ce côté-ci, leur côté, le côté de cette communauté un peu mal léchée qui aime bien qu'on lui foute la paix. Ce matin Béa et Virgile ne croisent personne.

À cette heure-là, à cet endroit-là, la plage est déserte. La côte se dessine sous leurs yeux jusqu'à ce que l'horizon s'empare de la bande dorée, de l'écume blanche, du bleu de l'eau. Devant eux, autour d'eux, le paysage saisit tout ce qui est, tout ce qui compte. Ici et maintenant, le monde est à eux.

Ils marchent vers le rivage, prennent un moment pour se préparer, sans quitter l'océan des yeux. Dans un mouvement souple de rotation du coude et de l'épaule, Virgile tire le cordon qui pend dans son dos pour fermer sa combinaison. Béa regarde comment les muscles jouent sous la couche lisse du Néoprène.

Il saisit son surf, entre dans l'eau, sans courir, sans forcer. Une vague casse sur le bord, l'écume mousseuse caresse le sable, il plonge sous la suivante appuyant sur sa planche pour la faire couler avec lui. Béa lui crie : je veux être toi. Ce qu'elle dit la fait rire et rougir.

Il sort la tête de l'eau, se retourne en souriant, il n'a rien entendu.

Mais elle a quand même envie d'être lui, de s'appeler Virgile, d'avoir vingt-trois ans, d'être fort. C'est une histoire qui n'a rien à voir avec le désir.

Elle voit son corps à lui comme un outil sophistiqué, performant, une machine flexible et fiable, qui démarre sans starter. Elle ne veut pas parler de ça avec lui, mais elle envie son inconscience. Son rapport avec son corps est instinctif. Il ne s'en soucie pas. Il n'y a aucune pensée, rien entre la commande et le mouvement, juste l'impulsion et l'intention.

Pour elle, maintenant c'est devenu différent. Son corps a changé, il a besoin de soins et d'attention. Elle ne peut plus entrer à l'eau aussi vite que lui. Elle doit étirer ce corps, l'échauffer. Le cou d'abord, en mouvements lents. Elle penche sa tête sur le côté, puis l'autre, en avant puis en arrière, l'abandonne à son poids, laisse la gravité agir. Elle subit le bruit irritant de ses grincements intérieurs, les cervicales. Puis elle roule les épaules, entrelace ses bras, les contraignant à dessiner dans l'air des angles aigus. Elle cherche ensuite à allonger les muscles de son dos et l'arrière de ses jambes dans une position empruntée au yoga, son corps en V inversé. Elle pousse sur ses mains dans le sable, ancre ses talons, force le mouvement jusqu'à sentir la douleur agripper sa colonne vertébrale, travailler dans son bassin et pétrifier l'arrière de ses cuisses, de ses mollets. Alors, dans une expiration lente, elle pousse un peu plus sur ses mains, se concentre sur la douceur du sable qui coule entre ses doigts, explore la douleur jusqu'à ce que celle-ci lâche finalement sa prise, laissant circuler à sa place un flux de plaisir brut. Le corps est assoupli, prêt.

Après l'effort, elle devra masser ce corps endolori, l'étirer à nouveau, le laisser récupérer, le remercier, le pousser, le supplier, le bichonner, le flatter, le tancer, l'admonester. Un soliloque constant, parfois épuisant,

entre reconnaissance et frustration, saluant toutes les victoires, n'acceptant qu'amèrement les défaites.

Sauf quand elle est dans l'eau. Il la laisse alors tranquille, coupe certains circuits. Il lui est arrivé de découvrir sous la douche des ecchymoses, des coupures, des traces de coups. Parfois le sang a coulé de sa bouche, du haut de sa main ou elle ne sait d'où sans qu'elle ne s'en rende compte. Son corps, plongé dans l'eau froide et l'adrénaline, reçoit sans broncher.

Ces marques de combat la rassurent, la maintiennent du bon côté de la vie. Son corps décline, elle le voit bien. Mais elle note quand même sa bravoure. Parfois l'océan la prend, la gifle et la jette violemment sous la vague. La force de la houle la maintient sous l'eau de longues secondes. L'avalanche d'écume annihile tout point de repère. Les mouvements de l'eau l'aspirent, la secouent, la recrachent. Sa tête tourne. L'engin relié à sa cheville peut frapper la tête, le bras, le dos, la jambe. L'océan la piétine, elle et son courage, elle et sa passion. Il n'en a rien à foutre. Il claque toute prétention d'intimité. On ne fait pas un avec l'océan. Il essaie de la noyer. Aime-moi si tu veux mais je suis dangereux. Les longueurs de piscine qu'elle comptabilise tout au long de l'année en entraînement régulier l'aident à s'imposer le silence intérieur (chut, ça va aller, reste tranquille, ne lutte pas). Une bouée mentale dérisoire mais qui lui permet de laisser passer l'orage blanc et remonter vers le ciel, vers l'air. Puis c'est la grande bouffée d'oxygène. Elle se repère alors à ce qu'elle voit en premier, le rivage, l'horizon. Elle tire sa planche à elle, s'y agrippe, vérifie où en est la lame suivante.

La vache !

En général, ça la fait rire. Elle exulte. Elle rit, seule, pour elle. Comme un enfant, elle joue à se faire peur et bon sang bon sang bon sang que c'est bon de gagner.

Alors quand Béa voit le corps neuf, obéissant, capable de son ami, elle veut le même. Elle pourrait surfer mieux, surfer comme lui, surfer comme si c'était facile. Elle aimerait tant voir ce que ça fait.

Elle entre dans l'eau, rame vers le large, passe les rouleaux et leur tumulte. Cela lui prendra un peu de temps et beaucoup d'efforts, elle a moins de puissance dans ses bras, moins de technique aussi, pour arriver derrière la barre, là où tout est calme, là où tout se forme. Alors elle rame, tend ses jambes derrière elle, serre ses fesses, cambre son dos, relève la tête, sent sous son ventre la planche dure et rame, s'allège et rame pour atteindre le point mouvant où l'onde se lève, se gonfle, se cabre, se projette sur la grève. Là où elle est au plus près de cette mécanique parfaite et perpétuelle. Là où elle se sent à sa place.

Ils ne se parlent pas. À l'eau, on n'est pas obligé. Elle aime mieux comme cela. Tout est trop beau. Assise en équilibre, les jambes de part et d'autre de sa planche, elle ferme les yeux, passe ses mains sur son visage, lisse ses cheveux noués en un chignon serré. Elle inspire, regarde autour d'elle, grisée déjà de flotter sur cette masse insondable et sans limite, éblouie par les copeaux de lumière dorée projetée par le soleil sur l'onde tranquille du matin. Elle veut s'emplir de ce qu'elle voit, de ces nuances de bleu qui se touchent et en inventent d'autres. La cadence des flots attrape ses pensées, les berce ou les noie. L'océan crée une scène extraordinaire qu'il rejoue

à l'infini, juste pour elle. La scène n'est pourtant jamais la même, tout se déforme, puis se reforme.

C'est aussi par réserve qu'elle reste un peu à l'écart. Virgile retrouve parfois quelques amis à l'eau, salue, raconte, s'anime. Elle dit bonjour d'un sourire et d'un geste de la main mais s'en tient là. Elle répond, mais ne va pas plus loin. Elle ne doit pas se laisser distraire. S'il y a bien un endroit où sa rugosité est acceptable c'est ici.

De toute façon, elle ne veut pas trop attirer l'attention sur le drôle de duo qu'ils forment à l'eau. Elle se laisse dériver loin de lui, met une distance entre eux. Elle veut protéger la curieuse intimité qui les lie.

L'océan ne laisse passer aucune de ses erreurs, nombreuses vu sa faiblesse technique. En un mouvement de vague qu'elle n'a pas su anticiper, elle se trouve mal placée et n'a pas d'autre choix que de se laisser décaler dans le bouillon, à découvert dans la zone d'impact. Une, deux, trois déferlantes cassent devant elle. Béa inspire une, deux, trois fois. Elle tient fermement son surf et plonge sous l'avalanche. Elle prend peu d'air pour ne pas encombrer ses poumons. Une, deux, trois fois. L'énergie de chaque lame la tire toujours un peu plus en arrière. Elle attend la fin de la série, mobilise tout son corps et rame, de toutes ses forces, pour gravir à nouveau les rouleaux d'écume qui se sont faits plus mous. Elle avise un passage entre deux pics blancs, un moment d'accalmie que lui laissent les flots, elle colle son front contre sa planche, rame plus fort encore, prend cette voie juste à temps pour se mettre à l'abri. L'abri c'est au large, pas sur le rivage; la paix c'est derrière la barre blanche, là où commence l'immense. Virgile se retourne. Elle lui fait un petit signe de la main, sourit, puis se redresse sur sa planche pour récupérer.

Ça y est, les rayons du soleil passent par-dessus la dune. Ils balaient le sable, rasant l'eau, touchent son visage. Béa ferme les yeux, souffle doucement. Cela ne pourrait pas être mieux. Le vent ne s'est pas levé. La marée a continué de monter, le plan d'eau se met en place. Tout va devenir plus facile. L'océan décide de tout. Elle attend.

Une nouvelle série de vagues monte depuis le large. Elles déferlent en cadence par cinq ou par dix ou par trois. Approximatives et capricieuses, elles n'obéissent qu'à l'insondable état de la mer et restent donc imprévisibles. Béa s'empêche de prendre la première, il ne faut jamais céder à la précipitation, laisse aussi passer la deuxième puisque Virgile la prend. Elle devine son flow souple au rythme des jaillissements de projections irisées à chacun de ses virages. Sa trajectoire est longue. Elle attend. L'attente, l'observation, c'est ce qu'il faut apprendre.

Une masse d'eau se forme derrière elle. Elle pivote, rame rame rame, sent la force de l'eau sous son corps. Elle se saisit de cette puissance, place ses bras sous sa poitrine et projette d'un bond ses pieds sur la planche. Et quand les bons mouvements se font au bon moment, il y a cet instant de suspension et de silence, où l'on dirait que l'on tombe, juste avant de glisser, en équilibre sur une masse en mouvement.

C'est pour cet instant suspendu qu'elle fait tous ces efforts. Dans cet instant-là, elle s'en fout de savoir si la vie vaut le coup d'être vécue ou pas. Si tout doit avoir un sens ou pas. C'est l'instant dans lequel le silence est devenu total. Elle est en suspens. Elle goûte la trêve d'un instant pur. Ça va si vite. Et puis elle touche l'eau à nouveau.

Et après? Après c'est le plaisir violent réservé aux enfants qui découvrent leurs superpouvoirs. Des frissons

de plaisir qui se transforment en mille millions de gouttes de plaisir qui vont regagner l'océan. La joie pure, fondamentale, celle dont elle essaie de conserver le goût mais qui fuit, qui se dissout dans le courant de tout le reste qui revient trop vite. Alors elle rame pour repartir au large. Rame rame rame et passe la barre à nouveau. Elle veut d'autres vagues.

Aujourd'hui est un bon jour.

La session va durer longtemps. Ce sera jusqu'à ce que ses bras ne lui servent plus à rien, jusqu'à ce qu'ils soient réduits à des morceaux de chiffon. Elle veut aller au bout, recommence, pour être sûre d'avoir atteint le point d'épuisement de toutes ses ressources. Quelle heure est-il? Elle essaie de se pousser encore mais elle ne peut plus rien. Elle se laisse dériver vers le bord, fière de ce corps qui a tenu jusque-là, vaillant dans l'eau. Elle crie à Virgile qu'elle rentre. Il lui fait le signe qu'il reste. Elle l'envie mais agite la main en riant.

Une fois sur la plage, Béa est dévorée par la fatigue et la chaleur. Le soleil est monté, déjà haut dans le ciel il s'écrase sur le sable sans pitié. Elle se défait de sa combinaison avec difficulté tant les bras lui font mal. La matière protectrice ne glisse pas sur la peau mouillée. Aucune part d'ombre, elle ramasse son surf, le tient sous son bras, sent tout son poids et plus encore et marche difficilement dans le sable chaud. Avant de regagner la clémence de la forêt, il va falloir monter la dune toujours plus raide dans ce sens-là. Elle pense à ses vagues, oublie les chutes. Aujourd'hui est un bon jour.

Elle continue sa marche. Rebrousse machinalement le sentier parcouru plus tôt ce matin, retrouve son chemin

à l'instinct, son cerveau, son corps encore sous influence. Elle pense à son ami resté à l'eau sûrement encore une heure. Peut-être même deux. Pas de courant, une hauteur de vagues idéale, quelques amis qui l'ont rejoint... Il peut tenir encore longtemps. Cette pensée lui fait plaisir.

L'histoire commence si tard dans sa vie... cinq ans plus tôt, cinq étés plus tôt exactement. C'était celui de ses quarante-cinq ans, quand Béa s'est finalement jetée à l'eau.

Ce jour d'août, son amie Ekaitza, celle qui a les yeux tellement clairs et la peau si fine qu'elle fait penser à une actrice de cinéma, remontait la plage en haut de maillot mordoré et micro-short en jean, ses cheveux très blonds emmêlés de sel et de vent. C'est une belle femme qui sait à quel point elle a été une jolie fille. Elle en conserve cette assurance distinguée qui lui faisait traverser la plage comme si elle devait toujours tenir le premier rôle. Elle vit Béa assise sur la balustrade de la paillote, s'assit à côté d'elle.

– Tu devrais essayer.

L'injonction fit sursauter Béa, la gêna presque. Cette brusque intrusion dans sa rêverie lui donna l'impression d'être prise en flagrant délit. Des années qu'Ekaitza savait comment mettre son âme à nu. Qu'était-elle en train de regarder d'ailleurs? Jusqu'à ce que son amie arrive, elle était là, inconfortablement assise, les fesses sur un banc de bois, à se laisser hypnotiser par l'océan. Elle n'aurait pas su dire depuis combien de temps, mais elle se sentait bien.

Béa changea alors de focale, fit le point. Devant elle, des silhouettes indistinctes glissaient sur les rouleaux d'écume. Bien sûr, c'était dans le mouvement de ces figurines en noir qui s'en allaient au large tracer des lignes de fuite, des ondulations presque abstraites, qu'elle se perdait. C'était envoûtant c'est vrai, ces trajectoires engagées en équilibre sur une masse d'eau qui se cabre, chargée de houle et de vent. Selon le niveau, les silhouettes filaient avec plus ou moins de fluidité, de vitesse, d'ampleur. L'océan créait des strates mouvantes, les surfeurs les chevauchaient. Sur la vague, leur corps en tension, l'équilibre était un préalable à l'harmonie, à moins que cela ne fût le contraire. Et de l'harmonie naissait le plaisir. Elle, elle n'avait jamais osé.

– Non... C'est trop tard.

– Mais pas du tout ! Tu sais très bien qu'il y a des tas de gens qui essaient maintenant. Et pas que les gamins. Il y a des femmes aussi qui s'y mettent, beaucoup de femmes.

– Oui, je sais... Justement...

Béa posa sa tête sur l'épaule de son amie.

Cet engouement la mettait mal à l'aise. Comme ces touristes qui postent des selfies alors qu'ils foulent un site sacré ou ces gens qui se font tatouer des bouddhas sur les mollets. Une ignorance qui fâche ceux pour qui tout cela a un sens. Surfer relève d'une mystique.

Ekaitza l'enveloppa de ses bras dorés.

– Pourquoi tu n'essaierais pas ? Donne-moi une seule raison, ton âge ?

Ekaitza se redressa, lui colla son index au milieu du front.

– Mais on s'en fout... Regarde-moi, j'ai commencé la boxe juste après mon divorce.

- Tu veux faire des combats ?
- T'es dingue ! Pour qu'on me défigure ? Non, sûrement pas. Mais je suis en cours avec des gens sympas et ça m'a dessiné de jolies fesses.

Ekaitza riait, la chatouillait, la piquait. Le corps de Béa se rétractait sous cette insistance taquine. Sur son humeur passa une ombre. Elle aurait bien voulu, bien sûr. Mais hors de question de franchir le pas. Elle y avait pensé, évidemment, mais elle n'était pas Ekaitza. Et elle s'était bien décidée à ne plus y penser justement, à ranger cette urgence dans le coffre des impossibles, à l'avorter.

Parce que ce qu'elle aurait vraiment aimé dire à Ekaitza c'est ça : je vais prendre un cours et puis quoi ? Je vais acheter un ticket, je vais faire un tour de manège, je sais que ça va me plaire. Mais c'est trop tard. J'ai quarante-cinq ans, je n'ai jamais eu le temps ou le cran de m'y mettre. Je vais payer pour monter sur le manège. Je vais tourner. Que je me lève sur la planche ou pas n'aura aucune importance. Un immense courant d'air va souffler, une porte va s'ouvrir en battant devant moi et je vais voir tout ce que j'ai loupé, toutes ces sensations que je n'ai pas ressenties. Sans compter toutes celles, forcément intenses et folles, dont je n'ai même pas conscience et qui sont loin loin loin de moi. Je vais tourner jusqu'à ce que la musique s'arrête. Ne va rester qu'une fraction de plaisir échappé. Une goutte sur mon front va couler le long de mon visage, de mon cou, brûlante, dense comme le mercure. On va me faire descendre. On va m'expliquer que ce n'est pas pour moi. La goutte de mercure va rouler sur mon plexus. Je suis une fille, je suis déjà trop vieille pour ça. C'est trop tard... Pourtant je sais que c'est pour moi.

Au lieu de ça elle a murmuré légèrement agacée :

– Oui, je sais, mais c’est trop tard je te dis.

Ekaitza ne répondit rien. Enfin si, juste :

– Bon, comme tu veux.

Elle ajouta :

– Moi je vais me baigner.

Elle laissa son short glisser le long de ses jambes et s’en alla tout droit dans la zone de baignade marquée de deux drapeaux et surveillée par une équipe de maîtres nageurs sauveteurs aux aguets juchés sur leur mirador.

Béa est alors restée seule. Elle entendait le vent et tout ce qu’il contenait : la houle, les coquillages qui roulaient dans l’écume, les cris des enfants déchaînés par la toute-puissance des vagues et la voix d’Ekaitza qui lui répétait : tu devrais essayer. Et sans comprendre pourquoi, ce jour d’août, à cet instant précis, l’alarme s’est déclenchée. Dans ce jour de plein été, bruyant, suffoquant, elle s’est levée de son banc de bois. Elle a bien regardé l’océan. L’a regardé comme quand on n’a pas le choix. Et du plus profond d’elle est monté un gigantesque et bestial : et puis merde !

Elle a descendu la dune par l’accès agencé, traversé la petite rue sableuse qui longe le parking de la plage en évitant les trajectoires hésitantes d’enfants trop petits pour être sur des vélos. Elle a ramassé une casquette tombée d’un sac obèse, contourné la bande d’ados pieds nus, serviette sur l’épaule, qui avançait comme un bloc informe en maudissant la chaleur de l’asphalte. Elle a attendu devant le bunker bariolé que le gaillard cuivré, ridé, tatoué, derrière un store de guingois inscrive les deux gamins devant elle, puis elle a demandé son ticket

de manège. Il a levé sur elle son regard rincé à l'eau salée et l'a ajoutée d'office aux cours des débutants.

Elle s'est jetée à l'eau.

Elle est revenue le lendemain acheter un nouveau ticket. Puis le jour suivant. Puis tous les autres jours jusqu'à la fin des vacances.

Septembre est arrivé. Elle est partie loin de l'océan reprendre le cours de sa vie.

Le travail s'est fait presque sans elle, insidieux, en silence, mais en profondeur. De retour à Paris, Béa a enfin accepté l'invitation qu'on lui faisait de rejoindre un nouveau club de sport. Une salle select, où il fallait être coopté. Elle a dit oui juste parce qu'il y avait une grande piscine et que c'était tout à côté de son bureau. Pour la galerie, elle soignait son réseau en nageant dans un entre-soi tiède et poli. En réalité, elle y allait cinq fois par semaine se faire le souffle et les bras. Elle enchaînait les longueurs, comme si c'était sa mission, oubliant peu à peu les marques disgracieuses des lunettes qui ventousent les yeux. Elle ne reconnaissait personne, ni dans les vestiaires, ni dans les salons décorés, ni dans les allées du jardin. Elle s'excusait au début en plaidant que l'immersion prolongée dans l'eau chlorée brouillait sa vision, jusqu'à s'en foutre complètement. De toute façon, les membres avaient pris l'habitude de la croiser les yeux bouffis, rougis. Au début, ils s'amusaient de son « naturel ». Courant janvier, elle avait déjà troqué son maillot de marque contre un nageur sportif plus confortable. Une extravagance notée.

Elle se sentait vaguement coupable. Son milieu professionnel codé exigeait un rituel de déjeuners et autres mondanités. Elle dirigeait le service Décoration

d'un magazine mensuel. C'est pour cela qu'on lui avait proposé de rejoindre ce club prisé, privé ; pour partager des idées, faire avancer des projets, jouer selon les règles de ce monde-là. Pas pour passer l'essentiel de ses visites à nager. Mais elle ne pensait pas à remplir son agenda. Elle oubliait de rendre les invitations. Elle n'arrivait plus vraiment à naviguer au sein du sérail et négligeait son réseau. C'était pourtant ses collègues, ses relations. Elle en considérait même certains comme ses amis. Mais plus elle nageait, plus elle s'éloignait d'eux.

Elle s'est laissée dériver doucement.

Ne comptaient que le bassin de natation, la projection vers l'été à venir, le besoin de s'occuper de son corps. Pas pour qu'il soit mince ni même tonique, mais pour qu'il soit fort et qu'il soit son allié quand l'océan la malmènerait.

Elle avait besoin de ressort dans les jambes, d'abdominaux et de bras. Elle avait besoin de souffle. Alors elle s'entraînait à ça aussi, à retenir son souffle, bloquer sa respiration, nager lentement sous l'eau, avec précision, avec calme. Tenir tenir tenir immergée pour finalement refaire surface, en contrôle, reprenant son air, toujours en contrôle.

Elle jouait à réduire les bruits et remous de sa présence à l'eau. Elle essayait de nager sans à-coups, filer pour que son corps laisse le plan d'eau le plus lisse possible, comme si elle se baignait dans un lac de montagne. Pas d'éclaboussures, pas d'ondulations inutiles. Pas de bruit d'inspiration ni d'expiration. Elle se commandait : souffle doucement, inspire doucement. Elle se concentrait pour ne prendre que la quantité d'air nécessaire, évitant de se

remplir les poumons. Elle nageait en n'utilisant que la stricte quantité d'énergie requise, sans plus. Elle voulait nager dans le silence et devenir liquide.

Ses journées d'alors ressemblaient à celles d'avant. Elles avaient juste un goût un peu différent. Elle n'aurait pas su dire lequel, c'était comme si elle gardait un secret auquel elle n'avait pas encore accès.

Si une de ses jumelles n'avait pas reniflé sur elle un résidu d'odeur de chlore, Béa ne leur aurait probablement pas parlé de ses séances aquatiques. Elle réservait ses entraînements aux heures de déjeuner, elle pouvait plus facilement les dissimuler dans les zones grises de son emploi du temps. Elle filait à la piscine sans rien dire à personne, évitant au mieux les questions. Après tout, il s'agissait encore d'une passion naissante. Si elle entendait l'océan malgré le bruit de la ville, elle n'était pas prête à partager, à s'ouvrir. Les jumelles savaient pour la piscine, mais s'en fichaient.

Comme avant, elle essayait de ne pas rentrer trop tard à la maison. Elle passait une tête dans les chambres, s'enquêrait des devoirs, se faisait rabrouer. Ses filles sortaient de l'enfance, lui fixaient les limites de son nouveau périmètre. Elle se retrouvait alors dans la cuisine, restait de longues minutes à contempler le contenu du frigo, feignant de chercher l'inspiration, essayant en fait d'assimiler sa nouvelle zone d'assignation, puis élaborait à la va-vite un repas égayé de condiments exotiques en se promettant de faire mieux la prochaine fois. À quelques exercices de mondanité près, de son côté ou de celui de son mari, ils dînaient souvent tous les quatre.

Contraint et sollicité, son corps subissait parfois des accès de fatigue profonde. Elle apprenait à intégrer à son quotidien les différentes intensités de contractions musculaires. Son corps lui parlait. Et il lui arrivait de s'assoupir au cœur de sa journée.

– Tu n'as pas oublié, ce soir il y a le vernissage de Paul...

Si, bien sûr qu'elle avait oublié. Elle répondait alors à son mari qu'elle était en bouclage au journal, qu'elle verrait. Il insistait, il aimait bien qu'elle l'accompagne. Ils mêlaient ainsi l'utile à l'agréable comme il disait. Ils pourraient aller ensuite dîner tous les deux dans une brasserie ou dans un des nouveaux bistrots sympas du IX^e arrondissement. C'était leur petit rituel, il y tenait.

Elle y tenait aussi, mais depuis qu'elle nageait, elle avait besoin de récupérer pour mieux s'entraîner. Elle restait alors évasive et finissait par lui dire que non, décidément, elle était vraiment trop crevée, ce bouclage l'avait vidée.

L'été suivant, Béa est retournée au surf club. Elle a eu affaire au même gaillard, grand, sec, la peau uniformément cuivrée, patinée par trop de sel et de soleil, en pleine forme mais pas tout jeune, comme le racontaient le vert passé de ses tatouages et ses lunettes pour voir de près qui traînaient sur le cahier de réservation. Trop blonds ou déjà blancs, les cheveux ne donnaient aucun indice. Derrière son comptoir de bric et de broc, il restait intimidant. Il dégageait une force brute, comme un nerf de bœuf qui peut faire un mal horrible.

Elle s'est donc inscrite pour une deuxième saison, au milieu de gamins plus ou moins consentants. Elle a pris cela avec détachement, préférant adopter une

nonchalance protectrice, histoire de se prémunir de l'échec, de la démission, du manque de courage devant l'épreuve, de la sensation de nullité qui neutralise.

Béa n'avait pas compris tout de suite de quoi il s'agissait. Elle s'épuisait dans la mousse agitée, gaspillait son énergie. Dans l'eau, elle réglait des comptes avec elle-même. Elle se faisait mal et bizarrement elle en tirait du plaisir. Elle luttait trop, elle n'écoutait pas l'océan, elle était à côté.

À certains cours, elle s'appliquait. Quand d'autres jours elle faisait n'importe quoi, riait avec Ekaitza qui était venue la rejoindre. Elle jouait sans honte, ou presque, la carte du bain d'humilité salvateur, en dossard moche sur une planche en mousse de la taille d'une porte. Elle, la Parisienne habituée d'un cercle poli, convenu, bien vêtu, se débattait dans l'eau mousseuse au milieu d'ados surexcités. Elle se regardait trop faire. Cherchait à se prouver on ne sait quoi. Cela ne pouvait pas marcher. Ce n'était pas encore le surf.

Elle croyait y mettre son cœur, elle n'y mettait que sa tête. Pourtant entre mille humiliations, elle savait que c'était à cela qu'elle voulait passer ses journées. Elle se demandait que faire de cette certitude qui prenait une nuance pathétique selon le reflet du prisme. Une folie, c'était trop tard. Et risqué de surcroît. Elle hésitait entre se saborder direct et y aller franchement. Se saborder aurait été le chemin le plus sage. Non, pas cette fois, s'était élevée une voix en elle.

Quand après une ou deux heures dans l'eau elle s'allongeait sur le sable pour récupérer, bercée par le vent, les sons de la plage et les résidus de sensations, elle flottait dans un état second enivrant.

Elle aimait palper ses bras courbaturés qui lui rappelaient les moments de lutte. Un jour qu'elle était allongée, les yeux fermés, planant encore des aléas de l'eau, une volée de sable dans la figure la fit sursauter. Une équipe du SAMU remontait une civière vers le poste de secours. Vincent, du surf shop, venait de se faire entailler le haut de la tête sur plusieurs centimètres par la dérive d'une planche si grande qu'elle se manœuvre debout avec une pagaie, alors qu'il venait de plonger sous la vague pour remonter vers le pic, là où les autres surfeurs avaient d'ailleurs maudit l'avantage déloyal que les stand up paddle ont sur eux. Dès le lendemain, il était de retour à la boutique avec ses quatorze points de suture. Assis sur son tabouret haut derrière la caisse, il recherchait sur internet où se procurer des pansements étanches.

Puis elle a recommencé, l'été d'après. S'appliquant cette fois, progressant encore dans son coin. En assumant sa place à l'eau, elle avait arrêté de dilapider son énergie, se concentrait mieux. Et oui, les progrès venaient. Et avec eux, les premiers moments de fierté, les premières étincelles d'une innocence retrouvée. Son plaisir nouveau prenait sa source loin en elle, c'était comme si elle renouait un dialogue secret avec l'enfant qu'elle fut sûrement, une enfant candide et tout à la joie d'être et d'éprouver. Elle disait en riant qu'elle jouait dans les vagues. Elle utilisait ce verbe à double fond, cachant sa vérité sous une ironie de circonstance, mais la disant quand même : elle jouait dans les vagues.

L'envie de surfer lui servait de discipline. Les cours lui donnaient plus qu'un alibi. Ils lui délivraient un permis. Plus facile d'oser tout lâcher quand on a un horaire à

respecter. J'ai cours, là, faut que j'y aille... Vous allez vous débrouiller pour le déjeuner? Vous êtes sûrs?

Oui, c'était plus facile. Surtout au début, quand la pratique est fragile, et que les raisons de ne pas y aller ont plus de chances d'être entendues. Surtout dans une maison pleine. Car la maison de vacances suivait son rythme propre, celui qu'elle avait imaginé et voulu: les amis descendaient de Paris passer quelques jours, les jumelles ramenaient des copines, des cousins. Son mari, happé par sa carrière et des horaires impossibles, avait établi son quartier général d'été dans ce qui aurait dû être un garage, jouxtant l'aile droite de la maison. La connexion wifi y était particulièrement stable. Il n'en ressortait qu'épisodiquement pour grignoter quelque chose dans le Frigidaire ou plonger dans la piscine histoire de se remettre les idées en place comme il disait, puis à l'heure de l'apéritif, une bière à la main, globalement reconnaissant et d'humeur enjouée. Il avait de quoi être satisfait, il aimait ce qu'il faisait et la chance lui souriait.

Les lits se faisaient, se défaisaient, le linge s'entassait, les serviettes de plage séchaient, Béa traquait les maillots de bain des enfants et n'attendait de personne d'autre l'initiative d'un repas. Elle croyait que l'essentiel de l'intendance lui incombait. Ce qui ne lui avait jamais vraiment posé de problème. Travailler, jongler, s'occuper des jumelles, ses différents rôles alternaient en fondus enchaînés à peine perceptibles. Elle jonglait plutôt bien. D'ailleurs, elle ne souhaitait pas particulièrement se soustraire à quoi que ce soit. Ce que les cours de surf lui avaient aussi appris, c'est que la maisonnée survivait à ses absences. Elle avait été un peu décontenancée la première semaine de stage quand elle avait retrouvé par terre la liste d'instructions détaillée laissée en évidence

sur la table de la cuisine à l'attention des jumelles. La feuille de papier avait dû s'envoler dans un courant d'air pour se glisser sous le lave-vaisselle. Elle partait surfer, revenait, et tout le monde s'était parfaitement débrouillé, avec ou sans liste. Pourtant, lors de ces premiers cours, une partie du plaisir provenait de la drôle d'impression qu'elle réussissait à arracher quelque chose. Mais quoi ?

À l'eau, elle n'avait pas vraiment peur et c'était un atout. Elle éprouvait un vertige à l'idée de tant de fond sous elle, une appréhension de naviguer dans ces eaux caractérielles, parfois un mouvement ascensionnel de son estomac vers sa gorge quand elle voyait le mur bleu se foncer et trop creuser, mais l'envie battait tout.

Rentrée à Paris pour réintégrer sa place dans le flux quotidien, son corps était encore plein de cette activité-là. Loin de la lumière saturée et vibrante de l'été, elle marchait dans les rues ternes, fière. Elle avait repris ses habitudes. Obligée de se réconcilier avec sa brosse à cheveux, elle remettait de l'ordre dans son apparence. Elle remettait du rouge à lèvres et des bijoux sur ses oreilles, autour de son cou, à ses doigts, dont un était définitivement déformé par un accident stupide avec son leash, la corde en uréthane qui la relie à sa planche. Elle retrouvait une garde-robe plus stricte aussi après des semaines de matière extensible aussi facile à retirer qu'à enfiler. Sous ses vêtements de ville, son corps avait acquis de la force. Son ventre s'était tendu, la ceinture de son jean se posait différemment sur ses hanches. Sa posture s'était redressée sous l'effet combiné de la rame et de la position cambrée exigée sur une planche. Les mouvements de rotation avaient précisé sa taille. Quand

elle roulait les manches de ses chemises, elle s'étonnait de la nouvelle définition de ses avant-bras. Ses jupes suivaient au plus près le galbe de ses fesses et ses cuisses avaient durci sous l'action bienfaitrice des mouvements d'eau. Elle marchait dès qu'elle le pouvait pour exercer sa souplesse et son ressort. Elle prenait moins de taxis, optait plus volontiers pour les transports en commun qui lui permettaient de monter et descendre des volées de marches en petites foulées, refusant de s'arrêter sur les escalators ou les tapis roulants. Vif, agile, son corps ne voulait plus se faire oublier.

Ce corps se souvenait des sensations. Parfois une décharge la traversait. Cela pouvait arriver n'importe quand, en réunion ou dans la rue. Elle gardait alors pour elle ses éblouissements, autant que ses jouissances farouches et tous ces moments qu'elle aurait pu décrire très précisément tant leur souvenir prenait de la place. Comme le creux menaçant de cette lame passée in extremis. Ou la nuance d'acier que prend la mer certains jours mauvais quand le vent et les nuages la transforment en une masse sombre, inquiétante. Et le son de ces jours parfaits, où seul l'épuisement la sort de l'eau. Ces jours-là, elle les comptait sur les doigts d'une main et caressait leur souvenir comme des pépites les jours de manque. À qui pouvait-elle raconter cette fièvre ? Ce n'était ni de son âge, ni de son milieu. Elle avait l'impression d'avoir une double vie.

Son quotidien mutait. Elle s'était mise à regarder des vidéos de surf sur son téléphone dans le bus, à son bureau parfois, dans son lit même. Ne comptait plus que la belle saison à venir. Le reste c'était de l'attente, des longueurs et de l'hiver. Dès le printemps, Béa quittait la ville à la

première occasion pour passer le plus de temps possible dans les Landes. Elle tentait de se mettre à l'eau dès avril, quand les grosses houles hivernales faiblissaient enfin. Elle profitait de son statut de chef de service pour imposer la distance à son équipe restée dans les bureaux. Du moment que le boulot est fait, se disait-elle. Le téléphone, les applications de réunion à distance constituaient un élément clé de sa progression. Son agenda professionnel suivait celui des marées : pas de réunion à marée montante. Elle devenait distraite, absorbée à autre chose. Elle rêvait de vagues claires et se reposait plus que jamais sur le rythme implacable des saisons.

Parfois elle emmenait les jumelles, leur faisait rater un ou deux jours de lycée. Son mari laissait faire, ravi qu'elles profitent plus de la maison. Puis les filles n'ont plus voulu louper les jours de lycée et encore moins les fêtes qui s'organisaient le week-end à Paris. Alors elle descendait seule en milieu de semaine et son mari venait parfois la rejoindre.

Et puis l'été d'après, elle est arrivée au surf club. Mais le grand type tatoué lui a dit : là, les cours ne te serviront plus. Maintenant tu dois y aller toute seule. Plus exactement, il lui a dit : maintenant, tu dois en bouffer toute seule. C'est ce qu'elle est partie faire.

En rentrant chez elle, elle enchaîne les gestes avec la lenteur de ceux qui ont eu leur compte. Elle rince avec minutie sa combinaison puis sa planche. Elle prend une longue douche chaude, se masse les épaules et les bras à l'huile d'arnica. Elle adore quand les rayons de soleil inondent sa maison et dessinent des figures sur les murs. Les ombres des choses rebondissent et c'est très gai. À un certain moment de l'après-midi, les ondulations de la piscine reflétées par le parasol finissent même par danser timidement en rondes de lumières sur le mur et le plafond. Elle n'a jamais compris le chemin qu'elles prenaient pour arriver jusque-là.

Elle frappe à la porte du garage. N'entendant pas de réponse, elle entrouvre la porte, son mari, casque sur les oreilles, sourit à l'écran de l'ordinateur, un stylo tournoyant entre ses doigts. Il est en réunion. Non, il ne déjeunera pas avec elle. Elle passe devant la table de la salle à manger sur laquelle est posé son téléphone. Le gong artificiel de la notification retentit. Elle le fait pivoter de deux doigts. Quatre appels en absence. Elle saisit le téléphone, cela fait beaucoup pour une matinée d'août. Elle accède à l'écran. Quatre appels en absence de Jean en plus... Jean, le genre de patron qu'on appelle par ses initiales. J.S., c'est comme ça qu'il signe, comme ça qu'on

parle de lui. Jean, patron décomplexé, prince d'un petit royaume à la gestion d'entreprise informelle. Normal, on est dans les médias, la communication, l'image. Quatre appels en absence de Jean une matinée d'août cela s'appelle un vrai problème, se dit-elle en pressant l'icône pour rappeler. Pas de réponse. Elle souffle son impatience.

Elle attrape un bol de restes dans le frigo qu'elle mange sur le canapé en fixant l'écran de son téléphone. Elle attend, avec une fébrilité qui l'étonne. Elle sait pourtant ce que tout cela veut dire. Elle le sait très exactement. Mais il faut que la scène se joue. Elle lève la tête, regarde par-dessus les arbres du jardin puis se laisse emporter vers la cime des pins au loin. Elle a très envie de faire la sieste dans le courant d'air, les baies vitrées ouvertes, dans l'odeur lointaine d'iode et de genêts mêlés. Elle termine de grignoter en fixant toujours l'écran de son téléphone, qui bien sûr finit par s'éveiller. J.S. s'affiche. Jean a rappelé vite. Il utilise sa voix de patron. Après une entrée en matière inconfortable, elle entend les mots qu'elle attendait. Cette scène qu'elle n'a jamais répétée mais dont elle connaît déjà toutes les répliques peut commencer.

– La restructuration entre dans sa deuxième phase, le magazine était en sursis comme tu le sais. L'actionnaire a décidé de fermer les déclinaisons française, italienne et allemande. Décision effective dans les semaines à venir.

– Ah.

– Tu sais ce que ça implique pour toi et ton équipe Béa. Je suis vraiment désolé.

Jean est vraiment désolé.

Lui aussi à cette heure-ci doit être en short de bain quelque part, les pieds nus comme elle en cette belle

journée d'été. Elle se passe la main dans les cheveux. Parce que ça la gratte, pas par désespoir. Elle sent encore plein de sable malgré la longue douche. Elle penche sa tête en avant pour faire tomber les grains rebelles, un filet d'eau de mer oublié dans ses sinus coule aussi de son nez et fait une toute petite flaque sur le sol. Elle ne parvient pas à se concentrer sur ce que dit J.S. Elle entend des mots qui ébrèchent comme RH, plan, licenciement économique. Mais au fond, qu'importe ce qui se dit. Cette scène a été jouée tant de fois dans tant de vies. J.S. veut prendre son temps, il pense que c'est important. Pas elle. Elle n'a pas besoin de tous ces mots. La suite est entre les mains d'experts, de gens dont c'est le boulot. Elle se dit qu'on lui écrira, qu'on lui expliquera en détail la marche à suivre, les formalités administratives. Elle ne se fait pas vraiment de souci. C'est ce qu'elle dit à Jean, qui se perd un peu dans son monologue et qui aimerait bien qu'elle lui vienne en aide.

– Jean, je ne m'inquiète pas. Ça va aller.

Elle raccroche enfin. Son corps et sa tête lourds de l'effort du matin. La sensation de sommeil est la plus forte. Elle est comme enivrée, tangue doucement. Elle s'allonge, cale sa tête sur l'accoudoir moelleux, s'émeut de la délicatesse du vent qui passe sur elle, sur son corps fatigué et s'endort immédiatement.

Mardi 27 août

– Ah mais quelle bonne nouvelle !

Ekaitza secoue ses cheveux comme elle sait le faire, en cherchant l’horizon. Encore une fois, elle fraie avec la magie et sait prendre le cours des choses exactement comme ça l’arrange.

– Et c’est prévu pour quand ? Ce serait génial que ça soit à effet immédiat !

– Ça va être long. La procédure implique plusieurs étapes, des consultations, des réunions. Jean pense novembre.

– Et ton équipe ? semble lui rappeler Ekaitza. Idem ?

– Certains pourront être reclassés en interne, d’autres non.

– De toute façon, ce n’est plus entre tes mains. Ce n’est plus ta responsabilité. Chacun va faire au mieux maintenant. Alors laisse venir ce qui t’attend.

Elle fait une pause, réjouie.

– C’est une chance je te dis, tout s’ouvre devant toi.

Béa la regarde. Elle se souvient de leurs fins d’étés, sur cette même plage. Autour d’Ekaitza, une petite bande de filles se réunissait, souvent après le 15 août, aux premiers jours mauvais, quand on a retrouvé les sweat-shirts plus épais et qu’on recommence à penser au lycée, à la fac, le cœur dans l’estomac. Ekaitza tournait et retournait

son jeu de tarots entre ses mains fines, elle improvisait des passes mystérieuses avec une dextérité qui fascinait Béa. Puis elle tirait les cartes, assise en tailleur devant son paréo plein de sable, se concentrait sur les arcanes et prédisait des destins extras. Béa, comme les autres filles, crevait d'envie d'y croire. Dix-huit ans, vingt ans à tout casser, et toutes se disputaient leur tour tant elles avaient besoin d'augures fabuleux. À l'aube d'une vie immense où tout, ou presque, était envisageable, ils les rassuraient, absorbaient un peu de leurs peurs imprécises.

Alors quand Ekaitza lui parle de chance, quelque chose lui plaît dans ce contre-pied ; elle y reconnaît la liberté de son amie. Cette provocation lui fait le même effet que ces augures inventés d'autrefois, la réconforte et la revigore.

– Et puis tu as tellement bossé toutes ces années, poursuit Ekaitza. Tu te rends compte, tout ce temps dans une même boîte. Tu en avais fait le tour vingt fois, c'est sûr...

Son amie a l'air ravi. Elle considère, argumente. Elle parle de perspectives nouvelles, de territoires à explorer, de passions à vivre. De vivre, enfin vivre !

– Mais je vivais jusqu'à maintenant.

– Oui, je sais bien, mais tu vois ce que je veux dire.

Béa l'écoute retapisser ses phrases de points d'exclamation. Elle a l'air tellement contente, ça en devient contagieux. Elle aussi n'est pas loin de penser que c'est une chance. Ekaitza voit des signes de l'univers. Elle sait qu'elle ne peut pas vraiment la suivre sur ce terrain-là. Mais Ekaitza est un vent puissant.

– Tu vas voir ça va être génial. Tu pourras surfer à fond en plus.

C'est aussi ce que lui a dit son mari. Mais lui c'était juste pour la réconforter. Des paroles légères qui ne sont pas faites pour rester. Des pensées soufflées pour survoler la surface, brouiller les pistes et s'effiloche dès que la blessure s'apaise.

Elles sont assises côte à côte à leur table de la paillote de la plage, toujours la même, celle dont le banc fait face au rivage. Béa regarde Ekaitza, elle la trouve de plus en plus dingue avec le temps, mais ça l'amuse. Elle consent :

- C'est vrai que j'arrivais au bout de quelque chose.
- Mais oui ! C'est un signe je te dis.

Plus qu'un signe, Béa pressent plutôt l'étape d'après, le juste enchaînement des choses, l'effet d'un courant qu'on n'arrête pas, contre lequel on ne lutte pas.

Une corde vient de se rompre. Béa peut presque voir le mouvement de la corde. La corde qui se tend qui se tend et qui lâche sous la contrainte. Mais comment calcule-t-on la ductilité des liens invisibles ? Par quelle opération obtient-on la charge de rupture quand on se prend à rêver d'ailleurs ? Que faire quand les vœux fous qu'on garde au fond de soi se mettent à se réaliser ?

- Oh et puis c'est génial, reprend Ekaitza, tu n'as même pas besoin de rentrer à Paris en même temps que la foule. Ton mari, les jumelles, tout le monde peut faire sans toi à la maison, non ?

- Oui. Enfin je suppose.

Béa revoit la liste de ses instructions chiffonnée sous le lave-vaisselle.

- Oui, j' imagine que oui.
- Bien sûr qu'ils peuvent ! Tes filles sont en terminale maintenant, elles seront même ravies de ne pas t'avoir

sur le dos quelque temps. Et puis ton mari a son festival, d'ailleurs quel succès. En quelques années, c'est génial ce qu'il est arrivé à faire.

Elle lève les yeux vers le ciel :

- Il ne verra même pas le temps passer.
- C'est vrai qu'ils sont tous bien occupés.
- Vous avez assez de fric en plus, non ?

Ekaitza venait de planter une graine dans son cerveau, prête à se développer comme une plante colonisatrice. L'été allait donc pouvoir se prolonger. Le temps devenu élastique lui offrait une ration supplémentaire. Septembre est beau ici, pas forcément moins chaud d'ailleurs. La lumière du soleil s'adoucit, réduit les contrastes, prolonge les ombres dans la forêt. La nature retrouve un peu de calme. Un vernis délicat se pose sur les dominantes d'or et de bleus qui se font plus profondes. Et puis Ekaitza a raison, ils sont tous occupés chez elle, tendus vers leur avenir plein de promesses.

– Dis, tu as entendu cette histoire ? coupe soudainement Ekaitza. César, qui vient de reprendre le petit bar dans la descente, a eu un accident hier. C'est Pablo qui m'a raconté ça ce matin. Ils surfaient la Nord depuis une heure à peine quand il s'est pris une boîte monumentale. Dans le rouleau, la pointe de sa planche lui a perforé la joue. L'hélico est arrivé en dix minutes. Il s'est fait transférer du poste de secours jusqu'au CHU de Bordeaux. Il est entré au bloc directement pour se faire opérer d'une fracture ouverte de l'os malaire gauche. D'après Pablo, la pommette a reculé, ce qui a comprimé un nerf sous l'orbite. Mais heureusement, l'œil n'a pas été enfoncé.

- Pourtant ce n'était pas de grosses conditions hier.
- Non, je sais, c'est ce que j'ai dit à Pablo, mais ça creusait.
- Ça aurait pu être bien pire. Regarde Sammy. Il y a laissé son œil. Et malgré ça, il ne porte même pas de casque quand il surfe.
- Exactement, ça aurait pu être bien pire. C'est ce que tout le monde lui a dit. L'affaire de quelques millimètres.

Elles sont assises sur leur banc. Elles sont bien. Elle est bien. Elle pourrait rester des heures à regarder l'océan, tandis que Ekaitza regarde la plage. Moitié basque, moitié landaise, celle-ci a grandi entre ici et Bayonne. Béa, elle, ne venait que pour les vacances passer de longs séjours dans la maison familiale, plus proche du village, aujourd'hui remplacée par un hôtel. L'hiver, elle pédalait le long des ruelles ensablées, forçait sur ses cuisses pour grimper la route de la dune sans poser un pied à terre et restait de longues heures à traîner ses états d'âme sur le rivage désert et venteux, hypnotisée par le ressac, le renouvellement, les nuances laiteuses du ciel dans l'eau. Elle aimait cette côte hors saison, la lumière désaturée caressant des nuages à la dérive. L'été, tout changeait, devenait très gai. Béa retrouvait chaque été une ribambelle de filles et de garçons qu'elle ne voyait qu'en maillot de bain. Elle goûtait déjà la douceur de ces amitiés saisonnières, complètement différentes de celles qu'elle pouvait nouer à Paris. Elle aimait aussi les baisers sans conséquence qu'on se donnait la nuit, toujours dans une bande-son de flots inconstants. Elle avait rencontré Ekaitza aux premiers jours de juillet l'année de ses seize ans et s'amusait comme jamais dans son sillon, alors elle l'avait laissée régner sur son royaume balnéaire.

De temps en temps, Ekaitza bondit pour aller saluer untel ou untel qui remonte de la plage. Avec elle, tout le monde a l'air d'être un peu de la famille. Amis, cousins, cousins d'amis, amis de cousins, difficile de faire le tri. Ce coin de la côte est pour elle une longue procession de maisons appartenant à des familles tentaculaires qui étendent leur aura discrète depuis la dune jusqu'à l'intérieur des terres. Certains patronymes résonnent parfois des Grands Lacs jusqu'en Chalosse. Une main sur les yeux pour se protéger du soleil, l'autre sur la taille, un peu déhanchée à cause de ses pieds qui s'enfoncent dans le sable, la peau dorée, du sable collé par endroits, les cheveux emmêlés, elle vibre de la joie de l'été.

Béa observe son amie en haut de la plage. On dirait qu'elle capte tous les rayons du soleil se dit-elle. Elle tourne la tête en souriant, dans un sourire où pointe aussi l'envie, toujours la même, quand elle aperçoit Virgile. C'est à sa silhouette qu'elle le reconnaît d'abord, tout de suite. Il n'est pas seul. Il remonte en groupe, une petite bande de filles et de garçons avec qui il traîne quand il n'est pas à l'eau avec elle.

Il s'arrête à la hauteur d'Ekaitza qui a fait quelques pas vers lui. Le petit groupe continue son chemin, deux des filles l'appellent en se retournant puis renoncent à l'attendre. Elle ne voit pas bien le visage de Virgile. Le soleil de dix-huit heures qui continue sa route vers l'ouest, pour finir impassiblement dans l'Atlantique, l'éblouit. Elle est surprise. Elle ne savait pas qu'Ekaitza connaissait aussi Virgile. Elles n'en avaient jamais parlé entre elles. Béa tenait à sa bulle et ne voulait pas l'exposer pour que tout reste intact. Dans un élan, Ekaitza pose sa main sur le bras de Virgile. L'y laisse. Béa est trop loin,

elle ne comprend pas ce qu'ils se disent, mais cette proximité si facile, si simple qu'Ekaitza sait mettre avec tout le monde la dérange, là, précisément. Virgile éclate de rire et remonte en petite foulée retrouver les siens. Il ne l'a pas vue. Son amie retourne à la table toute en sourire. Elle a quelque chose d'irrésistible que les années ne lui ont toujours pas repris.

– C'est le fils des cousins de ma copine Quitterie. Ils vivent tout près de chez toi d'ailleurs. C'est fou, je ne l'avais pas vu depuis une éternité. Il a bien grandi.

En disant cela, Ekaitza lui adresse un clin d'œil qu'elle n'aime pas du tout. Ekaitza insiste.

– Mais si, tu les connais...

– Qui ça ?

– Mais, les parents de Virgile. Tu les as vus à mon anniversaire.

– Oui oui, je les connais.

Ekaitza parle de Virgile, mais Béa n'arrive plus du tout à se concentrer. Elle met sa main sur son oreille droite. Un sifflement, faible mais perçant, qui fait mal. La douleur la saisit aussi derrière le conduit auditif, la pince.

– Ça va pas ?

– Je crois que j'ai encore de l'eau dans l'oreille après la session de ce matin. Je vais rentrer.

– Ah déjà...

Elles étaient pourtant si bien ici.

Mercredi 28 août

Demain départ sept heures trente, dit le message de Virgile. Elle répond un Ok qu'elle accompagne d'un emoji idiot.

Béa regarde l'application qui détaille les conditions du lendemain sur son téléphone : un peu plus d'un mètre de hauteur et onze secondes de période, soit la cadence idéale. Très faible vent d'est forçant puis tournant à marée basse, pleine mer à cinq heures du matin.

Elle a du mal à s'endormir quand les prévisions sont bonnes, l'excitation, mais aussi la peur du rendez-vous manqué. Ses jours de surf sont comptés. Elle pourrait faire un calcul grossier, le chiffre obtenu serait dérisoire, désespérant.

Elle sort dans la nuit chaude, tout doucement pour ne pas réveiller son mari qui dort à côté d'elle. Elle espère ne pas voir trop d'étoiles ce soir car parfois leur densité l'étouffe. La nuit est un peu voilée, le vent décale doucement les nuages invisibles qui laissent quelques trouées pour des constellations en morceaux. La lune éclaire faiblement. Elle semble loin ce soir, pâle et fatiguée. Les ombres la font disparaître par intermittence. On dirait que c'est elle qui bouge pour se cacher.

Béa s'avance sur la terrasse, descend sur la première marche de la piscine. L'onde qu'elle vient de créer lui

caresse les chevilles. Elle ne bouge plus, c'est agréable. L'eau est encore chaude d'une autre journée de plein soleil. Les modulations s'espacent puis se calment tout à fait. Elle s'assoit sur la margelle. Au bout du bassin, au bout du jardin, la forêt est là, encore plus sombre que la nuit. Les pins dansent de tout leur long, très doucement. Derrière la forêt, il y a la dune et puis l'océan qui charge le vent de sa rumeur. Un roulement sombre et chuintant. L'Atlantique porte loin le bruit de sa puissance. Ce n'est pas le ressac apaisant du rivage, mais un grondement sourd, continu, envoûtant. C'est le son du large qui gravit la dune, traverse la forêt et remplit son jardin. C'est la houle qui l'entoure, pas le clapotis des vibrations marines. Une présence qui attend la faveur de la nuit pour se déployer dans un souffle immense et envelopper ceux qui n'arrivent pas à dormir ou qui restent dehors trop tard. La journée, on ne l'entend pas comme ça. On n'a pas le temps, on parle, on rit, on mange, on vit. Mais la nuit... La nuit on peut se baigner dans le vent et le bruit de l'océan. C'est comme ça qu'elle a rencontré Virgile. Dans le vent et le bruit de l'océan.

C'était au tout début de l'été dernier. Elle était arrivée en avance, pour ouvrir la maison et la préparer pour les grandes vacances. Les jumelles et son mari ne devaient arriver que le samedi suivant, en train. C'est elle qui avait pris la voiture.

Elle était sortie avec un petit groupe ce soir-là. Ils venaient de dîner et avaient envie de poursuivre la soirée le long de la rue principale. On se perdait puis on se retrouvait entre les trois restaurants, la crêperie, le marchand de glace et les quatre troquets que compte le village. On allait et venait au gré des connaissances

croisées, des voisins, des amis. La rue principale était une longue fête sympathique, agrégeant les styles et les générations, mêlées surtout par manque d'options. Ou alors c'est juste la mentalité d'ici.

Un peu d'alcool, un peu d'herbe, elle ne saurait plus retracer le parcours exact de ce zigzag étourdi, mais tout d'un coup la fille à côté d'elle a lancé l'idée d'un bain de minuit. Juin avait été chaud, les nuits restaient douces. Alors elle s'est dit pourquoi pas. Les températures nocturnes tombent vite d'habitude dans les Landes, et l'Atlantique n'est pas la Méditerranée. Mais là, elle en a eu envie. Parce qu'elle avait perdu une partie de ses amis au fil de cette navigation nocturne. Parce que la soirée était clémente, que le moment était insouciant et l'occasion juste là. Parce qu'elle en a eu envie, c'est tout.

Ils devaient être cinq ou six à prendre la direction de la plage. Ils se sont avancés en se déshabillant vers l'eau anthracite, balançant joyeusement leurs vêtements sur le sable mouillé et froid. Certains ont gardé leurs sous-vêtements, d'autres non. Les premiers ont passé les lames blanches d'écume en riant d'un plaisir douloureux. Autour d'elle, les voix sont devenues plus aiguës: le groupe était saisi par le froid et la sensation d'immensité aussi. Un des garçons est parti plus loin, il a franchi plusieurs obstacles d'écume. Le rythme du cœur de Béa s'est accéléré, plus qu'elle ne l'aurait voulu. Très vite, comme ça, sans raison, elle a eu peur qu'il ne disparaisse dans la grande nuit.

Entre les cris et les frissons, elle entendait l'éclat fulgurant des rouleaux brisants s'abattre sur le sable un peu plus loin, puis le crissement des petits coquillages aspirés par le ressac derrière elle, mais sans les voir. Le courant la tirait et la houle la soulevait. Mais elle ne voyait rien. Béa

s'est crispée. La légèreté de l'instant venait de se noyer dans l'eau sombre. L'excitation aussi s'était noyée, dans l'inquiétude. Elle se retournait vers la plage qui restait muette, indifférente et plate. Puis se retournait vers le large, guettait le garçon qui était parti loin. Elle respirait vite, ne voulait pas perdre pied. Les corps dans l'eau devenaient des reflets opalins, iridescents, sûrement sous l'effet de la lumière de la lune. La lune qui faisait aussi ressortir de toutes petites bulles de contact autour de son corps. Des petites bulles d'argent soufflées d'on ne sait où. Elle n'avait jamais remarqué ce phénomène en plein jour.

L'eau avait une nouvelle propriété: une dureté paradoxale. Elle sentait son corps se raidir à ce contact hostile qui l'avait prise par surprise. Alors elle est sortie de l'eau, elle a tremblé, croisé ses bras sur elle, ce qui ne l'a ni réchauffée, ni séchée. Après elle, tout le monde est sorti assez vite. Certains riaient encore pour donner le change, mais les éclats s'étaient faits sporadiques. Et puis tout le monde s'est rhabillé dans un silence traversé de tressaillements.

Elle grelottait au beau milieu de la nuit, chancelante, sans savoir ce qu'elle devait à l'océan ou à l'état d'ébriété dans lequel elle était avant de se mettre à l'eau. Refroidis, ils se sont dit au revoir en vitesse et se sont éparpillés, comme si personne ne voulait prolonger le moment, comme s'ils n'avaient pas été quelques minutes plus tôt nus, livrés aveugles aux ondes lentes et noires, comme s'ils n'avaient pas été ces petits reflets pâles et fragiles dans une masse immense, à la marge des abysses, recouverts de la profondeur du ciel obscur.

Tout le monde est parti. Ne restaient qu'elle et Virgile dans la grande rue pleine de sable qui mène à la jetée. Les deux éclairages publics versaient un halo chaud qui rendait cette bande de parking plus amicale que la plage d'encre qu'ils venaient de quitter.

– Tu habites au sud toi aussi. La marée est très basse, on doit pouvoir passer le courant à gué, couper par la zone de baignade du camping et récupérer la route derrière le blockhaus. On ira sûrement plus vite.

Elle n'avait pas reconnu ce garçon tout de suite. Bien sûr elle l'avait remarqué, il discutait avec une fille et un type de son âge quand elle avait rejoint ce groupe composite. Et il venait de se baigner lui aussi. C'est pour lui qu'elle avait eu peur.

Elle a dû avoir l'air étonné parce qu'il lui a dit tout de suite après, comme on s'excuse :

– Je suis Virgile.

Au moment où il a dit Virgile, elle a reconnu ses yeux en amande, ses yeux effilés d'un bleu-gris très beau sous des sourcils allongés. Il avait les mêmes gamin, ce qui lui donnait, adolescent, une gravité un peu étrange. Mais son visage n'avait plus rien de celui d'un enfant. Ses pommettes, son front et sa bouche étaient larges, épanouis. Ce n'était pas la beauté de son visage qu'elle remarquait,

c'était ce qu'il portait de très singulier: de la douceur jaillissait de ses yeux lorsqu'il souriait.

C'était le fils de voisins, avec lesquels elle et son mari avaient sympathisé de loin. Une relation de voisinage cordiale, dépendante du calendrier des vacances scolaires, s'était installée au fil du temps. On se recevait parfois, on se rendait quelques services, on était content de se croiser au village ou chez des amis communs. Ils avaient trois fils, plus âgés que ses filles. Ça ne collait pas entre les enfants et personne n'avait essayé d'aller beaucoup plus loin. Mais elle se souvenait des yeux de Virgile qu'on apercevait parfois sous sa tignasse désordonnée.

Ils ont commencé à marcher vers chez eux. Elle s'est dit que la route allait être longue. Elle ne savait pas trop ce qui les relierait, une grande différence d'âge les éloignait. Elle a regretté sa présence. Elle se sentait gênée, elle aurait voulu être seule. Montait en elle une pudeur qui arrivait tardivement vu qu'ils venaient de se baigner sans rien sous la lune. Maintenant que le moment était passé et qu'il fallait marcher dans le froid, la pudeur était bien là. L'embarras de s'être inquiétée pour lui aussi. Sans savoir pourquoi, elle s'est dit qu'Ekaitza se ficherait d'elle si elle la voyait ainsi engluée dans sa gêne, surtout après un moment pareil. Alors elle a fixé la bordure inégalement démolie du trottoir, rassurée d'être protégée par la nuit: assume voyons assume! Puis elle s'est résolue à relever la tête, perquisitionnant son cerveau à la recherche d'un sujet de conversation, inspirant un peu de courage. Et c'est à ce moment-là que Virgile lui a dit qu'il donnait des cours à mi-temps au surf club cet été-là.

– À mi-temps parce que je veux surfer aussi, ce sont mes vacances.

Il y avait une chaleur immédiate dans sa voix. Elle s'est détendue. Incapable de masquer sa reconnaissance, elle a répondu avec empressement :

– Tu es étudiant ? En quoi ?

– Ingénieur. Mais si tu savais ce que je donnerais pour une année sabbatique.

Il lui dit qu'il rêvait d'une année de liberté comme son ami Fred, parti longer la côte de l'Afrique occidentale à la recherche des meilleurs spots. Il lui raconta cette histoire, comment Fred s'est fait déposer avec cinq autres surfeurs sur une des îles de Sao Tomé-e-Principe. Avec leurs planches, des bidons d'eau potable, des vivres pour une semaine, un équipement sommaire de camping. Blessé au pied contre un rocher un jour de forte houle, Fred a vu sa plaie s'infecter à cause de l'humidité, de la chaleur et du manque de médicaments. Le bateau est venu les chercher avec plusieurs jours de retard. Il a contracté une sale infection suivie d'un abcès avec un début d'atteinte rénale. Il attendait son rapatriement.

– Tu veux partir un an pour voyager et surfer ?

– Pourquoi pas, oui, mais je ne sais pas encore où. J'aimerais bien faire comme Fred, un trip radical qui te sculpte, te laisse plein de souvenirs et d'histoires à raconter.

– Je me suis mise au surf aussi, mais si tard...

– Je sais, ils parlent de toi au club parfois.

Elle se cacha le visage avec ses mains, malgré la nuit. Elle rougissait : les bons surfeurs n'ont que peu de patience envers les nouveaux venus.

– Mais non, n'aie pas honte. Oui, tu as commencé tard. Et oui, c'est beaucoup plus dur. Mais on ne peut pas tous démarrer le surf à dix ans.

Il souriait en regardant devant lui.

– C'est bon de goûter à quelque chose de nouveau. Si ça te plaît vraiment, vas-y. Le reste tu t'en fous.

Ben voyons. C'était tellement simple. Elle a eu envie de lui décocher une pique trempée d'ironie. Se retint. Après tout, quel mal venait-il de lui faire ? Et si ce qu'il disait était exactement la vérité ?

Ils traversaient le courant, l'eau à peine aux chevilles. Ils venaient de quitter les quelques lueurs publiques que le village était encore capable de cracher à cette heure. Ils entraient dans la nuit noire. Les déferlantes de rives éclataient tout près. Ses cheveux mouillés dans son cou et dans son dos la rendaient plus sensible au souffle du vent, même léger. Elle a remonté la fermeture Éclair de son sweat-shirt, hésité à mettre sa capuche, s'est dit qu'elle la protégerait, la cacherait même.

– Oui, ça me plaît. Ça me plaît trop presque. Plus j'y vais, plus j'en ai besoin. Plus j'en ai, plus j'en veux.

La nuit l'aidait à parler. Quelque chose s'était dénoué en elle, sûrement grâce à Virgile, à sa sollicitude. D'ordinaire Béa taisait tout cela. Elle taisait cette passion. Elle en avait assez des réactions de réticence amusée. Enfin, à ton âge... ce n'est pas vraiment sérieux... D'un regard condescendant ou d'un ricanement vache, on niait ses efforts pour monter la dune sous le poids de sa planche. On niait sa persévérance. On niait ses victoires. On niait ses larmes de frustration et toutes les fois où, au lieu de rentrer, elle avait puisé très loin au fond d'elle l'effort de ramer vers le large pour attraper encore une autre vague. On niait le calcul mental pour équilibrer acharnement exigé et ressources encore disponibles. On niait le plaisir de se donner à ce qu'on aime et la fierté

et l'idée de progression, quel que soit le moment de la vie. On niait ses instants silencieux et parfaits, quand elle glissait sur l'eau. On niait une de ses sources de félicité.

Pour être prise au sérieux dans son monde, il fallait transposer l'expérience de cette pratique imprudente, en faire une leçon de vie, une parabole cinglante, et si possible avec une morale à la fin. Il fallait qu'elle soit spirituelle, qu'elle analyse, qu'elle intellectualise. Bref, qu'elle s'explique, et surtout, qu'elle mette une distance. Comme si la seule quête d'une joie explosive ne suffisait pas.

Pourquoi n'écris-tu pas un article, lui avait demandé une consœur à la tête d'un magazine féminin. Ce serait formidable que tu partages ton expérience. À cinquante ans, elle plaque tout pour vivre sa passion. Les femmes adoreraient lire un témoignage inspirant.

Oui mais inspirant de quoi? Son expérience de quoi? D'une pulsion viscérale dont elle se méfie encore parfois? De l'égoïsme fondamental d'aller chercher un plaisir qui ne se partage pas? De l'agressivité qu'il faut montrer de temps à autre pour s'imposer? Du délire de surpuissance qu'éprouvent parfois les solitaires? De la limite qu'impose le corps vieillissant malgré le désir? De l'envie d'oublier la mort en multipliant les preuves de vie? Du sang qui coule du nez ou de la bouche? Parce qu'il faudrait évoquer cela aussi pour être juste. Il faudrait aussi parler des accidentés. De ceux que les ailerons ont scalpés. De cette fille qui y a laissé toutes ses dents de devant. De ces gamins qui ont perdu une phalange ou un œil dès le premier cours. De ce champion qu'une chute dans un petit mètre de vague a rendu paraplégique. Des histoires d'accidents, et de séquelles épouvantables, elle en connaît des tas. On s'en raconte sur la jetée en

regardant les autres déferler. Des histoires de morts aussi. Julie, morte d'une hémorragie interne, l'artère fémorale sectionnée par sa dérive. Lucas, assommé par sa planche puis noyé. Hélène électrocutée un jour d'orage. Sans compter les rencontres avec les requins, les coraux acérés comme des lames de rasoir, les fonds rocheux qui cassent des crânes. Il faudrait raconter tout cela aussi.

Mais parler avec Virgile, c'était différent. Alors elle poursuivit :

– Quand je vous regarde tous depuis la jetée, je me dis que je devrais être à l'eau moi aussi. Quand les conditions sont bonnes et que je suis coincée à autre chose, j'enrage. Je ne peux pas me permettre de rater une session.

Elle continua, un ton plus bas...

– Mais je n'ai pas assez de niveau, pas assez de physique. Pourtant, quelque chose au fond de moi sait très bien que ma place est là-bas, derrière l'écume, derrière la barre. J'ai envie de prendre une vague parce que c'est comme un jeu. Parfois c'est tellement difficile que j'en pleure.

– Justement, dit Virgile, mets-toi à l'eau tout le temps, dès que tu peux.

– Je suis encore limitée. Je progresse, je vois que je progresse, je le sens. Pour m'améliorer encore je dois en bouffer comme ils disent. Ce que je fais. Mais je dois aussi lutter contre le temps. Le temps qui raidit, qui rouille, qui érode. Tu ne sais pas encore ça toi.

– Si tu veux, viens avec moi, je connais un endroit où il n'y a personne. Où tu pourras prendre deux fois plus de vagues, sans avoir un mec plus fort que toi pour te la prendre sous le nez. Ça te fera rattraper le temps perdu. Ça te dit ?

– Évidemment que ça me dit.

Ils étaient donc rentrés à pied cette nuit-là. Après s'être baignés dans le froid et le vent. Elle pensait qu'il avait proposé de l'emmener surfer comme ça, pour être gentil. Mais deux jours plus tard, un message s'affichait sur son téléphone : on y va ?

Et c'était parti. Voilà comment il était devenu son guide dans l'eau. Et son ami.

Jeudi 29 août

Ce qui est bien c'est qu'au petit matin il est trop tôt pour parler. Virgile et elle ont pris l'habitude de marcher l'un derrière l'autre à travers la forêt, sans rien se dire ou presque. Elle préfère. Parfois les mots prennent des airs qu'elle trouve soit ordinaires, soit affectés. Parler la fragilise. Les mots dits peuvent être infidèles, décevants même, alors ce silence partagé est un espace protégé.

Elle ne lui dit rien de la nouvelle. Elle ne lui dit pas non plus qu'elle l'a vu à la plage. Et elle ne lui demande pas ce qu'il pense d'Ekaitza. Elle les laisse progresser dans le silence. Cette marche préliminaire est un moment de concentration. Pour elle, c'est une forme de recueillement aussi.

Arrivés au bord de l'eau, là aussi les paroles restent rares. Les rituels répétés sont ponctués d'une série limitée de mots simples qui en disent long. Est-ce que les vagues ferment, déroulent, creusent? Est-ce qu'il y a du shore-break, redoutable monstre ultra rapide qui brise sans pitié sur le banc de sable dénudé? Où est la baigne, ce courant traître? La gauche est-elle déjà en place? Faut-il aller chercher la droite plus au sud? Car c'est la vague qui impose sa direction au surfeur, elle se lève et peut attendre le dernier moment pour dicter la trajectoire de son déferlement. À lui de bien la lire. Parfois on dit qu'elle ferme quand elle s'écrase d'un coup en une mousse blanche, ennemie. Ces

mots de peu de syllabes tentent de saisir une réalité en mouvements constants dont la compréhension, même intuitive, est essentielle à la suite.

Plus on s'approche de la perfection, c'est-à-dire plan d'eau lisse, glassy, pic bien dessiné, pas de courant, vent de terre, et plus l'éventail de mots se restreint pour finir en onomatopées joyeuses et propitiatoires.

À l'eau, c'est pareil. Mis à part quelques encouragements hurlés dans la houle, un signe de tête suffit. Elle préfère toujours se mettre un peu à distance de Virgile, des autres, inutile donc de faire voyager des mots à la surface. Dans cet espace de plaisir exploré ensemble, mais chacun pour soi, le regard en dit bien assez.

Au large, Béa épie chaque mouvement de Virgile, essaie de comprendre ses décisions. Pourquoi s'est-il positionné là, pourquoi a-t-il choisi cette vague-là plutôt qu'une autre, quel est son tempo. Elle essaie de s'imprégner de son sens marin. Elle analyse aussi les mouvements des autres surfeurs qui se joignent à eux. Elle suit, imite, n'en perd pas une goutte. Elle les écoute commenter les conditions. Là encore, les mêmes mots, simples, décrivant un dispositif complexe, époustouflant. La houle qui ne rentre pas encore. Le vent qui vient de tourner, on-shore il va tout gâcher.

Elle reste à l'écart, les observe, mais essaie. Rame, s'avance, se décale, jauge où le pic de la vague se forme. Rame encore, cherche, se met en place. Elle sait qu'elle a moins de puissance dans les bras, elle doit se positionner judicieusement. Si elle ne tente rien, si elle n'entreprend rien, ils ne lui laisseront pas sa place longtemps. Ils ne la respecteront pas. Elle doit se risquer. Elle doit s'engager, pleinement. Rien ne peut être fait à moitié de ce côté-ci de la barre d'écume. Alors elle se lance.

Parfois l'océan est clément avec elle et la place naturellement au bon endroit, juste à l'avant d'une vague qui se lève. Elle ne peut pas se permettre de laisser passer un tel cadeau. La série arrive... surtout ne pas se précipiter... c'est un piège. Elle doit choisir. Un discernement qui s'affûte avec le nombre d'heures passées à l'eau. C'est très difficile. Toutes ne sont pas bonnes à prendre. Elle doit être patiente, tenace et réactive. Elle doit savoir économiser ses forces, être maligne, fluide. Et ramer. Écouter, voir, ressentir les mouvements de l'océan, qui lui lance des indices, des signaux à interpréter. Elle doit apprendre à les lire. Et ramer encore plus fort.

La tête se vide. Sa tête se vide. L'iode, à moins que cela ne soit tout ce bleu, la pénètre. Au large, absorbée, sa pensée ne la torture plus. Son plexus ne s'écrase plus comme il peut le faire, comme ça sans raison apparente, quand elle est sur terre. Son organisme est tout entier occupé du geste à accomplir, le geste qui la fait décoller. Au large, son esprit est incorporé dans les mouvements de son corps.

– Il n'y a plus rien ! crie Virgile.

Le vent a tourné plus tôt que prévu, modifiant tout. Ils ont attendu encore, dans l'espoir d'un revirement des éléments. Opiniâtre, l'océan reste brouillon, difficile. Elle s'entête, exploite quelques sections de vagues, pour un résultat frustrant. Virgile a raison, il vaut mieux rentrer.

Sur le chemin du retour, enivrée d'endorphines et chargée d'ions négatifs, elle marche derrière Virgile, le système nerveux court-circuité, l'euphorie coulant partout, même de ses yeux. Elle a défait le zip de sa combinaison mouillée, a dégagé ses épaules, son torse. Elle marche en silence, chante à tue-tête en elle-même. Les paroles

remontent de loin. *No, you can't put your arms around a memory.* De très loin. D'une époque où les airs et les chansons des autres se glissaient dans son état intérieur, en modulaient le flou, burinant ou ciselant l'informe en sentiments supérieurs. En tout cas l'emportant un moment. Mais là, la ballade sèche de Johnny Thunders perd toute sa nostalgie écorchée, se mue en rythmique entêtante, dénuée de sa musicalité, la phrase tourne en boucle, en cadence hurlante. *You can't put your arms around a memory, no, no.* Les rayons du soleil, quand ils passent entre les branches des pins, chauffent son cou, précisément là où les vertèbres tirent. Elle se sent étourdie mais pleine et invincible.

À la croisée des chemins, ils se disent : salut, on s'envoie un message. Elle continue à marcher et réalise qu'elle ne lui a toujours pas parlé de sa situation. Pas dit qu'elle se trouvait désormais sans obligations professionnelles. Le nouvel état des choses ne l'a peut-être pas encore tout à fait atteinte. Elle éprouve un léger vertige qu'elle fait aussitôt disparaître en secouant la tête, comme on chasse une mouche. Elle termine le trajet en contemplant l'idée soufflée par Ekaitza : rester ici toute l'arrière-saison, ne pas rentrer à Paris, ou le plus tard possible, ou quelques heures, histoire de régler la paperasse ; prendre le temps, surfer dès que les conditions le permettraient ; connaître l'enchaînement des jours sans contraintes. Être en soi, décrocher. Et vivre sa passion, comme le clamait l'époque.

Surtout, elle veut sentir cette allégresse en elle le plus longtemps possible, sans avoir à redescendre. Continuer à boire cet été-là jusqu'à sa dernière goutte. Tout prendre, épuiser les ressources, racler le fond. Maintenant qu'elle en a le temps.

Elle est de retour chez elle. Le surf ce matin l'a laissée tendue. L'intense excitation se mue, à peine le portillon du jardin franchi, en crispation. Son humeur a tourné, viré au mauvais violement, comme un bateau qui empanne. Le vent s'est levé et elle n'aime pas cela. Avec le temps, elle supporte moins le vent. Il fait passer ses cheveux sur ses yeux, s'engouffre en elle pour lui glacer les os, met le bordel dans ses humeurs. Le vent la désaxe.

Les nuages se bousculent vite dans le ciel. L'air est lourd, à l'orage. Sa combinaison rincée se balance, mal accrochée sur un cintre à la barre de fer qui tient le volet. Elle finira par tomber, c'est sûr.

En sortant de sa douche, elle crie :

– Les filles, vous pouvez venir mettre la table s'il vous plaît.

On sort le jambon de pays, les melons, la salade de tomates et le fromage de brebis. Le pain devient mou tout de suite si près de l'océan. On met la table dans le patio, à l'abri. Ce coin de la maison, encoche à la façade nord, était une suggestion de l'architecte, pas son envie. C'est là, sur cette table de bois récupérée chez sa mère, flanquée de deux bancs dépareillés en style, en couleurs et en taille, qu'on s'installe quand on ne sait pas si on sera

mieux dehors ou dedans, quand on n'a pas envie de trancher. Elle presse son mari qui termine une conversation téléphonique en longeant la piscine à pas délibérément allongés et ils s'attablent donc tous les quatre dans cet espace irrésolu, à la fois couvert et ouvert. Au moins, là, elle ne sent pas le vent.

À peine sont-ils tous assis qu'elle leur dit en prenant brusquement les assiettes pour les servir, cognant l'inox contre la faïence, la faïence contre le verre :

– Maintenant que le magazine s'arrête, je vais fi-na-le-ment prendre du temps pour moi.

Elle marque un silence, à l'emphase inutile. Répète :

– Fi-na-le-ment.

Béa ne reconnaît même pas son intonation. Moche impression de singer quelqu'un ou quelque chose. Elle regarde les volutes florales en reliefs qui bordent son assiette, tente de conserver une contenance, n'importe laquelle. Puis elle verse de l'eau dans tous les verres, machinalement.

Son mari et les jumelles stoppent tout net les bavardages en cavalcade qui composent leurs repas ensemble. D'abord ils ont cru que c'était pour prolonger de quelques jours. Ils l'avaient toujours encouragée, par amour. Ils avaient toujours facilité ses escapades régulières pendant l'année pour aller surfer. Alors oui, quelques jours de plus, pourquoi pas.

– Non, non, je vais rester au moins jusqu'à mi-novembre.

Béa déclare qu'elle a besoin de cette pause bien méritée, de cette césure idéale pour souffler, se retrouver... elle continue son monologue insipide. Elle dit

maladroitement. Elle dit comme on se justifie, en employant des expressions creuses et des mauvais prétextes. Elle leur parle même de charge mentale. Le seul son de sa propre voix l'irrite: un ton forcé, définitif, lardé de mauvaise foi. Oui sa longue tirade omet tous les espaces de liberté que lui a octroyés son ancien poste. Rien ne lui a jamais coûté dans ce travail. Elle a eu la chance de pouvoir s'organiser comme elle le voulait, tout en bénéficiant de la sécurité d'un emploi stable et bien rémunéré. Elle avait été gâtée.

– Je vais peut-être même rentrer fin novembre. Ça dépendra de la signature avec les Ressources Humaines.

Elle prononce fin novembre avec défi. Se sentir aussi médiocre l'a rendue agressive. Elle ne sait pas comment reprendre le contrôle de la situation. Tout ce qu'elle veut, c'est surfer plus.

– En novembre le temps tournera mauvais et la houle d'hiver commencera à menacer. Il sera temps de se mettre au chaud.

Elle dérape et tombe dans l'écart qui se creuse entre la clarté de sa pensée qui se déploie si bien à mesure qu'elle chemine seule dans la forêt et ses paroles prononcées à table, face aux siens. Elle sent bien que la forme est minable, pas à la hauteur, ni d'elle, ni d'eux, ni de ce qui est jeu. Il aurait suffi de donner un peu de vérité. Dire que cette nouvelle situation la déstabilise. Reconnaître qu'elle aggrave son impression de glisser. Cette sensation de petit à petit s'effacer, de la vie, de toutes les vies, même de la leur. Eux qui ont maintenant tout un tas de choses à faire, sans elle. Leur avouer aussi que surfer est ce qui la maintient du bon côté. Leur confier qu'en surfant son âme se déplie et qu'elle ne peut plus se passer de cet

état. Elle aurait pu dire cela, ils auraient sûrement mieux compris son désir équivoque. Mais elle n'a pas su le faire.

– Attends, tu ne vas pas faire la rentrée avec nous ?

Elle répond aux jumelles qu'il faudrait savoir, elles passent leur temps à lui dire de les lâcher... Dans sa voix pointe toujours cette note d'agressivité. Comme souvent quand les parents se mettent à dévier de leur route de parents, les enfants minimisent l'impact immédiat. Pas de grand éclat, juste une onde à effets réfractés, dont ils souffriront les conséquences un peu plus tard, sans pouvoir vraiment en remonter la source.

Les jumelles n'ont pas grand-chose à ajouter. Ce n'est pas une conversation, ni une décision familiale. Elles soufflent, les yeux au ciel, marmonnant plusieurs n'importe quoi et autres pas cool en se levant de table de mauvaise grâce sans attendre la fin du repas et sans rien débarrasser. Vu la tournure que prend le déjeuner, personne n'aura le cran de leur dire quoi que ce soit. Elles s'affalent l'une sur l'autre en travers du canapé du salon, renouent avec leur fil Snapchat. Elles envoient tout un tas de messages à tout un tas de gens. Puis se lèvent d'un même élan pour aller s'apprêter en riant. Leur insouciance résonne dans toute la maison.

Le vent a eu raison des nuages. La chaleur demeure. Béa et son mari restent silencieux, comme déroutés par le fond sonore imposé par les filles. Leur musique, leurs petits gloussements et chuchotements hilares paraissent amplifiés. La maison se gonfle des effluves vanillés d'huile solaire brassés par les va-et-vient des filles virevoltant entre leur chambre et la salle de bains. Elles lui disent merde en remplissant tout l'espace. Et puis filent

en short et maillot, à vélo et sans chaussures sous le soleil gai de leurs jours d'été.

Le portail claque, le silence retombe. Ils finissent par se lever pour rapporter plats et assiettes dans la cuisine. Il faut qu'elle pense à racheter de l'huile d'arnica. Lui, répète qu'elle ne se rend absolument pas compte.

Béa hausse les épaules. Franchement quelques mois d'absence, c'est pas grand-chose quand même... En fin d'après-midi, elle aura peut-être le temps d'aller jusqu'à la pharmacie acheter de l'huile d'arnica, il n'y a que ça qui soulage ses bras courbaturés.

Elle a enfin l'occasion de faire ce qu'elle aime tous les jours pendant plusieurs mois, tant que la météo le permet, ça n'arrive pas si souvent, c'est une chance. Il devrait en être content pour elle. Mais non, il ne l'est pas.

Lui pense d'abord à sa vie professionnelle, il lui parle de sa carrière. Elle ne peut pas se laisser dériver comme ça. Il faut qu'elle pense à elle, à son avenir, à tout ce qu'elle a construit jusque-là. Et puis sinon, quoi, elle compte ne plus lui parler que de la taille des vagues et de la longueur de la houle ? Ils avaient de meilleurs sujets de conversation.

Elle perçoit une pointe de mépris mêlé de déception dans sa voix, un ton qu'il n'avait jamais employé avant, sûrement choisi pour provoquer. Elle est surprise, mais pas touchée. Ce qui l'incite à se rendre, puisque c'est ce qu'il veut. Elle ne veut pas se battre avec lui.

C'est vrai. C'est vrai, elle le reconnaît, ses éloignements du bureau n'ont sûrement pas dû jouer en sa faveur. Et puis elle a négligé les déjeuners stratégiques et les rapprochements utiles pour se positionner au bon endroit, au bon moment. Au lieu de cela, elle sautait dans le train en

direction du littoral, emportée par cette fièvre. Jean l'aurait peut-être déjà recasée si elle s'était montrée plus concernée, si elle avait joué le jeu, si elle avait été plus maligne.

Il lui demande aussi si elle réalise qu'ils ne sortent plus tous les deux comme ils aimaient tant le faire. Elle n'a plus le temps pour leurs escapades de fin de semaine au Sadler's Wells ou au Piccolo Teatro, elle préfère les Landes. Elle ne sait pas quoi répondre à cela. Il a l'air déçu et cela la peine. Ce qui la peine aussi c'est qu'elle ne voit pas comment faire marche arrière. Elle ne peut pas faire marche arrière, certains ponts brûlent déjà.

Il a fait un rêve la nuit dernière : elle marchait droit vers l'océan, avec sa combinaison noire d'hiver, ses cheveux tressés serrés et roulés en chignon. Le dos tourné, elle marchait décidée, sans jamais atteindre l'eau, comme sur un tapis de course. Elle marchait face à la mer, elle faisait du surplace.

Elle ne croit pas à son rêve. Tu inventes. Un oracle bidon pour me remettre sur le droit chemin.

Là, dans le faux silence de la nature écrasée du soleil orageux d'août en plein midi, au milieu de la cuisine ouverte sur le jardin qui bruisse en même temps que le vent, elle n'entend pas non plus qu'il lui reproche de rétrécir sa vie. Elle a chaud, ses tempes, ses mains, ses aisselles, sa poitrine sont moites. Les mots lui parviennent comme assourdis eux aussi. Rétrécir sa vie ? Mais l'océan est l'immensité même. Quand elle descend sur la plage, qu'elle se tourne vers l'ouest, le nord, le sud, il n'y a rien pour arrêter son regard, ni son envie de vivre qui s'en va se mêler au vent.

Elle n'entend plus. La chaleur dégouline sur elle pendant qu'il lui parle de son avenir, du futur. Elle est obligée d'écouter, mais elle n'entend plus. Alors elle fait comme si. Au fond, tout au fond, son futur ne l'intéresse pas. Trop loin, trop compliqué à envisager, son futur pèse un âne mort.

Pour l'instant, question futur, l'application mobile des conditions marines lui suffit. Sept jours de prévision actualisée en temps réel de l'évolution de la houle, du vent, des marées c'est bien assez. Et elle a vérifié, les jours à venir sont bons. On verra plus tard pour le futur.

Elle se raccroche au présent comme une naufragée. Là maintenant, ce qu'elle sait, c'est que ses bras courbaturés lui font mal. Il faut surtout qu'elle pense à racheter de l'huile d'arnica. Une fatigue profonde la saisit, exactement comme une vague: inéluctable. Comme après chaque session, elle a juste envie de dormir. Son corps de femme de cinquante ans ne peut pas faire illusion trop longtemps. Il ne résiste pas à l'engourdissement de ses muscles épuisés. Alors tout ce qu'elle veut, c'est que cette conversation cesse pour aller se reposer. Fermer les yeux en se jouant la clameur de l'océan, de la plage, du mouvement des flots qu'elle contient encore, comme un chant magique, une pensée rassurante, enveloppante et douce.

Elle veut revivre ses bonnes vagues de la matinée et les projeter devant ses yeux clos en essayant de rattraper ne serait-ce qu'un fragment de sensation. Mais plus elle les rejoue, plus leur intensité diminue. Le moment est là, chancelant devant elle, déjà emporté par le torrent des choses vécues. Le revivre l'abîme, l'affaiblit, le chasse. Tant pis, elle veut l'user l'user l'user même s'il devient lambeau.

Si seulement elle avait le corps de Virgile, elle pourrait se remettre à l'eau dès cet après-midi. Au lieu de cela elle va s'allonger et se reposer un peu. Elle va s'abandonner au sommeil, le laisser s'infiltrer en elle, alourdir ses bras, ses jambes, ses épaules, son dos, son ventre, sa tête. Sa tête qui va se mettre à peser très lourd. Les déferlements qu'elle laisse passer et repasser dessinent une onde qui circule en elle en cercles concentriques.

Alors oui, elle veut que cette conversation cesse. Elle veut s'anéantir dans ce sommeil réparateur et planant, ce sommeil tellement profond que c'est comme une descente dans l'opacité des grands fonds, dont elle se réveille souvent en sursaut.

L'incident familial a laissé une trace. On va tâcher de l'oublier, chacun a sa bonne raison. Mais il restera une trace qui se révélera parfois à la faveur d'un éclairage particulier. Elle le sait, et en conserve un embarras diffus.

Le vent est enfin tombé. Tant mieux, cela devenait insupportable. Mais le ciel s'est obscurci. À la place des hauts nuages apparus dans le courant de l'après-midi, une couche grisâtre épaisse, aimantée à l'horizon, gâche le coucher du soleil et jette sur ce début de soirée une fraîcheur maussade, presque bienvenue après ces longues journées chaudes. Il y aura peut-être de la pluie.

Ce soir, la bière procure un répit. Elle boit vite, là, assise sur le parapet qui ceint la terrasse du bar, à côté de son mari et de deux ou trois amis. Elle ne dit que quelques mots. Préfère suivre de l'intérieur le subtil processus d'altération de ses sens, guette le décalage, l'amorce bienfaitrice qui permet de basculer du côté de l'apesanteur. Elle veut une autre bière pour s'abriter sous un peu plus de gaieté suspendue.

Elle se lève, demande qui veut quoi, mais personne d'autre n'a terminé son verre si rapidement. Elle se fraie un chemin jusqu'au comptoir, au milieu de tous ceux qui sont là. Vacanciers ou saisonniers, parlent très près

et rient comme on hurle dans ce bar qui suinte l'embrun sali et l'alcool renversé. Il y a plein de sable collé par terre. Des gamins sont pieds nus. La musique est bonne et forte. Tout le monde est content, c'est contagieux l'été. Les peaux sont dorées, cuivrées ou brunies. Elles rayonnent du soleil pris la journée. Les cheveux aussi brillent. Les filles surtout sont belles, toutes très belles, même les moins jolies. Elles sentent la noix de coco de supermarché, l'aloé véra ou la fleur d'oranger. Elles luisent d'une transpiration fine, saveur sucrée-salée. Elles exhalent l'été et on n'a pas besoin de toucher leur peau pour savoir qu'elle est douce.

Elle ne veut pas de vin ni de vodka qui risquent de monter à la tête d'un coup. Elle préfère une autre bière, une marque américaine, légère, pour prolonger ce doux processus d'atténuation. Elle attend au bar. Cela ne la dérange pas du tout d'attendre. Elle sourit, regarde autour d'elle. En septembre, presque tout le monde sera parti reprendre le cours de sa vie. Tous ces gens, temporairement libres et hâlés, seront bientôt sur le chemin de leurs études, de leur travail, en tout cas ravalés par le rythme de leur quotidien. Elle en a le tournis, elle qui veut s'extraire du flux, mais ce n'est pas désagréable. Dans quelques jours, deux, trois semaines tout au plus, ce bar sera le seul endroit ouvert. Cet endroit ce soir, comme les autres soirs de l'été, déborde de ces corps qui se cherchent. Mais le bar est trop petit pour les contenir tous, alors les corps investissent les tables de la terrasse, le trottoir et s'agrippent en grappes débordantes, se propageant même sur la chaussée, obligeant les voitures à ralentir, contourner cette protubérance secouée d'électricité et d'énergie vitale. Dès la mi-septembre, le carrelage disjoint et les murs tachés par l'humidité seront

visibles tous les soirs. Il n'y aura plus assez de corps pour oublier la banalité du lieu. Les chaises au bois verni façon western auront l'air abandonnées. Elle doit s'y préparer. Jetés, les dés roulaient.

Elle attend comme ça au bar, laissant son tour plusieurs fois à d'autres garçons et filles qui cherchent à commander leur verre. Observant, elle qui tente de suspendre le temps, leur précipitation, leur maladresse, leur aplomb aussi. Elle regarde le moment s'étaler. Elle s'absorbe dans cette scène de la vie des autres où le plein de choses essentielles et futiles va se jouer ce soir juste pour un soir. Peut-être plus, mais on s'en fout puisque c'est ce soir qui compte. La nostalgie se presse contre elle et ce n'est pas triste, au contraire, ce n'est juste plus son tour. C'est le leur maintenant.

Sa bière fraîche dans la main, elle rebrousse chemin vers l'extérieur, slalome entre les conversations. Elle progresse difficilement, il y a du monde. Elle doit se glisser entre des êtres animés et chauds quand elle reconnaît Ekaitza, de dos, dans l'embrasure de la porte-fenêtre. Ses cheveux lissés sont attachés en arrière par deux mèches, à l'ancienne.

– C'est joli tes cheveux comme ça.

Ekaitza se retourne et lui sourit, indifférente au compliment. Pose la main sur l'épaule de Béa.

– Ah tu es là, c'est bien. Reste un peu avec nous, on est un petit groupe. Tu connais tout le monde.

Ekaitza descend sa main dans une caresse, la laisse à la cambrure de son dos, l'entraîne doucement vers le cercle qu'ils forment près de la large baie ouverte sur la terrasse. Béa éprouve comme une pointe de dépit, elle aurait bien aimé un échange plus intime, discuter

avec son amie quelques minutes en tête à tête malgré le brouhaha, sentir son énergie, lui en capter un peu. Elle n'avait pas fait attention à ceux qui l'accompagnaient. C'était un joyeux mélange de gens qui avaient l'habitude de se croiser dans les vagues.

Oui, elle les connaît. Disons qu'à force de se croiser toujours aux mêmes endroits, des années de suite, on finit par se repérer, entre fidèles. Et c'est parmi eux qu'elle a choisi de vivre les prochains mois. Elle savait qu'elle allait les retrouver à l'eau, eux et tous les autres gamins : les aguerris, les véloce, les redoutables. Ceux qui comme Virgile se jettent dans le tumulte armés de leur surf quand c'est haut, gros, effrayant ; ceux qui prennent tout, qui ne laissent que les miettes ; ceux qui vivent par là toute l'année et qui n'ont peur ni du froid ni des grosses houles ni du manque de perspectives professionnelles. Ceux qui ont l'agressivité pour eux, la force physique de leur côté et la grâce aussi. Et du temps pour sillonner la côte jusqu'au Pays basque s'il le faut, des surfs de tailles différentes plein le coffre de leur voiture qui pue l'humidité, et trouver de quoi faire une bonne session. Ceux qui se nourrissent de pâtes, lisent les courants et le vent.

Elle balaie du regard le petit groupe, affiche un sourire qui ne s'adresse à personne en particulier. Elle s'avance vers la prof de yoga qui lui a posé une question, elle ne l'a pas bien entendue à cause du bruit. Et, tout à coup, l'angle s'ouvre, s'élargit, le bout de terrasse qui restait hors champ entre dans le cadre. Virgile est installé sur une chaise en plastique, le dos contre le mur de crépi. Le regard d'Ekaitza est posé sur elle, traquant l'émoi. Béa doit contenir son trouble. Elle n'a pas l'habitude d'être en présence de Virgile hors de

leurs sorties à l'eau. Elle le croise de temps en temps bien sûr, le village est si petit. Alors ils se sourient de loin, esquissent un petit signe de tête et s'en tiennent là. Ce soir, en invitant Virgile, Ekaitza cherche quelque chose. Béa repense à cet échange furtif entre eux à la plage, déjà la main d'Ekaitza posée sur son bras.

Elle doit contenir son trouble. Le reste du monde vient de passer dans l'ombre. Elle ne voit plus que lui. Heureusement lui ne peut pas la voir. Il écoute tranquillement celui qui lui parle.

Ekaitza sourit toujours, finit par la lâcher du regard, s'éloigne pour aller s'asseoir sur l'accoudoir droit de la chaise de Virgile, avec sa nonchalance habituelle. Elle lui fait signe de s'approcher mais Béa décline dans un pas de recul. Elle regrette de s'être mêlée à eux, d'avoir suivi Ekaitza. D'être peut-être tombée dans son piège. Elle voudrait partir. Mais elle ne peut pas, une douleur encore muette la retient et l'empêche de fuir. Alors elle reste à l'abri derrière la prof de yoga. Ses fesses sur l'accoudoir, Ekaitza tord la matière plastique en se balançant vers Virgile ou en s'éloignant de lui. Ils ne se parlent pas, mais leurs corps oui.

Leurs regards ne se croisent pas, ils n'en ont pas besoin. Ils laissent simplement leurs corps mêler leur chaleur et s'éviter de justesse. Ils ne se parlent pas. Mais leurs corps oui. Virgile est calé au fond du siège. Il ne cherche pas à toucher le corps d'Ekaitza, il ne cherche pas à s'en protéger non plus. Ekaitza anime maintenant une conversation pleine de gaieté de l'autre côté. Elle parle et rit mais c'est son regard à elle qu'Ekaitza cherche. Béa le sent. Ekaitza se balance sur l'accoudoir de la chaise en plastique en l'appelant de ses yeux qui brillent et qui lui disent regarde-moi, regarde comme je suis si près de lui.

Les gestes de Virgile sont rares et précis. Même son rire est économe. Rien de nerveux ne le secoue, il est cette force de vie au pouls très lent mais régulier. Il est cet être tranquille qui peut tout se permettre, enveloppé de l'illusion de la jeunesse perpétuelle.

Elle voudrait tant avoir ce qui compose ce corps et cette sève qui parcourt ses veines. Voilà ce qui lui permettrait de récupérer de la force pour continuer, elle a encore tant de choses à faire.

Ekaitza est tellement près du corps de Virgile. Béa les regarde, et réalise qu'elle n'en a jamais été si près. Jamais elle n'a osé. Elle a toujours laissé un périmètre de sécurité entre elle et lui, pour préserver la joie dans l'eau. Ce qu'elle voulait avant tout c'était un complice. Et tenir au secret cette étrange amitié, la garder pour eux, le garder pour elle.

Ekaitza et Virgile sont si près que cela lui fait peur. Ils sont si près et imperméables à ce que pensent les autres. Le hasard les a mis sous la lumière électrique, un rayon cru les expose et cela ne les gêne pas. Dans la lueur glauque de l'ampoule sale et nue, leurs corps se cherchent puis s'échappent. Pour faire durer l'attente, la trouver délicieuse, la prolonger, tout entreprendre afin de ralentir le trajet vers ce qui doit advenir. La lumière les enveloppe. Ekaitza joue aussi pour elle.

Elle reste dans l'obscurité à les regarder. Exclue. Son champ de vision s'est réduit à l'interstice menacé séparant leurs peaux. Elle a peur. Elle envie Ekaitza féroce. Sa douleur commence à brûler.

Elle envie sa légèreté. Ekaitza est une magicienne à qui rien ne pose problème. Ekaitza s'autorise tout. Tout est facile pour elle, tout est jeu. Ses yeux si clairs prennent

une expression indéfinie, qui impose une distance. Ekaitza reste toujours là où elle est. Ce sont les autres qui finissent par venir à elle.

Sa bière à la main, Béa a de plus en plus de mal à poursuivre la fausse conversation engagée avec la prof de yoga. Elle lui pose des questions mais n'entend aucune des réponses et laisse des blancs déroutants. Elle s'empresse de poser une autre question, à contretemps, puis une autre question, juste pour conserver son poste d'observation, épier chaque geste, guetter le moment catastrophique où la peau d'Ekaitza touchera la peau de Virgile.

La scène est toujours en train de se jouer derrière l'épaule de la prof de yoga et Béa se sent piégée en elle-même, piégée par Ekaitza, qui maintenant ne la regarde même plus. Béa se raisonne. Mais enfin qu'est-ce que ça peut foutre ? Ce n'est pas mon mec, ce n'est pas mon amant, alors pourquoi rester plantée là, le souffle court, aveugle et sourde au reste. Elle ne trouve pas le disjoncteur et se répète, qu'est-ce que ça peut foutre ? C'est juste un gamin avec qui je vais surfer dans l'océan les jours d'été.

Elle regarde la prof de yoga, s'excuse brutalement, et s'en va retrouver son mari qui lui fait des signes. La fraîcheur de la nuit est devenue désagréable, il vaut mieux rentrer.

Elle grelotte après tous ces jours de canicule.

Elle se couche sans traîner, fait comme si elle s'endormait tout de suite. Les yeux fermés, elle se demande si Virgile a fini par poser sa main sur la taille d'Ekaitza. La pensée lui fait un mal de chien.

Vendredi 30 août

Ce matin Béa s'est levée très tôt. De la fenêtre de la cuisine, elle a vu la brume qui s'élevait, dense et basse entre les pins, surprenant les fougères dans un bain vaporeux. Le petit brouillard landais comme ils disent ici, premier signe d'un automne en embuscade. Quelques minutes du soleil levant ont suffi à dissiper toute confusion. L'été est encore là, chaud, radieux.

Elle envoie un SMS à Virgile pour le prévenir qu'elle le retrouvera plus tard à l'eau. Elle fait comme si de rien n'était, puisque lui n'a pas remarqué sa présence hier soir. Il répond par un Ok d'usage.

Les jumelles et son mari chargent la voiture. Ils ne veulent pas prendre la route trop tard. Elle a horreur de ces départs qui sonnent la fin de l'été. Chaque fois, elle étouffe de ce besoin puéril de faire la tête, de boudier avec emphase, histoire de rendre au moment toute la lourdeur qu'il mérite. Alors elle est contente de ne pas partir cette fois-ci, de ne pas être de ce voyage-là. Elle est contente de repousser le moment où elle fermera la maison sur encore un autre de ses étés écoulés.

L'agitation se fait sans elle. Les valises et les sacs s'emboîtent en briques disparates dans le coffre. Elle essaie d'aider mais a plus l'impression de gêner qu'autre chose. Ses initiatives sont toutes sanctionnées avec un

agacement même pas dissimulé. Elle se figure que c'est de bonne guerre.

Elle s'assoit sur les marches du perron déjà chaudes de soleil avec sa tasse de café qu'elle termine en les regardant. Ils sont tous occupés à leurs affaires et ne veulent pas lui donner leur attention. Ils la contournent, la frôlent. Elle se pousse, se décale. Elle se figure que c'est de bonne guerre.

Une grosse mouche née de cette canicule orageuse commence sa ronde exaspérante.

Si elle fumait, elle allumerait une cigarette maintenant. La fumerait à gestes lents en les regardant. Elle inspirerait très profondément jusqu'à envahir ses poumons de fumée, puis expirerait tout doucement, longuement. La fumée sortant de sa bouche serait devenue blanche et finirait par se confondre avec l'air tiède du matin. Mais elle ne fume pas. Alors elle aplatit ses mains sur la pierre chaude et regarde les mauvaises herbes s'élever, fières, sans grâce, indifférentes à leur nuisance mais toutes à leur infailibilité.

Les jumelles multiplient les rondes de vérification, ressortant toujours de la maison victorieuses, brandissant chaque fois un objet oublié qu'elles balancent en vrac dans le coffre. Son mari s'impatiente, il aimerait prendre la route là maintenant, pour éviter les embouteillages à Bordeaux et surtout ne pas se retrouver coincé des heures au péage de Saint-Arnoult, quand l'A11 rejoint l'A10. Il veut aussi écourter ce moment inédit dans leur vie.

Elle aimerait expliquer, s'expliquer. Mais ce serait toujours réduire, éluder, avoir l'air de mentir ou blesser pour de bon. Un mot mal choisi qui ferait l'effet de ciseaux pointus. Un mauvais mot, même pas le bon, qui ferait de sales dégâts. Les mots figent ce qui doit absolument

rester fluctuant. Ils oublient l'oscillation des perspectives, la ténuité des couches successives. Ils s'empressent de ranger le désordre des sensations, étiquettent tout. Alors elle reste là, sans rien dire.

Ce dont elle ne peut plus se passer l'attend de l'autre côté de la barrière du jardin. Après la forêt de pins et de fougères mauves, après la dune douce.

On s'embrasse en silence, un peu trop vite. La tendresse est là bien sûr, l'amour aussi mais n'empêche, les portières se ferment durement. La voiture franchit le portail. Béa la regarde tourner à gauche vers Paris. Et elle reste là, sur les marches, des mots plein la bouche.

Elle finit par se lever, essaie de manger quelque chose. Se force car sinon elle ne tiendra pas. Elle décroche sa combinaison de son cintre, enfile juste les jambes. Il fait trop lourd pour tout remonter.

Dans sa salle de bains, elle s'attache les cheveux, met de l'écran total sur son visage, applique une fine couche de zinc sur son nez jusqu'aux pommettes pour éviter que les rayons de soleil amplifiés par la réverbération ne la brûlent à cet endroit fragile. Elle regarde ce visage brouillé qu'elle ne lit pas, prend sa planche et sort, sans vérifier l'heure.

Virgile doit être à l'eau depuis un moment. Sur la première partie du chemin, mal abritée depuis la dernière coupe rase, le terrain est plus sableux, difficile, elle s'y enfonce. De ce côté-ci de la forêt domaniale, l'abattage des pins arrivés à maturation se fait par rotation sur des petites parcelles et en coupes sélectives. Les forestiers de l'ONF ne laissent que les chênes-lièges, les arbousiers, les ajoncs, les bourdaines... Les souches sombres et effritées des pins

cisèlent un paysage de débâcle, créant au milieu de la forêt une clairière brune de quelques mètres carrés, dévastée mais vouée à se régénérer. Il faudra attendre plusieurs étés avant de récupérer un peu d'ombre et un tapis d'aiguilles de pin sur ce chemin. Trois au moins. Le temps que les nouveaux pins, tout juste plantés, poussent. Quand elle suivra le même chemin dans quelques années, sous l'ombre réconfortante de ces jeunes arbres, se souviendra-t-elle de ce matin ? De ce premier matin où elle est partie sans savoir l'heure ; de ce matin particulier, amorce d'une journée élastique qui peut s'étirer sans interruption ni entrave.

En longeant les quelques dizaines de mètres de ce bout de piste à découvert, elle est la cible exposée d'une attaque de taons. Elle a trop chaud pour enfiler entièrement sa combinaison, alors elle subit l'assaut, essaie de les chasser. Esquive mollement. Mais les taons ne voltigent pas autour de leur proie en pure perte. Furtifs, ils se posent sans bruit, attaquent et mordent. Chaque morsure est une douleur.

Quand l'ombre des pins se fait dense à nouveau et apporte un tout petit peu de l'air du fond de la forêt, de l'air plus frais, de l'air chargé de bruyères et de mousse asséchée, elle revêt le haut de sa combinaison pour se protéger des taons. Elle continue de marcher et regarde ces grosses mouches aux énormes yeux se déplacer sur ses bras, son torse, désormais protégés par la couche de Néoprène. Elle marche, suffoquant dans son armure noire, portant sur elle six ou sept de ces insectes obstinés, imperturbables à son mouvement, à l'affût de la moindre faille. La transpiration dégouline dans son cou. Des gouttes perlent aussi le long de son dos. Les taons cherchent sa peau.

Elle plante d'un geste franc sa planche dans le sable meuble, soulagée de ne plus la porter. Elle attend toujours d'être en haut de la dune, face à l'océan, pour le faire. Sans être très grande, elle a tout de même du volume et pèse son poids.

Elle cherche Virgile. De là où elle est, elle arrive en général à reconnaître son surf jaune qui se détache de l'onde bleue. Elle scrute le premier banc de sable mais ne le voit pas. Elle vérifie plus au sud, derrière la baïne. Mais personne n'est sur ce spot-là, qui de toute façon n'a pas l'air de s'être mis en place. La marée est déjà haute. Elle maintient sa planche verticale près d'elle, le vent a l'air de se lever.

Son regard revient examiner le spot initial, leur spot habituel. Le plan d'eau est agité. Elle compte quatre silhouettes le long d'une ligne imaginaire pas tout à fait droite mais parallèle à la côte, à califourchon sur leurs planches immergées. Sans indication sur la couleur du surf, elle ne peut pas identifier Virgile. Elle attend que l'un d'eux prenne une vague. Mais elle détecte d'ici leur réticence. Ils ont tous la tête tournée vers le large, essayant de comprendre les conditions qui se dégradent rapidement. Ils laissent passer les séries, les suivent du regard pour voir comment elles déroulent, vérifient, du coin de l'œil, si l'un d'entre eux se lance.

Dix minutes déjà qu'elle les observe et personne ne prend aucune vague. Même depuis la dune, elle ressent leur dépit et leur contrariété et leur frustration. Les clapots se forment, plus nombreux. De longues minutes s'écoulent et toujours rien. Des crêtes se soulèvent mais s'écrasent ou ferment. Les quatre surfeurs se déplacent simultanément vers le sud. Comme s'ils étaient reliés les uns aux autres par un câble invisible, les contraignant ensemble, leur imposant le même mouvement d'eau. Il doit y avoir beaucoup de courant. Puis ils rament les uns vers les autres, improvisant un conciliabule qu'elle devine être un point météo.

Le paysage ne correspond en rien aux prévisions. Le vent aurait dû être faible à cette heure-ci. Là, elle croit identifier une brise de mer, quand la terre chauffant plus vite que l'eau favorise l'entrée d'un courant d'air frais depuis le large. C'est ainsi qu'elle interprète d'abord les premiers coups de vent qui menacent de faire tomber sa planche. Elle doit la tenir plus fermement.

Depuis la dune, l'océan lui paraît tramer une autre histoire que celle qui était prévue. Une histoire de tumulte et de mécontentement. Un nuage brillant comme l'onix remonte au grand galop depuis le sud. En avançant, il bouillonne, se gonfle d'ombres et de menaces. Au même moment, elle sent dans son cou le vent forcer. La sueur qu'elle retient dans sa combinaison depuis qu'elle l'a fermée pour éviter les piqûres de taons se glace. Un grand frisson lui remonte la colonne. Un vrai frisson de froid. Et de peur aussi : en quelques minutes, la température a chuté.

Puis le vent devient fou, tourne brutalement. Une rotation violente qui se lève en nord-ouest. Ça lui fait

l'effet d'une masse énorme, une force surhumaine qui la bouscule et dont elle n'a perçu que le souffle hostile, l'aspiration phénoménale. Sa planche, qu'elle tenait pourtant de ses deux mains, a basculé violemment, a battu son côté droit. Elle reste un peu à court de souffle, met du temps à retrouver sa respiration, bloquée par le coup assené. Elle pose son surf à terre pour éviter une trop grande prise au vent, s'assoit dessus, le maintient comme elle peut. Sur le sable, elle voit des silhouettes s'agiter. Quant aux quatre surfeurs, ils rament en direction du rivage. L'un d'eux se décale au sud et se trouve mal positionné, trop proche de la baine pour ne pas en subir l'attraction. Sa progression est ralentie par les courants contraires. Il rame de façon latérale pour sortir du piège. Ses mouvements sont constants, il sait ce qu'il fait. Les trois autres sont sortis de l'eau. Elle ne voit pas Virgile. Un seul reste en arrière à surveiller la progression du malchanceux.

Puis le vent veut lutter et punir. Il jette à terre les parasols comme si c'était des allumettes de rien du tout, tente de déstabiliser les pins, se charge de sable et d'embruns et se précipite sur elle pour lui lacérer le visage. Elle a du sel sur les lèvres, du sable au coin des yeux. Le vent traverse la dune, la plage, la forêt et court à toute allure cracher sa mauvaise humeur. Elle maintient sa planche à terre de toutes ses forces.

Elle panique, elle a peur que Virgile soit resté dans l'eau quelque part. Elle voudrait dévaler la dune vers le rivage désordonné. Mais elle ne peut pas laisser son surf. Et impossible d'y aller avec, les rafales sont devenues trop violentes. Le vent la gifle. Elle se presse sur la planche, tente de se protéger comme elle peut, mais au ras du sol le vent, qui porte mille petits clous de sable et de gouttes

d'eau, est encore plus cinglant. Les deux surfeurs ont du mal à remonter et s'accroupissent par réflexe sous la force des rafales. Le quatrième gars réussit à s'extirper, sûrement en donnant tout. Sa planche est blanche. Il remonte sur le sable en luttant aussi, accompagné du type qui ne l'a pas abandonné. Leurs planches de surf prennent le vent ce qui les fait basculer violemment d'un côté et de l'autre. Ils sont si minuscules sur cette plage désertée, battue par la colère du vent, si chétifs, si fragiles.

Puis le jour se ferme d'un coup. Un nuage de plomb fronce le ciel, se gonfle, enfle. D'autres nuages se précipitent comme répondant à l'appel, se mettent en formation. Ils s'agglomèrent. Un cylindre épais tranche le paysage en diagonale. Probablement depuis le Pays basque.

Sous le ciel si dense, une alchimie singulière transforme le bleu en vert. Les flots se parent d'une couleur irréelle, irisée, un vert de pierres précieuses. Virgile lui a expliqué un jour que c'est une histoire d'angle, un jeu de réfraction des ultraviolets. Sur mer agitée, la lumière frappe les ondulations en plusieurs points de réflexion, dévie et donne cette nuance de jade, troublante, exotique comme dans un rêve.

Le vent souffle si fort qu'il est impossible de rester sur la plage. Tout vole, plie, s'arrache, tombe. Sa tête sait que Virgile connaît trop l'océan pour ne pas être à l'abri. Mais s'il était pris dans la fureur? Aucune météo n'avait envisagé cet épisode d'apocalypse. Elle a du sable dans la gorge. Un des surfeurs lui crie de ne pas rester là. Elle essaie encore de scruter l'eau. Elle plisse les yeux, fait écran avec ses deux mains pour se

protéger un peu de la réverbération et du vent fou. Elle cherche un point quelque part dans le tumulte, une planche jaune. La panique qui monte en elle et la tempête autour rendent tout cela totalement vain. Elle n'y voit rien. Le vent a aplati toutes les vagues, formant à la place une anarchie d'écume.

Elle traverse la dune en direction de la forêt, toujours encombrée de son surf qu'elle serre de toutes ses forces, qui la ralentit et menace d'aller se fracasser là où la rafale l'emportera. Le souffle du vent coupe son souffle à elle. Elle essaie de fermer la bouche, respirer lui fait mal. On dirait qu'il veut lui arracher sa planche. Il faudrait qu'elle se protège, elle est trop vulnérable sur ce pan découvert. Elle zigzague et finit par se mettre sous la protection de la dune, mais côté est, côté forêt, dans un creux au pied de la descente. Elle doit attendre là car la forêt agitée de rafales lui fait peur. Les pins crissent et craquent. Des larmes coulent le long de ses joues à cause de la force du vent, ce vent qui lui écrase le cœur et lui arrache ses larmes.

Elle espère que la tempête ne la trouve pas. Elle qui devrait être dans une voiture en direction de Paris se voit là, recroquevillée, cachée dans un trou de sable accrochée à sa planche trop lourde.

– C’est la brouillarta. Un épisode de brouillarta...

C’est ce que lui dit son voisin, un sémillant retraité fou de chasse, qu’elle croise sur le pare-feu, juste en sortant, haletante, du chemin forestier.

– Té!... tu connais pas la brouillarta toi... enfin, pas étonnant... après ces jours de canicule... impressionnant, hein... ça t’arrive sans prévenir... dia!... vingt minutes de fin du monde et le ciel se dégage à nouveau... grand soleil... incroyable... mais ça peut faire du dégât... ça secoue et ça te soulève la couche terrestre dis donc... *Lou vent de lous palas* comme disait mon père... je suis sorti un peu voir s’il y avait des dégâts dans le coin... Eh bé dis toi t’as l’air d’une rescapée...

Non elle n’avait jamais entendu parler de la brouillarta. Oui c’est dingue.

Dans son jardin, les quatre parasols sont renversés. Malgré les plots en ciment de cinquante kilos qui les maintiennent, tombés eux aussi, roulant autour d’eux-mêmes sur la terrasse de bois. Mais le saccage s’arrête là. La maison a été épargnée. La forêt a servi de barrage naturel.

Elle trouve son téléphone sur la table du salon, écrit un message à Virgile dans l’élan de précipitation qui a pris le contrôle de ses gestes et de sa pensée. Elle lui demande

si ça va. Regarde l'écran, guette la réponse. Rien. Elle balance le téléphone qui rebondit dans le canapé et va remettre les parasols en place, rapidement.

Quelques cirrus dans le ciel, la paix de retour dans son jardin, elle pourrait se demander si elle n'est pas en train de devenir folle. Une fois les parasols redressés, plus aucune trace de la violence du vent, ni de la scène qui vient de se jouer sur la dune. Si ce n'est le sable dans sa bouche, ses yeux, ses cheveux, ses oreilles. Et l'air maintenant si frais.

Le calme revenu, elle aimerait mieux ne pas avoir envoyé ce message à Virgile. Elle se mord les lèvres, en regrette l'effet dramatique. Elle n'est pas sa mère. Et elle ne veut pas être sa mère. Pourtant quelque chose en elle se serre fort. Elle s'inquiète, de façon irrationnelle, exactement à la manière d'une mère. Comme si un danger imminent pouvait le souffler de sa vie. Seules les mères savent imaginer, en détail, les pires scénarios.

Tout a toujours été si fluide avec Virgile. Tu viens oui c'était tellement bien regarde ça on va se gaver vas-y elle est pour toi celle-là elle était belle c'est pas grave ça fait du bien c'est beau elle est tellement bonne regarde le soleil se lève...

Des phrases banales composées de mots simples répétées cent fois parce qu'il faut bien se parler de temps en temps. Des mots faciles qui deviennent absolus quand ils sont juste posés sur l'intensité qu'on partage dans l'ordonnance des vagues. Entre eux, il y a toujours eu beaucoup de ces mots ordinaires et aucun malentendu dans leur relation. Plutôt un compagnonnage qu'elle n'a jamais imaginé fragile, et encore moins en danger.

Toujours pas de réponse de Virgile. Elle n'arrive plus à se raisonner. Elle crève d'inquiétude. Elle passe le premier tee-shirt qu'elle trouve, enfle un short en jean hors d'âge, monte sur son vélo. Comme ça, dégueulasse. Elle s'enlèvera tout son sable à un autre moment. Là, elle veut le chercher, le trouver, le voir. Juste le voir. L'apercevoir même suffira.

Elle gravit la côte qui mène au cœur du village, face à l'entrée de la plage. La route est jonchée d'obstacles : parasols, chaises en plastique, tuiles, matelas pneumatiques, poubelles... Tout est retourné.

Les commerçants mi-hébétés mi-amusés ramassent. Rien de grave, juste un sacré bazar. Au skate-park, un groupe de gamins survoltés n'en revient toujours pas. Ils expulsent leur frayeur en hurlant et riant, pour se raconter encore le vent, la tempête, la folie des éléments. Les touristes se délectent de l'aventure. Pourquoi ils disent « brouillarta ». Nous en Bretagne on appelle ça la galerne. Ah, à Hendaye c'est l'enbata. Il paraît que ça existe aussi en Californie. Béa cherche Virgile.

L'enseigne lumineuse de la crêperie s'est détachée, elle pend dangereusement, fixée d'un seul côté. Le fils du patron est en haut de l'échelle pour tenter de réparer. Elle sait qu'il connaît Virgile. Elle arrête son vélo à la hauteur de l'échelle, essaie de lui demander s'il ne l'a pas vu. Le père crie ses directives à son fils. Ils ne font pas attention à elle.

Béa continue, tourne à droite, longe les voitures jusqu'à la jetée. Certaines voitures garées derrière la dune sont complètement ensablées. La route est recouverte d'une couche compacte de sable mouillé trouée

de larges flaques dont la surface tremble encore sous les rafales affaiblies. Le soleil revenu se reflète dans leur eau incolore, éclaire les séquelles. La boutique d'articles de plage, particulièrement exposée, est retournée. Plus de peur que de mal, lui crie la vendeuse en riant, soulagée.

– T'as pas vu Virgile ?

Passant devant les deux cafés où il pourrait être, Béa pédale tout doucement, à en perdre l'équilibre. Elle cherche ses cheveux blonds aux reflets noisette. La ligne fine et mobile de ses épaules. Son dos cambré par tout ce surf. Ses bras constellés de taches rousses de soleil et de poils très fins, très délicats. Sa poitrine toujours projetée en avant sous son tee-shirt, dans cette posture particulière qu'elle connaît si bien. Sa taille fine et noueuse. Son ventre qu'il découvre parfois dans un geste innocent quand il scrute l'océan depuis la dune. Ses cuisses solides, affûtées, et ses mollets dont le droit a été abîmé petit lors d'un accident de ski, atrophié partiellement son muscle. Elle guette ce corps qui utilise l'espace avec tant de grâce. Le corps de Virgile est pour elle une compression d'émotions, le goût même de la vie.

Elle le cherche. Et maintenant elle réalise qu'elle cherche Ekaitza aussi. Il n'était pas sur la jetée, ni à la paillote, où toutes les canisses du toit se sont envolées. Ekaitza non plus. Et elle non plus n'est pas au bar.

Béa remonte sur son vélo, se dit qu'il vaudrait mieux rentrer. Arrivée à l'angle de l'ancienne église, elle s'avise qu'elle n'est pas allée voir sur le grand parking. Elle prend à gauche, roule doucement, tout doucement. Elle sillonne entre les allées de voitures garées, salies, jaunies de poussière de sable. Une fois le parking traversé, elle ne veut pas rebrousser chemin, alors elle s'engage sur la

seule route à prendre, celle qui longe l'ancienne maison de la presse, croise la rue principale, contourne la place en travaux, passe devant la maison d'Ekaitza.

Elle veut juste passer devant la maison. Mais une voix logée dans son estomac la somme de s'arrêter. Et de se tapir, de s'allonger là dans le sable plein de cailloux et de déchets du chantier adjacent, de rester à l'affût, pour saisir la douleur juste à sa racine. Mais c'est complètement con, la terre est nue, pas de fossé, pas de buisson, juste de la poussière, de maigres herbes têtues et le bitume de la rue. Non non, il faut faire le tour de la place plusieurs fois plutôt, tourner en rond, ce qui lui permettrait de passer et repasser devant la maison, de l'avoir bien en ligne de mire jusqu'à ce que l'un des deux sorte. Et apprendre ce qu'elle sait déjà. Même de l'autre côté de la place, le fou-toir des engins lui donnera des angles de vision partielle sur la porte.

Alors elle enclenche son pied, appuie sur la pédale, entame un premier tour, accélérant quand elle a la maison dans le dos, pour ne rien perdre, ralentissant ensuite. Elle tourne. La honte et les grains de sable qu'elle a encore dans la bouche irritent sa gorge. Elle tourne, lentement. Elle sait que le moment approche. Elle tourne encore. Ne détachant pas son regard de la façade.

Le moment est tout proche, elle a comme un presentiment. Et là, à deux doigts du dénouement, là maintenant, elle préférerait Virgile emporté par la tempête, luttant dans l'eau opaque, héroïque, faisant l'objet d'actives recherches en mer, mort pourquoi pas mais pas avec Ekaitza, pas seul avec elle dans sa maison. Le sable la fait tousser et tousser la fait vomir; vomir l'oblige à s'arrêter. Elle vomit à côté de ses pieds, se sent sale. Elle veut rentrer. Elle doit faire cesser cela.

Mais c'est justement à ce moment-là qu'elle le voit sortir de la maison d'Ekaitza. Il a sa planche sous le bras, sa combinaison nonchalamment jetée sur l'épaule. Il marche pieds nus, avec ce rythme tranquille bien à lui, la tête droite, comme elle l'a toujours vu marcher. Elle qui l'a regardé marcher tant de fois.

Le cœur de Béa rate quelques battements, puis se reprend. Bien sûr qu'il n'allait pas s'envoler avec la tempête, son angoisse de le perdre était ridicule. Elle ne le voit que de dos mais pourrait jurer qu'il sourit. Elle cherche un appui contre l'une des machines du chantier, laisse passer la secousse. Bien sûr qu'il sort de chez Ekaitza... Elle ferme les yeux pendant quelques secondes, ne sachant trop qu'espérer de ce retranchement momentané.

En les ouvrant, elle regarde vers la maison. Ekaitza est accoudée à la rambarde de la terrasse du haut, vêtue d'un paréo fleuri d'hibiscus chatoyants, noué en robe autour du cou, comme savent le faire les filles en Polynésie. Elle est sortie pour accompagner Virgile des yeux. Elle aussi laisse flotter un temps.

Béa voit Ekaitza. Et une seconde après Ekaitza aussi la voit, plantée là sur la place en travaux. Elle a l'air surprise puis sourit et fait de grands signes en direction de Béa. L'appelle même. Ekaitza crie son nom depuis la terrasse sur pilotis de sa voix claire, enjouée, autoritaire.

Comme toujours, Béa obtempère. Elle se met en marche, poussant difficilement son vélo vers Ekaitza, vaincue en quelque sorte.

– Tu es dans un de ces états... C'est la tempête?

Ekaitza lui ouvre la porte du jardin, l'attire dans la maison en la prenant par la main, la fait passer devant

elle et la pousse en posant ses deux mains sur ses omoplates dans le petit escalier qui mène à son séjour, une grande pièce claire avec une large porte-fenêtre ouvrant d'abord sur la place puis sur la ligne de toit des maisons de la dune puis sur l'océan qu'on devine plus qu'on ne le voit vraiment.

– Toi tu t'es pris le coup de vent !

Ekaitza rit et l'installe sur un canapé très bas. Béa balbutie, se laisse faire. Le confort la saisit et l'enveloppe tout de suite, comme dans un cocon. Elle éprouve une douceur immédiate, une rémission, qui passe au révélateur, par contraste, toute la violence contenue dans cette seule journée. Happée par la profondeur moelleuse du sofa, Béa se rend compte qu'elle est couverte de sable, de poussière, de sueur. Elle tente de dissimuler ses mains sales entre ses jambes repliées. Ses pieds sont noirs. Pour l'odeur, elle ne sait pas.

Elle regarde autour d'elle. L'espace est familier mais c'est la première fois qu'elle voit vraiment l'intérieur d'Ekaitza. Toutes ces années, c'est surtout à la plage qu'elles se retrouvaient, ou au bar le soir, parfois sur la terrasse de bois. Une amitié de plein air qui laissait des zones d'intimité inexplorées, comme cet intérieur. Par la fenêtre, elle voit que le soleil parvient à percer les nuages encore épais, encore chargés de pluie, composant dans la pièce une atmosphère rouge orangé, artificielle.

Est-ce qu'ils ont fait ça ici dans le salon ? Elle passe sa main aux ongles noircis sur le tissu en bouclé crème. Là sur ce canapé ? Ou bien dans la chambre dont la porte est entrebâillée ? Béa ne sait pas alors elle laisse Ekaitza l'entourer de ses petits mots, doux et réconfortants. Elle garde ses paupières mi-closes.

Tout est bas chez Ekaitza. Des coussins accueillants sont éparpillés sur un tapis clair autour d'une longue table d'inspiration japonaise. Des livres de toutes tailles, de toutes sortes, se superposent en piles contre le mur. Les lampes aussi sont par terre, d'autres pendent accrochées en guirlandes. Contre le mur se dresse un grand miroir ancien cérusé devant lequel sont posées des bougies dégoulinantes de cire durcie. Ekaitza a su transformer une petite maison vieillotte et sans charme en un bazar étudié et chaleureux, un art de vivre au ras du sol, où il est aussi facile de s'asseoir que de s'allonger.

Béa se laisse flotter dans ce décor, force un peu l'état de choc, obligeant ainsi Ekaitza à se pencher sur elle, à la cajoler, l'entourant de ses bras menus, de ses cheveux lâchés, de son odeur, de son haleine.

Elle voudrait pleurer dans son paréo, dans ses bras. Elle voudrait qu'Ekaitza lui explique ce qui lui arrive, puis qu'elle prenne sa tête dans ses mains, malgré son odeur et sa saleté, qu'elle lui caresse doucement son front en sueur en lui disant c'est rien, tout va bien, ne t'inquiète pas et tous ces mots communs qui rassurent. D'aussi près, elle voit qu'Ekaitza est nue sous son paréo.

Ekaitza lui demande :

– Mais enfin pourquoi étais-tu dehors quand ça a soufflé ? C'était dantesque. Tu n'as pas pu t'abriter ?

Béa se redresse lentement.

– Je me suis fait coincer sur la dune. Et toi ?

Elle ne peut pas faire autrement que de demander.

– Ah non ! Moi j'étais bien au chaud, dit Ekaitza en riant.

– Comment ça ?

Ekaitza fait un bond joyeux

– Il faut que je te raconte... Hier soir, au bar, Virgile m'a dit que vous aviez prévu d'aller surfer. D'ailleurs (elle fait comme on ouvre une parenthèse), je ne savais pas que tu surfais avec lui.

– Oui, tout le temps.

Béa dit ça doucement mais elle aimerait le crier.

Ekaitza lâche un petit bruit avec sa bouche.

– Au fait, pourquoi t'es pas restée hier soir? Je lui ai dit que tu étais là mais tu avais déjà disparu. Et ça fait longtemps que vous vous retrouvez?

– Depuis l'été dernier.

Béa dit ça doucement, mais elle aimerait le gueuler comme on réclame ce qui est à soi.

– Cachottière, répond Ekaitza en riant, la poussant tendrement de l'épaule, basculant sur elle avant de se redresser tout sourire et lui glisser un clin d'œil.

Béa a envie de lui griffer le visage.

– Bref, poursuit Ekaitza, Virgile m'a dit que vous deviez vous retrouver ce matin, j'ai voulu venir surfer avec vous. Je dois dire que j'ai dû user de mes charmes pour savoir où était votre spot. J'ai bien cru qu'il n'allait pas me le dire! C'est sûr que pour moi c'est pas pratique d'aller jusqu'à votre côté de la plage. Et puis je n'ai pas l'habitude de me lever aux aurores comme ça. Mais ça m'amusait de te surprendre, je voulais me payer ta tête au moment où tu m'aurais vue débarquer! Voilà ce que c'est que de me faire des petits secrets...

– J'étais en retard ce matin.

– Oui, on t'a attendue un peu et puis on s'est mis à l'eau. Virgile m'a dit que tu saurais nous retrouver. Mais au bout d'un moment, il m'a fait sortir dare-dare. Il avait senti un truc, je ne sais pas quoi. Il m'a dit que le vent

était en train de tourner et que quelque chose se tramait. Il a alerté quatre gars qui étaient sur le spot avec nous mais ils n'ont pas réagi. On est sortis de l'eau, on les a laissés là. On a eu juste le temps de longer la plage, passer le cours d'eau pour venir de ce côté-ci. Il ne voulait pas me laisser rentrer toute seule. Non mais quel gentleman tu te rends compte.

Ekaitza hausse les épaules et lève les yeux au ciel en souriant.

Béa regarde son amie. Il y a tant d'envie de plaire chez Ekaitza et tant d'armes sont en sa possession. Elle sait faire tant de jolies moues.

– Il m'a raccompagnée jusqu'ici et c'est alors que le vent s'est mis à souffler pour de bon. Je l'ai invité à entrer et on a entendu la tempête s'abattre. On a bu un thé pour nous réchauffer en regardant le spectacle par la fenêtre. C'était fou.

Béa ne sait plus quoi penser. Virgile devait rester son secret. Virgile devait surfer avec elle et s'en tenir à sa bande à lui, son cercle à lui. La porosité n'avait pas été envisagée. Il ne devait pas dépasser la ligne. Elle pensait que cette règle, tacite, était pourtant évidente. Béa, elle, savait se rendre invisible dans son monde à lui. Passer inaperçue, s'extraire, elle faisait cela très bien. C'était facile car c'était la seule chose à faire. Et puis à son âge, on a tendance à disparaître. Lui ne pouvait en aucun cas pénétrer son univers à elle. L'écart entre les années devait les protéger de tout et faire barrage à la confusion. C'était la seule façon pour elle de continuer à se faire des shoots d'élixir chaque fois qu'ils se mettaient à l'eau. Surfer aussi à travers lui, le laisser être son guide. Elle qui dérivait doucement vers l'autre

côté. En surfant avec Virgile, Béa emmerde le temps qui passe. Alors ce rapprochement avec Ekaitza est une terrible menace.

– Et puis te voilà maintenant qui débarques comme une naufragée !

Ekaitza pose la main sur son genou, marque une pause et se lève.

Le tissu de son paréo reste plaqué sur ses fesses. Soulignant leur bombé et dégageant l'arrière de sa cuisse, sa peau veloutée, hâlée, ferme. Est-ce que la main de Virgile les a caressées ? Cette pensée passe devant ses yeux comme l'aile d'un oiseau. Béa se couvre le visage pour se protéger de l'effet.

– Je te presse un citron, ça va te faire du bien. Moi je vais m'habiller, je me caille. Ne bouge pas.

Ekaitza rapporte le verre d'eau citronnée, se penche pour le lui poser sur la table avec un sourire. Béa entrevoit ses seins. L'oiseau revient. Elle sent ses larmes monter, remet sa main sur ses yeux en se laissant doucement tomber sur le dossier du canapé. Ça fait si mal.

Ekaitza lui dit depuis la chambre :

– La température est tombée tellement vite c'est dingue.

– Oui. La tempête.

– Oh mais ça va remonter en un rien de temps tu vas voir ça. Il a fait si chaud cet été. Plusieurs jours d'affilée de canicule, c'est quand même pas si fréquent dans la région. Moi je me souviens qu'on a toujours eu de grosses chaleurs, bien sûr. Mais des épisodes de canicule comme ça, si longs, c'est nouveau comme phénomène.

– Oui, c'est sûr.

Béa se penche pour poser son verre sur la table basse. Elle remarque deux tasses en céramique céladon, très hautes, très belles, sûrement artisanales, chacune avec son étiquette de sachet de thé aux vertus millénaires collée à sa paroi. Elle touche une des tasses, elle est encore tiède. Elle la prend dans ses mains, ne peut s'empêcher de la porter à ses lèvres. Elle ferme les yeux, inspire les effluves de cardamome relevés d'anis. Elle repose la tasse.

Ekaitza parle de l'été en train de s'achever. Elle ne sait pas encore si elle rentre à Bordeaux demain ou si elle laisse passer le week-end, ça dépend surtout d'une importante réunion. Elle saura ça dans la matinée. Il sera toujours temps de prendre la voiture. Elle revient habillée d'un bas de survêtement roulé sur les hanches et d'un sweat-shirt ample et court et lui dit :

– Je dois t'avouer que je suis un peu jalouse que tu surfes avec Virgile. Tu aurais pu me le dire.

Ekaitza est du genre à se permettre d'être frontale. Elle poursuit :

– Pourquoi tu ne m'as jamais rien dit ? C'est bizarre quand même. Je t'ai demandé plusieurs fois avec qui tu allais à l'eau, chaque fois tu restais évasive.

Béa met sa tête sur les genoux d'Ekaitza revenue s'asseoir à côté d'elle.

– Ça s'est fait comme ça, je ne sais pas.

Béa n'avait jamais vraiment compris pourquoi Virgile l'emmenait surfer chaque jour. Elle n'osait pas lui demander, sûrement par superstition. Chaque jour était un jour de pris. Voilà aussi pourquoi elle gardait tout cela secret. Pour limiter les risques qu'on vienne lui enlever ça.

– T’avais peur que je te le vole ?

Ekaitza rit, mais pas vraiment.

– Peut-être bien, oui.

Béa dit cela pour esquiver, changer le cours de la conversation. Bravement, elle feint le détachement, laisse la discussion sur le ton badin dicté par Ekaitza. Elle doit rassembler ses forces. Elle ne veut pas, ne peut pas, ne doit pas se faire percer à jour.

– Et si tu prenais une douche ? Pardon de te dire ça mais tu colles, t’es pleine de sable.

Ekaitza fait mine de la renifler comme un petit animal :

– Et tu sens pas la rose dis donc.

Les muscles des cuisses d’Ekaitza se tendent, annonçant la crampe ou la raideur ou la gêne mais Béa laisse sa tête lourdement appuyée, jusqu’à ce qu’Ekaitza doive se dégager elle-même en disant :

– En tout cas t’es mordue, il paraît. Plus que moi visiblement. Et Virgile me dit que tu te débrouilles en plus, que t’as ta place.

Ça l’énerve d’entendre Ekaitza prononcer Virgile Virgile Virgile comme ça à tout bout de champ. Mais sa curiosité est piquée :

– Ah bon. Il a dit ça ? Vous avez parlé de moi ?

Quand même, une pointe de fierté fleurit en elle. Finalement, elle ne veut plus dire à Ekaitza qu’elle a l’impression de tout perdre avec ce putain de surf.

Ekaitza joue avec ses bracelets en la regardant :

– C’est pas facile de se faire respecter à l’eau.

Elle les fait maintenant tinter entre eux.

– Surtout pour quelqu’un de ton âge.

Béa hésite entre la mordre à la joue et partir. Elle part.

– Mais qu’est-ce qui t’arrive ? crie Ekaitza depuis le haut des marches.

– Je vais prendre une douche.

Elle sort de chez Ekaitza, relève son vélo qu'elle avait laissé sur le talus de sable à l'entrée de la maison, marche en le poussant, d'un pas très lent. La pédale cogne parfois son tibia, c'est douloureux. Elle se dit qu'elle aimerait un verre là, mais pas une bière. Non, un liquide épais, sirupeux, qui fait chaud, elle a besoin de sentir cette chaleur d'alcool tranquillement irradier ses organes, comme un long et bon massage intérieur. Elle tourne sur la rue principale. Elle pousse toujours son vélo. Elle est vide, lourde. Les commerçants ont déjà remis de l'ordre. Le bitume conserve quelques zones humides qui scintillent sous cette lumière de fin d'après-midi. Elle s'assoit à la terrasse du café qui fait l'angle, celui où elle ne va jamais, qui surplombe l'ancien accès de la plage, avant que la municipalité n'investisse pour en aménager un autre plus pratique. Mais on peut passer encore par là. Elle espère ne croiser personne, puis s'en fiche. Autour d'elle, le manège estival s'est déjà remis en route après cette interruption brutale. Le regard de Béa s'accroche à la bouée bariolée que traîne un petit garçon maussade aux épaules rentrées, en slip de bain et chaussé de sandales en plastique translucide. Il marche de la lenteur forcée des contrariés. Ses parents ne veulent pas prêter attention à lui mais dissimulent mal leur exaspération. L'un des deux va exploser c'est sûr. Elle l'observe lui, eux, puis d'autres qui vont, qui viennent, qui déambulent. Elle laisse le soleil toucher l'eau.

La nuit n'est pas encore tombée, mais le jour n'est déjà presque plus. Béa pédale sans lumière, dans cette heure équivoque qu'on nomme aussi entre chien et loup.

Le moment de la journée où l'on ne reconnaît plus rien, quand l'erreur de jugement est si facile. Les buissons dessinent des formes trompeuses. Les bosses et les ornières de la petite route deviennent sournoises. Elle aurait voulu laisser la jalousie dans la maison d'Ekaitza, ou sur la terrasse du café, mais celle-ci est venue quand même, clandestine. Elle a pensé à Virgile comme elle n'aurait jamais dû y penser. Comment la bascule s'est-elle produite ? Elle a peur que cela soit irréparable et de l'avoir perdu pour de bon. C'est pour ça la douleur.

L'air frais l'a débarrassée momentanément de sa propre puanteur. Mais en pédalant, l'odeur revient par effluves, désagréable. Sa sueur se mêle à l'air de la nuit qui s'impose. Elle frissonne sur son vélo.

Le temps d'arriver dans sa rue et la nuit est complète. Elle remarque que le lampadaire de l'allée ne fonctionne plus. Le coin de sa maison est plongé dans l'obscurité. Les petites branches de la haie chahutent en ton sur ton sur la palissade. C'est la première fois qu'elle a peur en rentrant chez elle. Elle entrouvre le portail, se faufile avec

son vélo, l'abandonne sur les graviers, referme le portail, rentre vite. Elle fait glisser la baie vitrée qu'elle laisse toujours ouverte et se reproche son excès de confiance. Avant même d'allumer les lumières, elle s'en va fermer toutes les fenêtres. Cet élan inédit de précaution fait monter son angoisse d'un cran. Elle actionne le loquet de fermeture de la grande baie, regarde le jardin plongé dans le noir qui semble ne plus rien contenir. Immense, la nuit l'aspire et l'obscurité lui renvoie son reflet dans la vitre.

Et elle se demande ce qu'elle fout là.

Elle regarde ce reflet, un ectoplasme. Face à elle, flotte une enveloppe aux contours flous, bras ballants, fatiguée. Une femme qui se serait arrêtée juste un moment sur le bord de la grande route, crevant de prendre le petit chemin en contrebas, celui qui mène vers d'autres possibilités. Un chemin peut-être plus escarpé, éloigné des grands axes, qui, paraît-il, traverse des points de vue spectaculaires. Mais cette femme vient de se faire percuter. Et elle est là, à constater les dégâts, hébétée.

Elle cherche les yeux du double. Deux cavités béantes dont des flammes pourraient sortir. La jalousie la brûle, l'humiliation aussi. Et bien plus profondément, la peur du vide la soumet tout entière à un vertige acide. Elle ferme les yeux pour échapper aux flammes mais c'est l'image du corps nu d'Ekaitza à travers son paréo qui surgit, puis celle du corps de Virgile. Leurs deux corps se superposent, elle les voit danser, sans elle.

Voilà que le reflet dans la vitre a un message pour elle. Le reflet lui crache à la figure qu'elle n'aura jamais

Virgile. C'est là la vérité crue. Jamais elle ne goûtera sa bouche, ni ne connaîtra le poids de son corps sur le sien.

Cette pensée est insupportable. La banalité de ce désir-là... Elle se sent minable rien qu'à l'envisager. Une incartade à mi-parcours que certains s'autorisent... Elle se figurait protégée. Elle croyait le sentiment d'amitié plus riche, plus mystérieux, plus résistant au temps notamment, moins susceptible d'être battu par les contingences de l'usure, de la flétrissure, de la fièvre qui retombe dans un soupir triste.

Mais le fait est là, criant: elle ne l'aura jamais. Et ce jamais la terrifie. Il la ramène à l'ordinaire cruauté du désir de la peau, des odeurs, des humeurs. Et elle ne sait même pas qui maudire. Elle qui ne voulait rien d'autre que s'oublier un peu.

Une larme chaude coule sur sa joue, mais elle ne la voit pas dans la vitre. Dans le reflet, seul le visage se tord.

La pureté de leur relation était le plus précieux lien entre eux et permettait de jouer une autre partition. Dans l'eau, elle n'a plus d'âge. Elle peut être une enfant. Ils peuvent être des enfants. Maintenant que le désir s'est insinué, alors tout est gâché. Tout cela peut se faire emporter par la marée.

Comment en est-elle arrivée là? Tout ce qu'elle voulait c'était arrêter le temps. Ou tout du moins le ralentir et profiter de cette pause dans sa vie pour surfer un peu plus. Surfer tant qu'il en est encore temps, tant que son corps tient. Cela s'est installé, puis imposé à elle, jusqu'à primer sur tout le reste, sur tout ce qu'elle avait construit jusqu'ici.

Et la voilà sur le bord de la route, hagarde. Percutée par la force d'un désir, douloureux, dont elle ne voulait pas, qu'elle ne comprend pas, qui maintenant loge en elle et la consume comme un mal inconnu. Elle craint que les conséquences soient irrémédiables.

Elle reste quelques secondes encore immobile, écoute les bruits de sa maison vide. Ici la charpente de bois craque, là un insecte se cogne contre la vitre dans un poc bref et sourd. Elle allume la lumière du salon, celle de la cuisine et la radio, tire une chaise sans ménagement. Elle se parle un peu toute seule aussi, résolue à produire des sons pour s'y abriter.

Elle cherche son téléphone. Dans la précipitation elle était partie sans. Quand elle le retrouve au fond du canapé, son cœur bondit. Virgile lui a répondu. Oui, tout est Ok. Puis dans un message suivant: demain ça va être joli. Un peu engagé mais lisse. Sept heures trente?

Ok. Elle sourit. Elle se rappelle ce qu'Ekaitza lui a dit. Virgile pense qu'elle a sa place.

Samedi 31 août

Les voilà tous les deux en haut de la dune. La plage est immobile dans la lumière naissante. Tout est en ordre. Béa peine à croire que la veille, elle vivait ici même une scène de vents et de violence. Tout juste sorti de l'aube, le tableau est encore plus paisible que d'ordinaire.

Seul l'océan se plie de lignes ombrées, électrisantes. Celle au plus près du rivage déroule son rouleau d'écume, un sillon blanc en action, un tracé vif et fin qui naît, déroule et meurt. Les conditions du bonheur pour un surfeur. Elle regarde Virgile, son anticipation est palpable. Il sourit à l'horizon. Il veut être dans ces vagues-là. Elle aussi.

Oui, ça va être bien. Elle fixe son attention dans le sillage éphémère et accidentellement parfait de l'écume. Son cerveau reçoit les premières décharges. Le ménage se fait sans même qu'elle y prête attention. Quelques-unes de ses pensées, visqueuses et grises, l'abandonnent déjà, dans le désordre.

Malgré l'heure matinale, le ciel a pris une teinte cyan et n'attend plus que le soleil, retardé par le relief de la dune. Encore une petite heure, se dit-elle, et le ciel éblouira par sa netteté. Par contraste, le sable est de la couleur de l'or quand il est chaud.

Ils se sont retrouvés au croisement habituel quelques minutes plus tôt et ont parcouru le chemin dans la forêt imperturbable. Ils ont repris leur marche silencieuse. Mais le silence de Béa était agité ce matin, encore tourmenté. S'y bouscullaient la tempête, lui, Ekaitza, ses sentiments confus, ses pensées furieuses. Il y avait de la tristesse aussi.

Et puis Virgile lui a dit: je pars demain. Comme ça, très simplement.

– Je pars demain, j'ai trouvé un stage dans une start-up, ils veulent que je commence le plus vite possible.

Béa a ralenti imperceptiblement le pas sous l'effet de la nouvelle, prise de court. Elle se doutait bien qu'il allait partir, mais pas si tôt. Elle pensait début octobre, quand l'université fait sa rentrée. Ce qui l'a peinée aussi, c'est le détachement.

– On est déjà fin août, tu as raison, il est sûrement temps pour toi de rentrer, tu en as bien profité.

Elle lui dit cela en essayant de conserver un ton dégagé, limite chiant, prenant soin de lui répéter qu'elle était contente pour lui. Puis elle a dû hâter le pas pour combler la distance.

Comment a-t-elle pu imaginer qu'en restant elle aurait prolongé l'été jusqu'à l'immobiliser ?

Bien sûr que Virgile aurait fini par partir aussi. Comme son mari, comme ses jumelles, comme Ekaitza, comme les voisins, comme les gens du camping, comme les estivants. Il fallait maintenant fermer les volets, fermer le coffre de la voiture, fermer la parenthèse des vacances. Le moment était venu pour tout le monde de reprendre le cours de sa vie, retrouver son quartier, le chemin du

travail, de l'école, et tout cet enchevêtrement de choses qui composent un quotidien. Voilà, il était temps de partir et de s'absorber dans un déferlement différent.

Ils sont arrivés au point de vue dominant, en haut de la dune, où la plage se laisse embrasser d'un seul regard. Là où l'on repère les zones dangereuses, les baines, le monde, le pic qui a l'air de marcher... C'est le moment du désir hypnotique, puis de l'élan de joie. Un préambule qui apaise déjà.

Ils descendent la dune à grandes enjambées.

Elle fait glisser le zip de sa combinaison pour la fermer. Sa gorge est encore serrée mais cela ne se voit pas.

Virgile s'approche d'elle, pose la main sur son épaule et lui dit :

– Regarde bien, les vagues sont rapides aujourd'hui. Et il y a un peu de taille.

La main diffuse une onde chaude sur l'épaule de Béa, elle sent son flux battant.

– Tu as vu, il la fait pivoter, ça la déstabilise légèrement, le pic est là, plus au large, mais le banc de sable est encore à découvert.

Elle regarde sa main qu'il a laissée sur son épaule sans intention. Sa faute est-elle irréparable ? Va-t-elle le perdre pour de bon ?

– Tant que la marée n'est pas un peu plus haute, sois vigilante à ton choix de vague, prends bien ta direction. Au montant, il risque d'y avoir plus de jus, alors fais attention à la baine de sortie. Et ne tombe pas n'importe comment.

Il dit ça en riant, elle suppose pour tout dédramatiser, comme ils font souvent.

– Non mais sans déconner, il n'y aura pas beaucoup de fond tant que la marée n'est pas un peu plus haute, donc sois prudente.

Toutes ces précautions élèvent son taux d'adrénaline. La sensation de peur monte, l'excite, la pression aussi. Elle espère que ça va vite étouffer la mélancolie.

Virgile court se mettre à l'eau, comme si l'océan lui intimait de se dépêcher. Elle le regarde ramer. Il ne se déporte pas. Il n'y a même pas de courant. Elle fait quelques mouvements pour préparer son corps. Son épaule a gardé l'empreinte de la main de Virgile. Puis elle serre bien la bande Velcro de son leash autour de sa cheville, s'y reprend à deux fois. Elle avance dans l'eau jusqu'à la taille, lance sa planche devant elle et plonge reliée à elle. La sensation, attendue et pourtant toujours renouvelée, est immédiate. Elle plonge sous une autre lame, tenant fermement sa planche, puis sous une autre, puis sous une autre, puis sous une autre. Elle laisse leur énergie passer sur elle, la traverser. Béa l'absorbe, s'en gonfle, s'en renforce. Elle veut remplacer la mélancolie par de l'eau salée. Son cœur se déleste. Elle n'est pas complètement lavée, ni purifiée, pas encore, non, mais allégée oui, elle l'est déjà.

Elle s'allonge sur sa planche et se met à ramer vers le large, avec force, avec détermination. Elle regarde les séries dérouler. Ça creuse, oui. C'est rapide, oui. C'est très beau.

La grande mécanique réparatrice opère.

C'est très beau et le reste se dissipe sur la berge. Le surplus têtue est charrié par l'écume. Le physique prend le dessus. La tête ne se préoccupe maintenant que de surf. Le corps et l'esprit tendus, défaits du reste par un puissant effet de convergence.

Elle veut prendre encore un peu de temps avant de se lancer. Elle s'immerge dans la paix fragile de l'instant, dans la force de l'océan, laisse les particules de puissance la traverser, puisque ça va aller vite, puisque ça va être sportif.

Elle regarde Virgile, son visage. Personne d'autre n'est à l'eau, seulement eux. Virgile s'élance déjà. Rapide, il part très bas. Elle ne voit pas la route sinueuse et rythmée qu'il trace. Elle l'imagine seulement, longue et parfaite. Il est à son moment à lui. Elle aimerait être au sien à elle. Elle s'éloigne un peu de lui, quelques dizaines de mètres plus au sud, s'installe dans son espace. Elle ne veut pas capituler. Elle veut que les choses redeviennent exactement comme avant. Comme avant quoi ? Qu'est-ce qui est le plus con dans l'histoire ? Une amitié hétérodoxe entre une femme et un homme qui n'ont rien en commun, sauf qu'il comprend son envie d'océan, ou ce désir silencieux, finalement banal, qui s'impose et consume pour rien ?

Les vagues ne sont pas faciles aujourd'hui. Elle a besoin d'un peu plus de temps pour les apprivoiser. Elle en laisse passer quelques-unes, jauge leur taille, leur vitesse. Elle affine sa perception, tente de comprendre avec son corps ce que lui dit la houle. La masse d'eau bouge sous elle, elle doit pouvoir mesurer avec quelle intensité, quelle nervosité. La peur contracte une zone qui remonte de son estomac à sa gorge. Ce n'est pas désagréable, mais elle sait d'expérience qu'elle doit en faire rapidement son alliée.

Et puis, comme cela arrive parfois, mais rarement, c'est la vague qui décide pour elle. C'est exactement ce qui se

passé. Point dérisoire dans cette perspective atmosphérique, à cheval sur sa planche, elle tourne la tête vers le large, juste au moment où l'onde lui sourit avant de se gonfler fort derrière elle. Celle-là, elle ne la choisit pas, c'est elle qui vient, c'est un cadeau que lui fait l'océan. Elle ne peut pas flancher, ni se déconcentrer et doit la prendre. Malgré la peur, malgré la taille, elle s'allonge doucement, sans mouvement brusque, enclenche la rotation de ses bras en accrochant son regard sur un point de la dune, gaine tout son corps. La masse d'eau la soulève et au plus exact moment, elle se dresse dans un flash. Elle se lève sans l'avoir décidé, sans effort, sans même en avoir eu conscience. Juste parce que son corps, tout entier occupé de l'oscillation des flots, a su. Son corps et la vague sont emportés dans la même énergie. Quand ce miracle arrive, elle sait qu'elle ne tombera pas, enfin pas tout de suite. Debout en équilibre, elle laisse son corps prendre toutes les décisions. Elle glisse, autour d'elle tout n'est qu'horizon, elle n'est plus qu'un trait d'union entre le ciel et l'eau. Évidemment la jouissance est éclatante, victorieuse. Sa jouissance perle, ruisselle et remplit l'océan comme il la remplit. Sa jouissance appartient à l'océan, elle va rejoindre la jouissance d'autres, les larmes d'autres, le sang d'autres. L'océan ne charrie pas que le plastique, les ordures, les carcasses, les épaves, les hydrocarbures gaspillés. Il se charge aussi de mystères, de bonheurs et de malheurs, de traces de vies vécues pour ce qu'elles étaient, absolument uniques, précieuses et fugaces. Il en retient quelques gouttes.

Elle file poursuivie par l'écume, se sent souple, légère, tout à l'intensité de son plaisir. Elle vient de prendre

sa plus belle vague de l'été. Elle veut étirer ce moment d'équilibre, glisser jusqu'au bout.

Mais la course s'arrête net. Une force inattendue la propulse en avant. Cette inertie sous ses pieds oppose son violent coup d'arrêt. La rupture, pas naturelle, pas normale, tranche avec le glissement organique de l'instant d'avant. Projetée au fond de l'eau, elle ne comprend pas tout de suite ce qui l'empêche de remonter à la surface.

C'est d'abord la matière qu'elle sent, le Nylon froid dans l'eau. Un piège synthétique s'est refermé sur son pied. Elle essaie de se dégager mais n'y parvient pas. Elle ouvre les yeux, distingue au-dessus d'elle un long câble effiloché et mêlé d'algues qui affleure à la surface, s'en allant vers le large en ligne perpendiculaire à la grève. Elle comprend : son aileron l'a percuté, ce qui a arrêté sa course. En tombant à l'eau, son pied a été piégé dans un filet maillant. Ces filets de pêcheurs sont en principe interdits à cette époque de l'année, murs maillés, immergés, lestés vers le fond et balisés sommairement. Sous l'eau, elle distingue maintenant un autre câble, vertical cette fois, qui remonte vers une bouée dont la couleur est passée. Son pied retenu dans les filets de Nylon l'empêche de regagner la surface chercher son air. Au lieu de quoi elle doit attendre le mouvement de retrait de l'eau pour reprendre sa respiration. Elle érige tout de suite une digue contre la panique.

Fixée au fond contre son gré, elle doit faire avec le rythme des lames qui entrent puis se retirent. À ce niveau de la marée, chaque retrait lui permet tout juste de sortir son visage. Elle inspire alors le plus tranquillement possible en regardant le ciel avant de se faire complètement recouvrir d'eau. Elle se sent étrangement calme.

La marée montante qui devait la protéger de l'intensité de certains déferlements est devenue le plus grand des dangers. Immergée de force, elle attend. Elle aimerait avoir le courage de s'en remettre à l'océan. Après tout, sa vague était belle. Lui pourrait décider.

Dans le silence de l'eau, sa pensée se fait limpide, son esprit devient grand et disponible. Oui, l'océan peut la garder. Est-ce qu'elle arrivera vraiment à faire plus ? Est-ce qu'elle pourra encore surfer mieux ou la progression n'est-elle plus qu'illusion ? À quel moment l'inexorable coupe les jambes ? Maintenant que tout est gâché, est-ce qu'un nouvel ordre peut émerger ?

Les yeux clos, elle revoit la voiture familiale passer le seuil du portail, elle revoit par le pare-brise arrière les trois têtes qui ne se retournent pas, filant vers Paris, vers la vie qu'elle a eu envie de désertier, ne serait-ce que pour un moment, laissée à son choix de ne pas être du voyage. À son choix aussi de ne pas reprendre la route de sa carrière, pourtant tracée. Comme si ce licenciement était une descente à quai obligatoire et salvatrice. Une urgence d'abandon pour tester ce que la vie a en réserve.

Elle prend une calme inspiration. Puis c'est l'immersion à nouveau. Et Virgile. Les larmes coulent-elles sous l'eau ? Virgile part demain et la laisse à son gâchis. Ce sera peut-être mieux. Oui ce sera sûrement mieux.

Elle est sous l'eau. Soudain elle se sent complètement seule. Mais seule avec son désir de vie. Sa poitrine se serre, elle réfrène une douloureuse envie de respirer. Sa gorge durcie et ses poumons s'enfoncent. Elle a peur de la suffocation. Là, maintenant, elle ne veut pas suffoquer. Elle ne veut pas mourir en suffoquant. La vague se retire, son visage se dégage, elle inspire fort. Comme un râle.

Une autre revient. Il faut bloquer. Et d'un coup, tout s'accélère. Elle réalise que sa planche ne l'aide plus. Au contraire, reliée à sa cheville, elle contraint trop ses mouvements, risque de la couler pour de bon. Elle réussit à enlever son leash d'un geste décisif. La planche file. La vague se retire. Elle inspire. Une autre revient, maintenant elle peut essayer de dégager son pied en s'aidant de ses mains. Le filet est fait pour piéger. Elle doit écouter le mouvement du ressac pour ne pas laisser passer la trouée d'air. La vague passe. Elle reprend une inspiration avant de replonger. Son pied se dégage enfin. Elle souffle, sort la tête de l'eau, crie son soulagement. Elle ne pense toujours pas à la peur.

Libérée, mais trop au large, le courant l'entraîne dans la baignoire toute proche. Elle se laisse porter, sachant que toute lutte sera vaine.

Tout est beau autour d'elle.

Elle n'a plus rien à quoi s'agripper, mais le Néoprène de sa combinaison l'aide à flotter un petit peu mieux. Elle se raccroche à cela. De loin, elle voit Virgile ramer vers elle. Mais le courant de la baignoire l'emporte vite loin de lui. Elle ne doit pas lutter. Elle le sait, alors elle ne lutte pas. Elle se laisse flotter, se laisse emporter dans la dynamique des eaux.

Tout est grand autour d'elle.

Elle pivote sur son dos, écarte légèrement ses bras, ses jambes, et fait l'étoile de mer dans tous les bleus du ciel et de l'eau. Elle ferme ses yeux et laisse l'onde de calme absolu s'emparer d'elle. Elle pourrait rester comme ça toujours. Les effets de la houle agitent les flots, de l'eau entre par sa bouche, la fait tousser. Elle se retourne, ouvre les yeux.

Elle aperçoit sa planche dériver encore plus au large, prise comme elle dans le même courant. Alors elle se met à nager en direction du large, calmement d'abord, en économisant ses forces, utilisant le courant à son avantage. Elle nage. Elle doit récupérer sa planche. Elle nage et s'éloigne de Virgile, ajoute de la distance, de plus en plus de distance. Elle se retourne, il est loin. Tant mieux. Ce soulagement percute sa conscience... tant mieux, il ne la rejoint pas. Elle nage toujours plus loin de lui, poussée par l'énergie du courant et par une autre énergie aussi, plus opaque celle-là. Elle nage et s'en remet à cette attraction sombre, qui lui dicte d'aller rattraper sa planche, coûte que coûte. Celle qui lui dit qu'elle a sa place, qu'elle doit garder sa place, coûte que coûte. Maintenant elle accélère son rythme, accentue ses mouvements, donne toutes ses forces. Avec sa planche, plus rien ne pourra lui arriver.

Jeudi 5 septembre

Elle gare son vélo en contrebas de l'ancienne maison mal bâtie qui fait office de gendarmerie, le pose contre le mur de crépi. Il n'y a même pas de trottoir, juste une délimitation bâclée entre l'herbe aplatie et le bitume de la route départementale. Les gendarmes suivent simplement la procédure. C'est ce qu'ils lui ont dit quand ils l'ont appelée. Pouvez-vous vous présenter à quinze heures à la gendarmerie? Nous n'en aurons pas pour longtemps. Le ton était neutre, presque aimable.

Un homme moustachu, petit, fin, vient à sa rencontre. Derrière lui, une femme plus jeune, plus grande, plus forte, avec l'air de se sentir en trop. Ils ne la font pas attendre, la guident vers une pièce dont la porte est entrebâillée et lui répètent: ce n'est qu'une formalité.

– Asseyez-vous je vous en prie. Oui, sur cette chaise, là. Attendez je pousse les papiers. Voilà... Alors, racontez-nous, que vous est-il arrivé samedi dernier?

C'est dit en pensant à autre chose, le gendarme démarre en mode automatique. La femme gendarme cherche où s'asseoir. Elle opte finalement pour le coin de la table.

– Les maîtres-nageurs sauveteurs du poste de secours ont tout consigné je crois. «Je surfais et j'ai failli me noyer.

Quand finalement j'ai pu regagner le rivage, cela faisait un long moment que je dérivais. Je me laissais porter, à bout de forces. Bien trop au large j'attendais qu'un courant me ramène vers le bord. Je suis sortie de l'eau, à plusieurs kilomètres au sud. J'ai marché un moment le long de la plage, toujours vers le sud, en me disant que je tomberais bien sur un poste de secours. J'étais épuisée, désorientée, comme dans un état second. J'ai eu très peur. » Et vous avez trouvé nos collègues ?

– Oui, c'est eux que je cherchais.

C'est la première fois que Béa se retrouve dans un bureau de gendarmerie. Tout de suite, elle est décontenancée par les éclats de voix qu'elle entend jaillir d'une pièce à l'autre. Derrière les murs jaunis de la petite salle encombrée dans laquelle un bureau est installé comme pour dépanner, un collègue en charrie un autre, les rires sont tonitruants ; la cafetière électrique hors d'âge est secouée de borborygmes ; l'odeur de café bouilli répand partout la victoire du piteux. Attirant deux mouches luttant entre elles, une boîte en plastique transparente contenant les restes d'un plat cuisiné maison traîne encore sur une pile de dossiers mal ficelés, en équilibre précaire. Le couvercle se tord un peu plus loin sur une autre pile.

Ce surplus d'ordinaire, comme déversé exprès, crée pour elle un décor extraordinaire. Elle s'attendait à un environnement grave, au diapason des drames que ces murs doivent contenir. Mais le solennel est comme délibérément chassé. Et son cerveau trébuche sur tous ces détails, posés là comme des pièges qui lui compliquent l'accès à ce moment. Le moment précis où elle parle avec les gendarmes de la mort de Virgile. Le moment où on

lui demande de se souvenir. Quand on lui réclame des explications, comme le requiert la procédure, comme le lui en a demandé Ekaitza. Cette multiplicité d'éléments perturbateurs l'empêche de s'installer dans le moment administratif de la mort de Virgile, celui qui sera consigné sur un papier officiel, tamponné. Elle ne peut pas se concentrer, l'atmosphère résonne de trop de bruits.

Comme le lui explique la femme gendarme qui attendait son moment pour parler, si on l'a appelée, c'est justement suite au signalement des sauveteurs de la plage où l'eau l'a rejetée, quinze kilomètres plus bas, à vol d'oiseau. La gendarme fait mine de vérifier dans son calepin et poursuit le nez dans ses notes :

– Ce signalement date du 31 août.

Elle regarde le calendrier en carton des pompiers posé sur la table.

– Samedi donc. Et c'est aussi ce jour-là qu'un pêcheur a découvert le corps sans vie de Virgile dans le ressac, face contre sable.

Béa accepte le verre d'eau qu'on lui tend. Elle répète en elle-même les mots face contre sable. Elle a peur de les murmurer et que les gendarmes l'entendent... face contre sable.

Le gendarme interrompt sa collègue, lève les yeux sur Béa, comme s'il venait de se souvenir de quelque chose.

– Vous étiez au courant de son décès, n'est-ce pas ?

– Oui.

Béa répond juste oui, elle ne sait pas s'ils en attendaient plus.

– Bon, reprend le gendarme. Vous étiez bien avec lui samedi matin ? Et vous ne l'avez pas vu en difficulté ?

– Oui, nous étions ensemble. Mais non, je n’ai rien remarqué. Nous surfions à plusieurs dizaines de mètres l’un de l’autre. J’ai pris une vague, une droite, très longue, mon aileron a été stoppé par le câble d’un filet maillant. En tombant à l’eau, mon pied s’est pris dans le filet. J’étais retenue, immergée. J’ai fini par détacher le leash de ma planche car elle m’empêchait de plonger pour dégager mon pied. Une fois libérée, je me suis laissée flotter pour reprendre mon souffle. Et j’ai été happée par la baïne. Je n’ai pas voulu nager à contre-courant pour tenter de regagner le bord. J’ai aperçu ma planche plus loin, emportée elle aussi. Et j’ai essayé de nager vers elle pour la rattraper.

La gendarme sort de la pièce sans dire un mot. Derrière les murs, une porte s’ouvre, se ferme. Béa entend une chasse d’eau, un robinet. Le gendarme vient de retrouver un papier, il se lève, cherche à le ranger dans la bonne pile de dossiers. Béa le regarde faire, prend une discrète et longue inspiration. Pourquoi la gendarme n’est-elle pas revenue ? Béa fixe maintenant la tour de tiroirs en métal vieilli près de la porte, elle a besoin de se recentrer, de se calmer, comme si elle était à l’eau. Elle compte sept tiroirs. Elle doit ralentir son rythme cardiaque, assurer. Avec ses doigts, elle suit lentement le dessin de ses arcades sourcilières en exerçant une légère pression, puis finit sur ses tempes. Et recommence.

C’est Ekaitza qui l’a appelée lundi dernier pour le lui annoncer. Béa ne s’est pas mise à l’eau ce jour-là. Ni la veille d’ailleurs. Les conditions n’étaient pas bonnes. Elle est quand même passée par la jetée voir le plan d’eau en tranchées. Des rafales entraînaient bien trop

loin des voiles aux couleurs criardes tendues de fils de cerf-volant auxquels s'agrippaient des gars harnachés et casqués. Un temps de kite-surfeurs. Béa a remonté le col de sa veste en jean et attaché ses cheveux. Elle n'avait pas spécialement envie d'aller jusqu'à Biarritz ou Bidart chercher un spot de repli. Elle n'aimait pas traîner en plein vent alors elle a repris le chemin de sa maison. Le surf contient cela aussi, l'attente et la frustration. Un repos forcé, du temps qu'il faut occuper à d'autres choses. Les éléments dictent leur loi, ne livrent que peu d'indices et s'amuse à déjouer les prévisions. Il faut s'abandonner à leur inconstance et surfer dès que l'océan, ce tyran, le décide. Elle pouvait toujours en profiter pour faire un peu de rangement. Elle n'avait eu le temps de s'occuper de rien.

C'est sur le chemin du retour que son téléphone a sonné. Ekaitza. Ekaitza lui annonçait la mort de Virgile au téléphone. Béa, c'est moi, c'est terrible. Ekaitza a fondu en larmes avant de terminer sa phrase, puis s'est étranglée dans un spasme. Virgile est mort.

Béa s'est figée, paralysée, vidée d'un seul coup de toute substance. Virgile est mort. Elle a répété. Virgile est mort. La nouvelle résonnait en elle sans faire plus de sens qu'un écho perdu, ricochant contre les murs d'un puits. Toujours debout, toujours immobile, elle regardait autour d'elle. Tout avait disparu, aspiré. Il ne restait qu'elle, son téléphone et à l'autre bout la voix d'Ekaitza. C'est tout. Une raideur a saisi les os de ses jambes, ses jambes piquaient. En même temps que les douleurs s'intensifiaient, le décor réapparaissait petit à petit. Béa a eu besoin de s'asseoir. Elle s'est dirigée difficilement vers un des plots en béton qui empêchaient les voitures de se garer sur la portion de trottoir face à l'entrée de la

minuscule église. Au téléphone, Ekaitza s'est reprise. Elle a raconté d'un trait, tout. Comment on l'avait retrouvé ce samedi-là, peu avant midi, les secours, l'hélicoptère, les gendarmes. Béa écoutait, raclait rageusement le plot de ciment avec son talon nu. Putain. Pourquoi c'est elle qui me raconte la mort de Virgile ? Putain. La colère montait, se liait au vent qui soufflait fort autour d'elle, emportant des papiers de bonbon et les poussières de sable. Béa subissait la voix pleine de sanglots d'Ekaitza, ses reniflements et ses hoquets aussi. Putain. Pourquoi c'est elle qui me raconte la mort de Virgile. L'entendre répéter c'est horrible, c'est horrible, il était si jeune, si fort, c'est horrible lui était insupportable. Qui pleurerait-elle, elle ? Et elle, est-ce qu'elle pleurerait ? En avait-elle seulement le droit ? Ekaitza la dépossédait décidément de tout.

– Tu ne dis rien, a sangloté Ekaitza.

Très difficile de rompre le silence ; les mâchoires de Béa restaient scellées par la rage. Que pouvait-elle dire. Elle a fini par articuler un : c'est terrible oui. C'est tout ce dont elle a eu la force. Ekaitza a marqué une pause, probablement surprise par la voix raide et blanche.

– Mais tu étais avec lui samedi matin ?

– Oui. C'est avec moi qu'il était.

Béa ne voulait pas lui demander comment il était mort. Entendre les détails sortir de la bouche d'Ekaitza semblait au-delà de ce qu'elle pouvait supporter. Alors elle s'est tue.

Ekaitza s'est emparée du silence, a expliqué quand même. Elle a raconté qu'il était mort d'une crise cardiaque. Il y a eu tout de suite une autopsie, pour comprendre. C'est comme ça que ses parents ont appris qu'il était atteint d'une maladie cardiaque génétique.

– Une cardiomyopathie hypertrophique, c’est ce que m’a dit sa mère, c’est ce que lui a dit le médecin. Tu te rends compte, jamais eu de symptôme, jamais eu de diagnostic. Les médecins disent qu’il a dû subir un gros stress ou fournir un effort énorme, ou les deux à la fois. C’est comme ça qu’il est mort. Son cœur a lâché. C’était trop tôt mais inévitable vu sa condition.

Ekaitza répétait: quel drame, quelle horreur.

Béa a voulu raccrocher. Quitter cette place où elle était trop à découvert, aller se cacher et encaisser.

– Vous auriez pu vous laisser flotter, l’attendre, reprend le gendarme, la sortant de son oscillation entre les moments vécus ces derniers jours, ses perceptions discordantes, ses réalités morcelées.

Elle le regarde un peu surprise. Elle rougit. Son sang monte. Elle espère que le gendarme ne remarquera pas.

– Oui, vous avez raison, les surfeurs viennent toujours au secours de ceux qui sont en difficulté. Tout du moins ils essaient. J’aurais pu attendre, profiter de la flottaison de ma combinaison, mais sur le moment je n’ai pas réfléchi, j’ai juste voulu m’en sortir. Je n’étais même pas sûre qu’il me voyait.

Au téléphone, Ekaitza lui répétait:

– Mais tu étais avec lui... tu étais avec lui alors. Mais que s’est-il passé?

Béa a répondu quand même:

– Il s’est passé que l’océan m’a éloignée de lui.

– Le courant?

– Voilà, oui, le courant. Une force inconnue, dangereuse. J’ai eu un problème, prise dans un filet. Et puis tout s’est enchaîné très vite. J’ai dû nager loin de lui.

Elle devait raccrocher là.

– Je comprends, lui a dit Ekaitza. On se rappelle.

Béa s'est mise à marcher, la main sur la bouche, ne sentant que l'attraction magnétique qui happait soudainement son corps. Elle a remonté la rue vers la dune. Elle avait besoin de voir l'océan, s'il avait quelque chose à lui dire. Elle s'est avancée sur la plage frappée par de brusques rafales. La marée était encore basse. Elle a voulu passer à gué le cours d'eau qui se jette dans l'océan, couper par la zone de baignade du camping, récupérer la route derrière le blockhaus. Elle s'est enfoncée dans le sable mêlé de vase. L'eau était froide. Cette autre nuit, avec Virgile, ils étaient passés plus facilement. La marée devait être plus basse encore. Elle a lutté contre le courant, contre le vent. Il y avait plus d'eau que prévu, son jean, qu'elle avait remonté, était trempé. L'étoffe mouillée et raidie collait, glaçait, ralentissait le mouvement. Elle est arrivée sur l'autre rive, elle a escaladé péniblement la grève de rochers empilés, s'est assise quelques minutes pour reprendre sa respiration. À moins que cela ne fût pour cracher les glaires et les larmes coincées dans sa gorge. Elle a regardé en direction de l'océan, il était haché par le vent.

La gendarme est finalement revenue dans la pièce. Elle glisse un rouleau de fil dentaire dans la poche avant droite de sa chemise. Elle reprend sa place, sur le petit coin de la table. Béa remarque que son pantalon est trop petit, il comprime ses cuisses en une succession de plis. Béa se dit que cela doit être horriblement inconfortable.

– Pourquoi ne pas avoir signalé au poste de secours que vous étiez deux ?

– Je ne savais pas qu'il ne s'en était pas sorti. Comment aurais-je pu l'imaginer ? Il est plus jeune, plus physique,

plus fort, je n'ai pas pensé que quelque chose puisse lui arriver. Il paraît qu'il y a eu une autopsie ?

La gendarme lui répond :

– C'est nous qui posons les questions, madame.

Béa garde pour elle qu'elle a voulu se délier, surfer seule, indépendante. Elle a nagé loin pour retrouver sa planche, reprendre sa joie, se la réapproprier, ne la conditionner à rien d'autre, à personne d'autre. Elle a juste laissé faire le mouvement de l'océan.

– Si, je me suis inquiétée, mais peut-être pas suffisamment. J'ai tenté de le joindre par SMS à mon retour. Je n'ai pas eu de réponse. Et puis ensuite j'ai dormi une grande partie de l'après-midi.

– Et cela ne vous a pas étonnée qu'il ne vous réponde pas ou ne tente pas de vous joindre ? Ne serait-ce que pour comprendre ce qui vous était arrivé à vous ?

– Si, évidemment. Mais en même temps, on n'a pas l'habitude de se parler hors de nos sessions de surf. Et puis comme il m'a dit qu'il devait rentrer à Paris le lendemain, j'ai pensé qu'il avait des choses à préparer ou qu'il était chez une amie.

– Pourquoi chez une amie ?

– Oui enfin avec des copains.

– Il y avait quelque chose entre vous ?

– Comment ? Non. Non, bien sûr que non... comment pouvez-vous imaginer une chose pareille... Vous avez vu l'âge que j'ai ?

La gendarme acquiesce en replongeant son nez dans son calepin, entourant quelque chose de son crayon, satisfaite.

– Non, je connais ses parents, nous vivons dans le même lieu-dit, derrière la forêt. Non, pas spécialement amis non plus. Nous avons juste créé une sorte de surf club, pour pouvoir nous retrouver à l'eau entre voisins. C'est plus prudent quand on surfe sur un spot isolé comme le nôtre. La côte est dangereuse.

Béa a dit tout ce qu'elle pouvait dire aux gendarmes, à Ekaitza, car le reste se tait. Cet enchaînement de faits qu'il est impossible de dire compose une réalité, une scène qui s'est jouée ce matin-là pour personne, face au ciel, en plein soleil. La forme de ces vagues-là n'existe plus, les cumulus de ce matin-là ont été atomisés, les grains de sable ont roulé dans le ressac. L'écume a tout renouvelé. Il n'y a plus rien pour en témoigner, elle est la seule à pouvoir raconter. Elle a perdu Virgile. Oui, c'est elle qui l'a perdu, mais que pouvait-elle faire contre la puissance de ce courant? L'océan a emporté Virgile et dissous le trouble. Elle, il l'a laissée regagner sa planche. Il suffit qu'elle les convoque et ces moments défilent encore et encore devant ses yeux. Elle pourrait dire leurs derniers moments ensemble dans l'océan, mais non. Elle sait qu'elle le retrouvera, maintenant qu'il en est un des composants.

Elle sort du bâtiment glauque mais frais. Elle a l'impression que derrière elle, des regards la fixent. Une fois à hauteur de son vélo, elle jette un œil de biais vers l'édifice, mais aucune fenêtre de ce côté-là. Juste une petite ouverture en hauteur, une lucarne de traviole dans les combles. Son corps est tout entier traversé par un frisson. Elle enfourche son vélo et commence à pédaler comme on part se mettre à l'abri. Il fait une chaleur

épouvantable. Le soleil ne brille pas, juste une touffeur sous le gris trompeur.

Béa pédale, tourne à droite, prend la route de la forêt, ralentit et s'enveloppe dans les jeux d'ombre et de lumière de cette fin d'après-midi. Elle pédale maintenant au rythme d'une balade. Les pins soufflent leur parfum collant, les nuages laissent quelques rayons s'évader, ils vont chercher des passages entre les troncs pleins d'écailles grises et les branches orgueilleuses. Elle roule vers la plage sans plus se presser du tout, elle prend une longue inspiration, vide ses poumons doucement et fait de la place pour un long et clair silence intérieur.

De retour chez elle, elle n'a toujours pas pleuré. Elle s'arrête dans la pénombre silencieuse, comme pour surprendre un petit animal ou saisir les bribes d'une conversation apportée par le vent. Non, elle ne trouve toujours pas de tristesse en elle. Trois jours qu'elle cherche. Elle laisse venir la nuit, pour être bien sûre. Elle guette assise sur une des marches de la terrasse de bois, mais non, ce n'en est décidément pas. C'est tout autre chose. Le grand engourdissement qui l'a saisie après avoir parlé à Ekaitza s'estompe peu à peu. On dirait que s'installent les prémices d'un nouvel état qu'elle n'identifie pas encore. Le ciel s'est maintenant obscurci de nuit, laissant les étoiles se dévoiler une par une. En tout cas le calme se fait en elle, se loge en son centre.

Vendredi 20 septembre

Dans un article de *Sud Ouest* posté ce jour à 10h22, elle lit qu'ils ont été nombreux à se retrouver sur la plage centrale pour lui rendre hommage. Ils sont entrés dans l'eau avec une fleur, ont ramé vers le large, la tige entre les dents, formé un cercle à califourchon sur leur planche, se sont tenus par la main. Ils ont observé un moment de silence. Ils ont ensuite frappé l'eau du plat de leurs mains, éclaboussé, crié, chanté, jeté les fleurs au centre du cercle, remettant l'âme de leur compagnon à la protection de l'océan. Puis ils ont pris une vague pour revenir sur le rivage, puisque, selon ce rite emprunté aux Hawaïens, l'esprit du disparu porte la première houle.

Béa n'a pas participé à ce paddle-out organisé par les amis de Virgile et les surfeurs des alentours. Mais elle a dû assister à l'enterrement. Elle s'y est rendue avec les voisins. Ces familles se côtoyaient depuis longtemps et partageaient parfois de bons moments. Alors après une série d'échanges de SMS groupés, ils s'étaient organisés. Deux voitures avaient suffi. Ils sont restés entre eux, un peu à l'écart, formant un petit cercle autour du plot en béton, laissant l'étroit parvis à la famille de Virgile, à ses amis. La terrible douceur de ce matin de septembre rendait l'attente plus longue encore, ils étaient graves, intimidés aussi. Dès le signal reçu, ils se sont prestement

glissés dans une rangée de bancs, une des dernières de la toute petite église. Béa semblait se cacher parmi eux.

Elle vit Ekaitza entrer. Elle avait fait l'aller-retour dans la journée, depuis Bordeaux c'était facile. Ekaitza s'installa devant, au troisième rang, près de la famille. Parmi les amis de Virgile qui s'étaient spontanément regroupés et occupaient l'aile gauche, Béa reconnut la fille aux longs cheveux bouclés qui dansait de temps en temps sur son longboard en riant avec Virgile. Elle surfait si bien. Béa les avait aperçus, un jour de petite houle, esquisser quelques pas en équilibre sur leur longue planche, croiser leurs trajectoires dans les vagues et recommencer. Les épaules de la fille se secouaient maintenant de sanglots. Comme ses cheveux sont brillants, se dit Béa. Un garçon l'entourait de son bras. Un autre, costaud, s'appuyait très fort sur les yeux. Il frottait ses larmes avec la paume de sa grande main plus qu'il ne les essuyait, puis levait son regard, fixant la voûte peinte. Il semblait perdu, raidi par la terreur et la rage. Il n'était pas prêt à enterrer son ami.

Quand le corps est entré, l'assemblée fut écrasée par le poids du silence sans air, sans matière, d'une seconde suspendue au-dessus du monde. Même la première note de l'orgue a mis du temps à monter, à emplir l'atmosphère pour recueillir l'émotion. Personne n'était prêt à enterrer Virgile.

Béa se rappelle mal la cérémonie, les textes, les chants. Les yeux fermés, son esprit vagabondait au-dessus des vagues et elle voyait Virgile vivant, surfant. Quand une piquûre soudaine à l'index l'arracha à sa rêverie, la parcourut comme un éclair, si intensément qu'une larme coula. D'instinct elle porta son index à sa bouche. Il restait une épine sur la tige de la rose

blanche qu'on lui avait distribuée à l'entrée. Ekaitza se retourna justement à ce moment-là, leurs regards se croisèrent. La larme roulait encore. Béa baissa les yeux sur la rose qui flétrissait dans sa main moite. La tête de la fleur pendait tristement sur la tige. Déjà, les lisières des pétales ternissaient, prenaient une nuance brunâtre. Ils menaçaient de tomber à chaque instant. Béa déposa la rose sur le banc. Comme le garçon tout à l'heure, elle leva la tête, fixa le plafond peint d'une étrange scène pastorale aux accents régionaux. Un berger échassier parcourait une lande morne et brumeuse entre deux pins maritimes, allant lui aussi vers un paysage indistinct mais bleu. Était-ce un lac, un marais ou déjà l'océan? L'étendue d'eau lourde, opaque, dans laquelle rien ne se reflétait, se fondait dans une ligne d'horizon couverte de nuages bas. Béa cherchait derrière les nuages la délimitation entre le bleu de l'eau et le bleu de l'air. Elle se demandait aussi comment se représentait la profondeur. Sa tête tourna, elle chancela, eut peur de tomber mais finalement tint bon. L'océan avait réclamé Virgile. Virgile était à lui. Et l'océan le remettait au monde, se souvient-elle d'avoir pensé, les yeux fermés.

Elle fait maintenant défiler la page sur son téléphone. Il y a même un carrousel de photos couleur pour illustrer l'article. Sur l'une d'elles, Béa peut voir qu'au contact de l'eau et malmenés par ses clapots les fragiles pétales des fleurs se détachent de leur calice, s'éparpillent à la surface, par paquets.

Puis elle a pris son vélo pour aller voir les conditions depuis la jetée. La marée est encore haute mais les

prévisions sont favorables. Il faut patienter un peu. Une bonne heure, voire deux.

C'est sur le chemin du retour qu'elle voit le panneau. Les parents de Virgile mettent la maison en vente.

Déjà.

Ça ne fait même pas un mois, lui dit le voisin en la voyant ralentir.

Bientôt les membres d'une nouvelle famille viendront remplir cette maison de leur vie à eux, changeront la décoration, chasseront la tristesse. Petit à petit, les voisins oublieront le drame. Peut-être même, au fond de leur cœur, seront-ils soulagés de ne plus avoir à croiser la mère et le père du fils pris par l'océan. Et de ne plus avoir à se confronter à leur peine crue.

Aujourd'hui est une de ces journées sereines à la lumière irréaliste d'arrière-saison. L'air s'est tout de même rafraîchi, la température de l'eau aussi. Elle va chercher sa combinaison intégrale dans le garage, remisee dans une boîte en plastique par son mari lors de l'aménagement de ses quartiers d'été. Elle la secoue pour chasser l'odeur âcre de caoutchouc salé et la jette sur le sol en bois de la terrasse pour l'aérer. La matière usée devant, blanchie de cire et d'iode, conserve quelques résidus de leurs aventures. Dans la salle de bains, Béa se déshabille en vitesse, enfle une culotte de maillot de bain et une brassière confortable. Elle ne s'est jamais mise nue dans sa combinaison. D'autres le font, presque tous, pas elle. Elle passe devant le miroir, ne fuit pas son reflet cette fois, prend même le temps de s'observer, en chair, en os, en plein jour.

Dense à la lumière du matin, debout, son corps raconte maintenant sa nouvelle histoire. Il n'a plus rien

de parfaitement lisse, il essaie juste de rester vigoureux, pour durer. Ses épaules sont bombées, soutenues par des deltoïdes définis. Sous la peau de ses bras amincis se dessine un jeu nerveux de muscles et de tendons qui se croisent en lignes et creux. Sur son ventre, le nombril a changé de forme, il se couche maintenant dans une horizontalité triste, mais les abdominaux, le muscle droit, les obliques crânent juste en dessous. Des hématomes et des éraflures plus ou moins cicatrisées marquent ses jambes qu'elle a plus robustes qu'élancées. Sur ses genoux désormais noueux là aussi la peau fatigue, mais les cuisses musclées, modelées par le courant et tonifiées par l'ascension de la dune, retiennent l'assaut. Des cals protègent ses talons et l'extérieur de ses pieds. Menue, elle chérit cette solidité fonctionnelle, elle ne regrette pas ses efforts pour défier l'érosion. Son corps est devenu un parcours, il raconte la ténacité, l'endurance et tant tant de plaisir pris. Elle le voit vieillissant mais pour l'instant triomphant, la vitalité comme du chiendent. Elle a de la chance, elle est en vie. Le corps de Virgile, lui, s'est révélé insuffisant. Pourri au cœur, son corps lumineux a bien caché sa défectuosité tout ce temps-là. Et il est mort en allant vers elle.

Dans le miroir, elle voit sa bouche prononcer : Virgile est mort. Elle se regarde encore. Elle n'a jamais été aussi fière de son corps. La clarté domine enfin. Un éclat cruel mais indéniable. Elle n'a plus peur de ce désir à sens unique, douloureux, menaçant. Du poison. Elle n'a plus peur des morsures de jalousie. Elle ne hait plus Ekaitza. Le brouillard se dissipe sur le nouvel ordre des choses. Son mari brillera avec ou sans elle. Les jumelles explorent le chemin qui est le leur. Elle vit et Virgile est mort aussi pour elle.

Elle a encore une petite heure avant que la marée se cale. Alors elle retire sa planche de son piédestal avec précaution, l'expose au plein soleil, attend que les paquets de wax durcis fondent lentement. Elle prend la fine plaque métallique que lui avait donnée Virgile et racle méthodiquement la surface pour enlever toute la cire noircie de sable. Cela lui prend de longues minutes. Elle caresse l'époxy devenu lisse, gratte de ses ongles courts les minuscules bouts de cire toujours collés. Le bleu a jauni sous les rayons ultraviolets du soleil. Mais la couleur désormais plus pâle sous l'action des éléments est de celles qu'on ne peut pas reproduire. Elle est unique et belle. Béa waxe son surf, avec précision. Elle applique la sous-couche de paraffine d'abord puis les tracés réguliers. Ces gestes accomplis selon un certain ordre, selon un certain rythme sont aussi sa préparation mentale. Comme le cavalier va seller son cheval, le marin gréera son voilier. Cela prend du temps. Dans l'enchaînement de ses gestes précis naît la projection de ses émotions à venir. Une visualisation chargée d'autant d'attentes que d'incertitudes qui mêle les temps entre eux, invite la promesse de ce qui sera dans l'espace de ce qui est. Elle croit en cet instant pur où elle vit déjà l'action grâce aux empreintes que la pratique assidue a laissées dans son corps, âme comprise.

Béa se sent prête à surfer seule. Elle sait que Virgile est partout. Il sera toujours là pour veiller sur elle, l'encourager, la mettre au défi s'il le faut. Puisque l'océan le porte en lui. Quant aux prévisions, le reste de la semaine s'annonce bien. Elle en est sûre maintenant, ce monde retranché où la cime des arbres est haute et le bleu sans limite lui convient. Et l'insondable profondeur aussi.

Résolue à rester ici, elle l'est. Elle veut investir l'espace à la marge, s'y installer pour de là contempler l'océan. Goûter le retrait, l'aimer. Laisser l'eau salée aspirer le fil de ses pensées, attendre qu'elle les dissolve. Explorer l'accotement, y traîner des heures, des jours et sentir le temps couler sur elle comme de la matière.

Elle veut s'éprouver dans l'eau, renouveler sa joie encore et encore. Elle veut glisser, danser sur l'écume jusqu'à ce que l'océan l'appelle elle aussi. Peut-être qu'un jour il lui dira : viens.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2026

Couverture : D. Hoch

Photo : © Cavan Images/Alamy

Cette édition électronique du livre *Reste l'Océan* de Marie Pointurier
a été réalisée en décembre 2025
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-1166-0)
ISBN ePDF: 979-10-349-1168-4

Marie Pointurier

Reste l'océan



Liana Levi

*« Il restera la mer quand même, les océans.
Et puis la lecture. »*

Marguerite Duras, extrait d'entretien.

*« Ainsi en va-t-il de ces sensations
électives dont j'ai parlé et dont la part
d'incommunicabilité même est une source
de plaisirs inégalables. »*

André Breton, *Nadja*.

Lundi 26 août

– Viens.

Il est de l'autre côté du portail, sur son vélo ; un pied par terre, l'autre sur la pédale. Il a lâché le guidon, se gratte l'épaule par-dessus son tee-shirt qui sent encore le sommeil. Il a le soleil levant dans le dos. Lui aussi s'est réveillé tôt. Il est allé voir les vagues depuis la jetée :

– Viens, ça va être bien ce matin.

L'air est doux. Quelques mésanges s'affairent. Béa boit son café assise sur les marches du perron, dans les premiers rayons. Elle s'est réveillée en sursaut ce matin, avec cette humeur poisseuse qui peut coller parfois toute une journée. Alors elle s'est mise à l'attendre là, dehors. Elle s'avance pieds nus, marche difficilement sur les gravillons qui dessinent l'entrée de son jardin côté ruelle. Une ruelle bordée de ronces rampantes, d'éléagnus increvables, de délicieuses mûres en fin d'été. Elle arrive à hauteur de Virgile, laisse le portail entre eux. Elle renoue le lien de son kimono.

Il va faire très beau.

Ils se font face dans le calme du matin. Elle regarde ses yeux. Elle y cherche l'assurance que tout finira par se diluer dans l'océan.

Il ne lui demande pas si elle va bien. Il lui dit juste qu'il faudrait se mettre à l'eau avant huit heures pour profiter

de la marée montante. Béa veut savoir s'il y a du vent. Virgile secoue la tête.

Ils sont coutumiers de ce genre de conversations, et elle y trouve déjà de la chaleur et du réconfort, sans excédent de gestes ni de paroles.

– Allez, viens.

Mais oui, bien sûr qu'elle vient.

– J'arrive, laisse-moi dix minutes, on se retrouve comme d'habitude.

Juste le temps d'attraper sa combinaison en Néoprène pendue à sécher dans la buanderie. Elle l'enfile, finit sa tasse, le liquide est tiède maintenant. Les cheveux en bataille, son mari lui sourit. Il pioche, sans choisir, dans la boîte à capsules, l'enclenche dans la machine à café, appuie sur un des boutons qui se met à clignoter.

Béa retrouve le tube d'écran total abandonné sur le comptoir de la cuisine et applique la crème en couche épaisse sans prendre la peine de se regarder dans un miroir.

– Déjà?

– Oui, apparemment c'est bien. Faut pas que je traîne, après la marée haute gâchera tout. Tu as des réunions toi ce matin?

– Le festival est en train de devenir une grosse machine.

Il se frotte les yeux.

– C'est génial mais j'ai encore tellement de détails à régler...

Sans écouter le reste de la réponse, elle entre dans leur chambre et prend son surf qui trône en équilibre comme un totem. Ce sont ses filles qui ont déniché sur internet ce pied en teck contre lequel elle peut le caler à

la verticale. Il y a une encoche dans le socle pour le tail, une fente où glisser la dérive et deux bras de bois incurvés gansés de feutre doux qui enserrant la planche de part et d'autre à mi-hauteur. Elle en a commandé deux. Ils ont mis trois semaines à venir d'Australie, accompagnés de frais de douane exorbitants.

Dans la cuisine, le café coule, la machine percole en tremblant bruyamment.

Béa prend un de ses surfs, elle en a deux, un rouge et un bleu. Un mini malibu pour les toutes petites vagues ; un 6'2 pour les autres jours, une taille intermédiaire, versatile comme lui avait conseillé le jeune gars souriant, particulièrement investi dans son achat et dont les yeux rougis et les pieds nus trahissaient une certaine aptitude à l'hédonisme. Elle choisit le bleu. Elle passe sa main sur la surface de résine pour enlever les quelques grains de sable encore collés. Elle passe sa main surtout parce qu'elle aime cette sensation. L'époxy est doux et les courbes du rail sont agréables. Elle effleure les imperfections cabossées, les heurts, les coups, reconnaît les marques de ses genoux, de ses coudes. Elle sent les empreintes de toutes ces heures à se presser l'une contre l'autre. Elle aime aussi la rugosité quand sa main glisse sur la wax grisâtre, granuleuse. Sa planche est une promesse.

Elle connaît plein de surfeurs qui ont dormi avec la leur, finalement elle comprend. Elle se dit qu'il faut vraiment qu'elle repasse une nouvelle couche de wax. Exposer sa planche au soleil chaud, attendre que la cire fonde, tout enlever patiemment avec une carte de plastique, un bout de plaque de métal, ce qu'elle trouvera. Pour ça elle est capable de déployer une minutie qu'elle n'a jamais d'ordinaire. Une fois la surface propre, il faudra appliquer la sous-couche de paraffine. Dessiner

sur les trois quarts inférieurs de la planche des lignes parallèles, les croiser, les superposer. Faire ça bien, parfaitement, au cordeau, jusqu'à s'absorber dans ce seul et unique geste. Une tension de l'esprit qui fait oublier le jour et l'heure. Puis il faudra appliquer la wax en petits mouvements circulaires qui viendront foutre en l'air tout ce bel ordre qu'elle se sera appliquée à tracer. Ce sont les points de croisements qu'on cherche à multiplier pour adhérer. Un surf bien waxé ça n'a rien à voir. Mais là elle n'a pas le temps. Elle cale son surf sous son bras, traverse le jardin, sort par le portillon à l'arrière, côté plage.

Elle longe le grillage, juste à la lisière de la forêt. La maison est posée sans heurt dans ce coin préservé du massif landais. Quand ils l'ont fait construire avec son mari, ils ne voulaient rien de sophistiqué, aucune préciosité. Une maison de plage familiale, confortable mais pas compliquée, dans laquelle ils pourraient passer l'essentiel des vacances avec leurs enfants, deux filles, des jumelles identiques et dégourdis. Ils avaient envie de lumière et de larges ouvertures sur le ciel et la forêt de pins. Elle n'a tenu qu'à deux choses : que le bardage soit noir, car c'est la couleur qui se marie le mieux avec le vert nuancé de ce paysage-là, et que chaque pièce ait aussi son ouverture sur l'extérieur. Rien pour entraver le mouvement, ni l'envie de ficher le camp, même en douce. Chacun a donc la liberté d'aller et venir sans passer forcément par la porte d'entrée, sans comptes à rendre.

Béa enjambe les ronces qui protègent leur accès secret à la forêt. Les ronces et les ajoncs griffent ses chevilles, ses tibias, ses mollets. À force de passer là, les éraflures fraîches se mêlent aux cicatrices anciennes.

Elle voit Virgile qui l'attend là où le chemin nord-sud croise l'est-ouest. La lumière est très douce, dorée à cette heure. Les cheveux blonds bouclés qu'il porte longs sur les épaules attirent et absorbent les rayons. Comme ça vite fait, elle pense à un ange qui irradie la force et la vie, avec un surf jaune sous le bras et une combinaison de caoutchouc noir balancée sur l'épaule.

Il avait raison, il n'y a pas de vent, tout est immobile, lui, les pins, l'air. Elle n'entend que le crissement de son pas sur les aiguilles de pins séchées qui tapissent le sol d'une nuance d'ambre mat. Tout est immobile. La forêt retient encore son souffle.

Elle arrive à sa hauteur, lui sourit. Il doit lui sourire aussi. Mais elle ne voit pas, son visage est à contre-jour.

Ils s'engagent sur l'étroit sentier qui coupe la verticalité des pins et les diagonales des rayons du soleil rasant. Ils avancent dans cette géométrie paisible. Ne parlent pas. Se suivent dans la majesté muette de la forêt qui s'éveille.

Cette marche dénoue son corps, stimule la mécanique de son cœur. Sa perception s'aiguise. Elle écoute le silence s'emplir de bruits : là, une baie d'arbousier se détache, tombe sur le tapis d'aiguilles et de sable. Elle l'entend presque rouler. Déjà les premières décharges d'adrénaline.

Puis, à la lisière de la dune, quand la forêt va laisser place au sable, il faut enjamber le mikado géant des jeunes troncs abattus lors de la précédente tempête et se glisser entre les buissons d'une barrière de ronces hautes dont les épines acérées accrochent encore. La dune apparaît alors, juste là, devant eux. L'ascension est courte mais raide.

Reste quelques dizaines de mètres à parcourir sur son sommet qui s'étire un peu avant de dégringoler sur

la grève. C'est peut-être là, sur ce pan de dune sauvage et pastel, là où le vent marin dessine d'impeccables méandres sur le sable et fait danser les oyats, que l'excitation est la plus douce. Quand Béa entend l'océan mais ne le voit pas. Quand elle ne sait pas encore si les vagues seront clémentes ou violentes.

Parce qu'à la fin tout dépend de la vague. Et l'appréhension faite de peur et d'envie a pris le parfum de miel de l'immortelle et la teinte mauve sombre des panicauts de mer.

Cette plage est leur terrain de jeu. Difficile d'accès, elle n'est fréquentée que par leurs voisins, une petite communauté plutôt bien lotie en quête de nature brute et de silences venteux. Plusieurs dizaines de maisons de bois composent cet îlot paisible mais pas très accueillant. Ils partagent le même besoin d'heures solitaires, le même embarras bourru face aux conventions. Quand ils se croisent, un échange de regards fait l'affaire. Un sourire c'est bien aussi. Parfois tout le monde a bien envie de s'arrêter, discuter un peu. Alors on s'arrête, on discute un peu. L'effort est réciproque et la maladresse sincère. On se dit ce qu'on sait déjà : qu'il a enfin plu, qu'il fait trop chaud, que les baies sauvages ne sont pas encore assez mûres. Puis on fait un petit point rapide des conditions marines ce matin-là, cet après-midi-là. Chacun cache ses démons.

Ils ont tous choisi de s'installer de ce côté sud de la dune : quand il faut passer le pont et franchir le courant d'eau qui va ensuite se jeter dans l'océan, faisant barrage naturel à toute tentative d'intrusion de la part de badauds, qu'ils soient perdus ou juste curieux. Trois chemins camouflés par les buissons de ronces et de bruyère cendrée leur permettent, comme Béa et Virgile viennent

de le faire, de traverser les pins jusqu'à la dune, jusqu'au rivage nu. On ne vient pas ici par hasard.

Le village se divise en deux parties. Le côté nord, les marchands de glace, les petites boutiques estivales, le surf shop, les cafés où l'on se retrouve, le maillot encore mouillé, le parking et la grande montée qui mène à la plage. Et puis il y a ce côté-ci, leur côté, le côté de cette communauté un peu mal léchée qui aime bien qu'on lui foute la paix. Ce matin Béa et Virgile ne croisent personne.

À cette heure-là, à cet endroit-là, la plage est déserte. La côte se dessine sous leurs yeux jusqu'à ce que l'horizon s'empare de la bande dorée, de l'écume blanche, du bleu de l'eau. Devant eux, autour d'eux, le paysage saisit tout ce qui est, tout ce qui compte. Ici et maintenant, le monde est à eux.

Ils marchent vers le rivage, prennent un moment pour se préparer, sans quitter l'océan des yeux. Dans un mouvement souple de rotation du coude et de l'épaule, Virgile tire le cordon qui pend dans son dos pour fermer sa combinaison. Béa regarde comment les muscles jouent sous la couche lisse du Néoprène.

Il saisit son surf, entre dans l'eau, sans courir, sans forcer. Une vague casse sur le bord, l'écume mousseuse caresse le sable, il plonge sous la suivante appuyant sur sa planche pour la faire couler avec lui. Béa lui crie : je veux être toi. Ce qu'elle dit la fait rire et rougir.

Il sort la tête de l'eau, se retourne en souriant, il n'a rien entendu.

Mais elle a quand même envie d'être lui, de s'appeler Virgile, d'avoir vingt-trois ans, d'être fort. C'est une histoire qui n'a rien à voir avec le désir.

Elle voit son corps à lui comme un outil sophistiqué, performant, une machine flexible et fiable, qui démarre sans starter. Elle ne veut pas parler de ça avec lui, mais elle envie son inconscience. Son rapport avec son corps est instinctif. Il ne s'en soucie pas. Il n'y a aucune pensée, rien entre la commande et le mouvement, juste l'impulsion et l'intention.

Pour elle, maintenant c'est devenu différent. Son corps a changé, il a besoin de soins et d'attention. Elle ne peut plus entrer à l'eau aussi vite que lui. Elle doit étirer ce corps, l'échauffer. Le cou d'abord, en mouvements lents. Elle penche sa tête sur le côté, puis l'autre, en avant puis en arrière, l'abandonne à son poids, laisse la gravité agir. Elle subit le bruit irritant de ses grincements intérieurs, les cervicales. Puis elle roule les épaules, entrelace ses bras, les contraignant à dessiner dans l'air des angles aigus. Elle cherche ensuite à allonger les muscles de son dos et l'arrière de ses jambes dans une position empruntée au yoga, son corps en V inversé. Elle pousse sur ses mains dans le sable, ancre ses talons, force le mouvement jusqu'à sentir la douleur agripper sa colonne vertébrale, travailler dans son bassin et pétrifier l'arrière de ses cuisses, de ses mollets. Alors, dans une expiration lente, elle pousse un peu plus sur ses mains, se concentre sur la douceur du sable qui coule entre ses doigts, explore la douleur jusqu'à ce que celle-ci lâche finalement sa prise, laissant circuler à sa place un flux de plaisir brut. Le corps est assoupli, prêt.

Après l'effort, elle devra masser ce corps endolori, l'étirer à nouveau, le laisser récupérer, le remercier, le pousser, le supplier, le bichonner, le flatter, le tancer, l'admonester. Un soliloque constant, parfois épuisant,

entre reconnaissance et frustration, saluant toutes les victoires, n'acceptant qu'amèrement les défaites.

Sauf quand elle est dans l'eau. Il la laisse alors tranquille, coupe certains circuits. Il lui est arrivé de découvrir sous la douche des ecchymoses, des coupures, des traces de coups. Parfois le sang a coulé de sa bouche, du haut de sa main ou elle ne sait d'où sans qu'elle ne s'en rende compte. Son corps, plongé dans l'eau froide et l'adrénaline, reçoit sans broncher.

Ces marques de combat la rassurent, la maintiennent du bon côté de la vie. Son corps décline, elle le voit bien. Mais elle note quand même sa bravoure. Parfois l'océan la prend, la gifle et la jette violemment sous la vague. La force de la houle la maintient sous l'eau de longues secondes. L'avalanche d'écume annihile tout point de repère. Les mouvements de l'eau l'aspirent, la secouent, la recrachent. Sa tête tourne. L'engin relié à sa cheville peut frapper la tête, le bras, le dos, la jambe. L'océan la piétine, elle et son courage, elle et sa passion. Il n'en a rien à foutre. Il claque toute prétention d'intimité. On ne fait pas un avec l'océan. Il essaie de la noyer. Aime-moi si tu veux mais je suis dangereux. Les longueurs de piscine qu'elle comptabilise tout au long de l'année en entraînement régulier l'aident à s'imposer le silence intérieur (chut, ça va aller, reste tranquille, ne lutte pas). Une bouée mentale dérisoire mais qui lui permet de laisser passer l'orage blanc et remonter vers le ciel, vers l'air. Puis c'est la grande bouffée d'oxygène. Elle se repère alors à ce qu'elle voit en premier, le rivage, l'horizon. Elle tire sa planche à elle, s'y agrippe, vérifie où en est la lame suivante.

La vache !

En général, ça la fait rire. Elle exulte. Elle rit, seule, pour elle. Comme un enfant, elle joue à se faire peur et bon sang bon sang bon sang que c'est bon de gagner.

Alors quand Béa voit le corps neuf, obéissant, capable de son ami, elle veut le même. Elle pourrait surfer mieux, surfer comme lui, surfer comme si c'était facile. Elle aimerait tant voir ce que ça fait.

Elle entre dans l'eau, rame vers le large, passe les rouleaux et leur tumulte. Cela lui prendra un peu de temps et beaucoup d'efforts, elle a moins de puissance dans ses bras, moins de technique aussi, pour arriver derrière la barre, là où tout est calme, là où tout se forme. Alors elle rame, tend ses jambes derrière elle, serre ses fesses, cambre son dos, relève la tête, sent sous son ventre la planche dure et rame, s'allège et rame pour atteindre le point mouvant où l'onde se lève, se gonfle, se cabre, se projette sur la grève. Là où elle est au plus près de cette mécanique parfaite et perpétuelle. Là où elle se sent à sa place.

Ils ne se parlent pas. À l'eau, on n'est pas obligé. Elle aime mieux comme cela. Tout est trop beau. Assise en équilibre, les jambes de part et d'autre de sa planche, elle ferme les yeux, passe ses mains sur son visage, lisse ses cheveux noués en un chignon serré. Elle inspire, regarde autour d'elle, grisée déjà de flotter sur cette masse insondable et sans limite, éblouie par les copeaux de lumière dorée projetée par le soleil sur l'onde tranquille du matin. Elle veut s'emplir de ce qu'elle voit, de ces nuances de bleu qui se touchent et en inventent d'autres. La cadence des flots attrape ses pensées, les berce ou les noie. L'océan crée une scène extraordinaire qu'il rejoue

à l'infini, juste pour elle. La scène n'est pourtant jamais la même, tout se déforme, puis se reforme.

C'est aussi par réserve qu'elle reste un peu à l'écart. Virgile retrouve parfois quelques amis à l'eau, salue, raconte, s'anime. Elle dit bonjour d'un sourire et d'un geste de la main mais s'en tient là. Elle répond, mais ne va pas plus loin. Elle ne doit pas se laisser distraire. S'il y a bien un endroit où sa rugosité est acceptable c'est ici.

De toute façon, elle ne veut pas trop attirer l'attention sur le drôle de duo qu'ils forment à l'eau. Elle se laisse dériver loin de lui, met une distance entre eux. Elle veut protéger la curieuse intimité qui les lie.

L'océan ne laisse passer aucune de ses erreurs, nombreuses vu sa faiblesse technique. En un mouvement de vague qu'elle n'a pas su anticiper, elle se trouve mal placée et n'a pas d'autre choix que de se laisser décaler dans le bouillon, à découvert dans la zone d'impact. Une, deux, trois déferlantes cassent devant elle. Béa inspire une, deux, trois fois. Elle tient fermement son surf et plonge sous l'avalanche. Elle prend peu d'air pour ne pas encombrer ses poumons. Une, deux, trois fois. L'énergie de chaque lame la tire toujours un peu plus en arrière. Elle attend la fin de la série, mobilise tout son corps et rame, de toutes ses forces, pour gravir à nouveau les rouleaux d'écume qui se sont faits plus mous. Elle avise un passage entre deux pics blancs, un moment d'accalmie que lui laissent les flots, elle colle son front contre sa planche, rame plus fort encore, prend cette voie juste à temps pour se mettre à l'abri. L'abri c'est au large, pas sur le rivage; la paix c'est derrière la barre blanche, là où commence l'immense. Virgile se retourne. Elle lui fait un petit signe de la main, sourit, puis se redresse sur sa planche pour récupérer.

Ça y est, les rayons du soleil passent par-dessus la dune. Ils balaient le sable, rasant l'eau, touchent son visage. Béa ferme les yeux, souffle doucement. Cela ne pourrait pas être mieux. Le vent ne s'est pas levé. La marée a continué de monter, le plan d'eau se met en place. Tout va devenir plus facile. L'océan décide de tout. Elle attend.

Une nouvelle série de vagues monte depuis le large. Elles déferlent en cadence par cinq ou par dix ou par trois. Approximatives et capricieuses, elles n'obéissent qu'à l'insondable état de la mer et restent donc imprévisibles. Béa s'empêche de prendre la première, il ne faut jamais céder à la précipitation, laisse aussi passer la deuxième puisque Virgile la prend. Elle devine son flow souple au rythme des jaillissements de projections irisées à chacun de ses virages. Sa trajectoire est longue. Elle attend. L'attente, l'observation, c'est ce qu'il faut apprendre.

Une masse d'eau se forme derrière elle. Elle pivote, rame rame rame, sent la force de l'eau sous son corps. Elle se saisit de cette puissance, place ses bras sous sa poitrine et projette d'un bond ses pieds sur la planche. Et quand les bons mouvements se font au bon moment, il y a cet instant de suspension et de silence, où l'on dirait que l'on tombe, juste avant de glisser, en équilibre sur une masse en mouvement.

C'est pour cet instant suspendu qu'elle fait tous ces efforts. Dans cet instant-là, elle s'en fout de savoir si la vie vaut le coup d'être vécue ou pas. Si tout doit avoir un sens ou pas. C'est l'instant dans lequel le silence est devenu total. Elle est en suspens. Elle goûte la trêve d'un instant pur. Ça va si vite. Et puis elle touche l'eau à nouveau.

Et après? Après c'est le plaisir violent réservé aux enfants qui découvrent leurs superpouvoirs. Des frissons

de plaisir qui se transforment en mille millions de gouttes de plaisir qui vont regagner l'océan. La joie pure, fondamentale, celle dont elle essaie de conserver le goût mais qui fuit, qui se dissout dans le courant de tout le reste qui revient trop vite. Alors elle rame pour repartir au large. Rame rame rame et passe la barre à nouveau. Elle veut d'autres vagues.

Aujourd'hui est un bon jour.

La session va durer longtemps. Ce sera jusqu'à ce que ses bras ne lui servent plus à rien, jusqu'à ce qu'ils soient réduits à des morceaux de chiffon. Elle veut aller au bout, recommence, pour être sûre d'avoir atteint le point d'épuisement de toutes ses ressources. Quelle heure est-il? Elle essaie de se pousser encore mais elle ne peut plus rien. Elle se laisse dériver vers le bord, fière de ce corps qui a tenu jusque-là, vaillant dans l'eau. Elle crie à Virgile qu'elle rentre. Il lui fait le signe qu'il reste. Elle l'envie mais agite la main en riant.

Une fois sur la plage, Béa est dévorée par la fatigue et la chaleur. Le soleil est monté, déjà haut dans le ciel il s'écrase sur le sable sans pitié. Elle se défait de sa combinaison avec difficulté tant les bras lui font mal. La matière protectrice ne glisse pas sur la peau mouillée. Aucune part d'ombre, elle ramasse son surf, le tient sous son bras, sent tout son poids et plus encore et marche difficilement dans le sable chaud. Avant de regagner la clémence de la forêt, il va falloir monter la dune toujours plus raide dans ce sens-là. Elle pense à ses vagues, oublie les chutes. Aujourd'hui est un bon jour.

Elle continue sa marche. Rebrousse machinalement le sentier parcouru plus tôt ce matin, retrouve son chemin

à l'instinct, son cerveau, son corps encore sous influence. Elle pense à son ami resté à l'eau sûrement encore une heure. Peut-être même deux. Pas de courant, une hauteur de vagues idéale, quelques amis qui l'ont rejoint... Il peut tenir encore longtemps. Cette pensée lui fait plaisir.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2026

Couverture : D. Hoch

Photo : © Cavan Images/Alamy

Cette édition électronique du livre *Reste l'Océan* de Marie Pointurier
a été réalisée en décembre 2025
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN: 979-10-349-1166-0)
ISBN ePDF: 979-10-349-1168-4